LES LOIX
DE LA NATURE.

LES LOIX DE LA NATURE,

Applicables aux loix physiques de la Médecine & au bien général de l'humanité.

Medicinæ leges naturæ legibus debent esse consentaneæ.

Fernel. Præf. lib. 1. Therapeut.

Les loix de la Médecine doivent être conformes aux loix de la nature.

PAR A. ROY DESJONCADES, Docteur Médecin.

Tome II.

A PARIS,

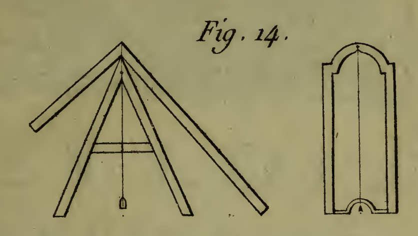
Chez
- MÉQUIGNON l'aîné, rue des Cordeliers, près l'Ecole de Chirurgie.
- GASTELIER, rue Neuve Notre-Dame, n°. 18, vis-à-vis le balcon des Enfans-Trouvés.
- DUPLAIN, Cour du Commerce.
- CROULLEBOIS, rue des Mathurins, n°. 32.
- MOMORO, rue de la Harpe, près celle des Deux-Portes.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

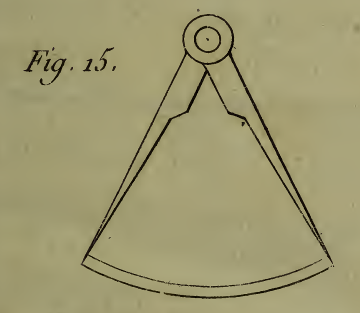


Fig. 14.



Tria Naturalis Geometriæ attributa quibus ejus Operationes diriguntur.

Fig. 15.



Quadr. Circuli circino superatus, Allusio est 4. ann. tempestatibus mensurat. et distribut. in 4. part. æqual. quas Medic. observat. in morbor. Curationibus.





LES LOIX DE LA NATURE,

Applicables aux loix phiſiques de la Médecine & au bien général de l'humanite.

CHAPITRE PREMIER.

Des fiévres eſſentielles, ou de la premiere claſſe, & des moyens généraux de les guérir ſans beaucoup d'effuſion de ſang, & même quelquefois ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à l'ouverture de la veine.

LA fiévre n'eſt autre choſe qu'un mouvement irrégulier, cauſé par des

matieres qui, ne pouvant ſimpathiſer avec le ſang, portent un obſtacle ſenſible à la liberté de ſon cours circulaire, par les embarras & les engorgemens qu'elles forment dans les vaiſſeaux qu'il a à traverſer, entr'autres dans les capillaires : c'eſt pourquoi les eſprits du ſang étant occupés, dans cet inſtant critique, ou à digérer ces matieres hétérogenes, pour les unir à toute la maſſe, ou à les rejetter au dehors, ſi elles ſont inconciliables avec elle, il réſulte d'une ſemblable agitation un déſordre dans les parties vitales, qui produit les paroxiſmes & tous les ſimptômes qui accompagnent ordinairement la fiévre, comme l'ont clairement reconnu MM. Lobb, Médecin Anglais (1), & Minot, Docteur en médecine (2), ainſi que beaucoup d'autres habiles gens de l'art.

---

(1) *Dans ſon traité pratique de la cure des fiévres, tom. 1.*

(2) *Dans ſon Livre de la nature & des cauſes de la fiévre.*

Les fiévres ſont de différente nature, ſuivant les divers caracteres des matieres fébriles; & leur durée, plus ou moins longue, dépend du degré de groſſiereté des ſubſtances propres à jetter le trouble dans le ſang. Par exemple, dans la fiévre éphémere, qui ne dure ordinairement qu'un ou deux jours, les levains fébriles ſont plus ſubtils que dans la fiévre ſynoche ou continue. Ils ſont plus groſſiers, ces levains, dans la fievre tierce, que dans ces deux dernieres; mais ils ſont bien plus craſſes, plus viſqueux & plus tenaces dans les fiévres quartes, que dans toutes les précédentes, & on pourroit, en quelque façon, les comparer à de la poix, ou à du charbon de terre, qui, quand on les a une fois allumés, donnent une chaleur bien plus vive, & de plus longue durée, que ne feroit la paille.

Joignons encore à celles-ci la fievre hectique, qui fait ſon ravage principalement ſur les chairs & les membranes, qu'elle mine peu-à-peu, & les conſume

enfin tout-à-fait, à moins que des remedes ſtomachiques & pectoraux ne viennent à ſon ſecours pour amander & adoucir l'acrimonie des levains digeſtifs, qui ſont le foyer de cette cruelle maladie. Cette grande maigreur en effet, qui ſe montre dans l'étiſie, ne provenant que de ce que les levains de la premiere coction ont été altérés par le mêlange qui ſe fait avec eux de certaines humeurs âcres & irritantes, il eſt impoſſible que les alimens ſoient bien digérés ; & comme le vice de cette coction ne peut être réparé, ni corrigé par les digeſtions ſuivantes, il ne peut qu'y ſurvenir un accroiſſement de nouveaux déſordres. Dans ce cas le défaut d'un bon chile empêchant la bonne nourriture, il eſt évidemment néceſſaire que les malades maigriſſent à vue d'œil, d'autant plus que les efferveſcences du ſang, qui ſe joignent aux autres accidens, cauſent une grande diſſipation des parties les plus balſamiques du ſuc nourricier.

Toutes ces humeurs dépravées dont j'ai précédemment fait appercevoir les ſuites fâcheuſes, & qui ſe terminent le plus ſouvent à différentes ſortes de fievres, n'ont, pour l'ordinaire, acquis cette mauvaiſe qualité, que parce que les fermens (1) de l'eſtomach ayant

(1) Les alimens ont beſoin d'un diſſolvant qui leur ſoit approprié, non pas abſolument pour les humecter & les ramollir, mais pour les diſſoudre, les décompoſer, & leur communiquer une nouvelle nature; ce que la ſeule trituration, ou l'introduction d'une limphe dépourvue de fermens, eſt incapable de faire, quoiqu'en aient voulu dire de très-célebres Auteurs. (*Hecquet*, traité de la trituration; *Freind*, emmenolog. *Barchuſen*, philoſoph. 358-21; *Boyle*, hiſt. ſang. *Cocurn.* œconom. anim. *Pitcarn*, &c.). L'obſervation & l'analyſe combattent manifeſtement leur opinion. Ce diſſolvant, dont j'annonce ici la néceſſité, ne peut tirer ſon fonds que des trois principes du ſang. Ils exiſtent dans le ſang, ces principes, puiſqu'on peut les en extraire; & jamais on n'a pu donner ce qu'on n'avoit pas. Par exemple, le cerveau

contracté un vice qui a rendu les digeſtions imparfaites, ils doivent vraiſembla-

---

reçoit ſpécialement la ſéroſité, ou la partie mercuriele avec le phlegme ; le cœur, le principe huileux ou ſulphureux avec le ſang ; & le foye, les ſels avec la bile.

Ce ſyſtême qui conſiſte à bannir les fermens de l'eſtomach, a porté un Médecin de notre tems à nous en peindre pathétiquement ſa ſurpriſe dans le langage métaphorique ſuivant. « Voilà donc la fermentation, cette idole de » la nouvelle médecine & de la philoſophie » moderne, négligée, abandonnée, renver» ſée. Quel ſpectacle ! une doctrine, qui at» tiroit à elle une foule de partiſans, demeure » iſolée & déſerte. L'hypotheſe dominante, la » doctrine ſouveraine, l'opinion regnante eſt » tombée en viduité, dans le mépris ..... » & eſt rendue tributaire. Elle languit dans » l'obſcurité, gémit dans l'abandon, & ne » trouve perſonne pour la conſoler. . . Ceux » même qui ſe ſont rangés ſous ſes étendarts » rougiſſent de la défendre, & quittent ſon » parti. . . . Les voyes par leſquelles on pré» tendoit tout expliquer dans l'économie ani» male, voyes battues & rebattues avec tan

blement engendrer des matieres crues, viſqueuſes, embarraſſantes, faute d'avoir été ſuffiſamment atténuées & diſſoutes; c'eſt pour cette raiſon que ne pouvant plus paſſer librement à travers les conduits étroits, ou les minces filieres des petits vaiſſeaux, elles les engorgent, les obſtruent : d'où il ſuit que le cours des liqueurs, qui portent les eſprits, étant intercepté, elles font des efforts pour ſurmonter les digues qui s'oppoſent à

» de pompe & de ſolemnité, ne ſont plus » fréquentées, les fermens même, les inſtru» mens de la fermentation lui ſont dérobés... » tous ſes charmes ſe ſont retirés d'elle, ſes » adverſaires ont fait main baſſe ſur tout ce » qui lui appartient, & lui ont... ôté tout ce » qui peut lui apporter quelque avantage.... » Triſte ſort! eſt-ce donc-là cette fermentation » qui faiſoit jadis ſi belle figure? la recon» noiſſez-vous à ce portrait, vous qui en étiez » ci-devant idolâtres »? *M. le Tellier, Médecin de Péronne, dans ſes réflexions critiques, ſur l'emménologie de M. Freind.*

leur paſſage ; & ce combat ne peut vraiſemblablement ſe faire, ſans qu'il n'éleve une agitation contre l'ordre naturel. Delà le friſſon, la ſoif, le chaud, la fréquence du pouls, &c. ; mais en général ce ſont les crudités, qui ſont le germe de preſque toutes les maladies.

Tous ces ſymptômes demanderoient une explication particulière, mais je renvoie mes lecteurs aux divers traités, que tant de praticiens érudits ont compoſé à ce ſujet ; ils valent aſsûrément bien mieux que tout ce que je pourrois en dire.

Mais, quoi qu'il en ſoit, pour bien entendre le précis que je viens d'en donner, il faut en premier lieu faire attention à ce qui ſe paſſe en nous dans un état de ſanté, afin de pouvoir mieux définir le dérangement qui produit la maladie (1) ; & quand on aura enſuite

(1) Non in depravis, ſed in his qui bene ſecundum naturam ſe habent, conſiderandum eſt quid ſit naturale. *Ariſtotel. politic. L.* 2.

confidéré que notre fanté confifte dans une chaleur modérée & paifible, que l'on nomme *naturelle*, on fe convaincra aifément que tout ce qui n'eft point doux & tempéré comme elle, l'offenfe, la révolte & la fouleve, foit que ce trouble tende à trop de chaleur, comme on dit, ou à une trop grande froideur.

Cette bénigne chaleur, qui fomente notre vie, dont elle cherche à continuer la chaîne, a fon foyer dans le fang ; & c'eft par fon entremife que le fang, rendu ami de la nature, & fecondé de l'humide radical, qui lui eft adhérent, entretient la forme de tous les animaux. Or, comme il n'y a que la chaleur naturelle qui regle l'économie du corps animé, auffi n'y a-t-il rien qui la dérange davantage qu'une chaleur qui ne s'accorde pas avec elle ; & comme l'une réfide dans la partie balfamique du fang, l'autre au contraire tire fouvent fa malignité de la partie mordicante de la bile, dont les fels (quand ils fon privés de l'aliment qui leur fert

de frein, & corrige leur acrimonie), s'exaltent, & deviennent corrosifs (1), jusqu'au point quelquefois de déchirer, de décomposer la tissure des fibres, & de délier ce que la nature avoit intimement uni (2) : c'est ce qui a fait dire à Hippocrate, que le mouvement de cette bile produisoit ordinairement les fiévres.

Mais avant d'aller plus loin, touchant la nature & le traitement des fiévres, je

---

(1) « L'acrimonie du sel est d'autant plus » forte, qu'il abonde le plus en chaleur, & » manque d'humidité, comme l'arsenic, &c. ; » & au contraire si le sel abonde plus en hu» midité qu'en chaleur, il n'aura point d'acri» monie, comme le sucre, &c. (*Rochas*). De plus, les sels different entr'eux, suivant les divers mixtes d'où ils sont tirés. Autre est le sel des minéraux, autre celui des végétaux, & autre celui des animaux.

(2) Est putrefactio quædam à sale naturæ (cum nutrimento suo destituitur, & corrosivum fit) causata. *Solinus Saltztal.*

m'arrêterai un inſtant (1) pour faire remarquer qu'il y a double chaleur naturelle, ſçavoir, une fixe & inhérente en chaque partie de l'individu, laquelle tient ſon origine de notre formation ; & l'autre mobile, volatile, ſpiritueuſe, deſtinée à réparer chaque jour la premiere, & qui eſt formée des eſprits de la partie la plus pure du ſang, qui lui-même eſt entretenu par la ſubſtance la plus déliée & la plus balſamique des alimens que l'eſtomach a digéré. Cette ſubſtance entrant enſuite dans la route de la circulation, par les conduits des veines lactées, & les autres couloirs qui y répondent, elle eſt préparée dans le cœur, dans les poumons, & eſt perfectionnée par l'action des fluides ſur les ſolides, & la réaction des ſolides ſur les fluides, ou,

(1) Si quelquefois j'entre en quelque petite digreſſion, qui ſemble m'éloigner de mon ſujet, ce n'eſt que pour faire en ſorte de rapprocher les différens objets, que je penſe y avoir rapport.

comme on l'a dit, par les différentes oſcillations des arteres, qui la tranſmettent dans toutes les parties du corps pour y diſtribuer la vertu bienfaiſante du ſuc nourricier.

Mais comme le ſang, tant pur puiſſe-t-il être, ne ſçauroit nourrir les parties, ſi elles ne contenoient déja cette vie, cette chaleur que j'appelle *fixe*, de même la chaleur volatile ne pourroit ſe répandre ſur elles, ſi l'autre en étoit abſente, attendu que ce qui n'a point les principes de vie, eſt cenſé être mort, & que ce qui eſt mort ne peut recouvrer la vie que par miracle, c'eſt-à-dire, par l'ordre de celui qui eſt le premier principe de toute vie.

Voilà à peu près la forme & le caractere de la chaleur naturelle, ſi propre à perfectionner la coction des alimens, tant dans l'eſtomach, que dans toutes les autres cavités quelconques, par l'entretien d'un feu, d'un mouvement intérieur, & d'une tranſpiration ſuave & exempte de toute

irritation ; ce qui arrive lorſque cette chaleur n'eſt point interrompue dans l'accompliſſement de ſon travail.

Mais ſi cette chaleur naturelle eſt conſervée par les parties les plus douces & les plus onctueuſes des alimens, la chaleur *dite contre nature*, bien différente de celle-là, eſt produite par tout ce qu'il y a en eux ou de plus âcre, de plus ſalé, de plus mordicant, ou de plus acide : ce qui fait qu'au lieu de contribuer à faire des alimens une diſſolution amiable & tranquille, propre à amener le chile à une louable coction, elle l'altere, le deſſéche, le brûle ou l'épaiſſit, & lui imprime, en un mot, une qualité contraire à la conſiſtance du ſang, & eſt par conſéquent capable de cauſer telle ou telle fiévre, ou telle autre maladie, ſuivant le degré de ſa malignité, & ſuivant les principes ſur leſquels elle porte ſon action ; en un mot, trois choſes s'opoſent à la génération, à la nutrition & à la conſervation de l'homme, ſavoir,

ou un trop grand froid, ou une trop grande chaleur, ou une trop grande humidité.

Lorſqu'elle exerce ſa violence ſur une trop grande abondance de phlegmes, elle fait monter au cerveau quantité de vapeurs, qui donnent lieu aux rhumes, aux fluxions, aux catharres & à toutes les maladies pituiteuſes (1). Cette méchanique eſt fort bien imitée par les diſtillations chimiques, où l'on voit que le feu raréfiant les parties les plus diſpoſées à l'être, les renvoie au haut du vaiſſeau, où les vapeurs ſe condenſant, ſe convertiſſent en gouttes, & tombent du chapiteau dans le récipient.

Si cette même chaleur agit trop vivement ſur l'humeur huileuſe ſuperflue, elle produit d'ordinaire la fievre quarte, double quarte, &c. après avoir diſſipé, par

(1) Ce que l'on appelle ordinairement pituite, n'eſt autre choſe qu'un mêlange du phlegme & de la bile, où le ſouphre eſt pour peu de choſe, mais le phlegme pour beaucoup.

ſon activité, les parties douces & balſamiques des parties ſulphureuſes; & à meſure que ſon action ſe porte ſur le ſang, elle l'agite, le raréfie, & le gonfle de maniere qu'il fait des efforts trop précipités contre les parois des vaiſſeaux qui les contiennent, d'où réſultent les fiévres malignes & putrides, les grands maux de tête, les oppreſſions, &c.; quelquefois auſſi le ſang, par trop d'effervefcence & par la trop grande fermentation de ſon volume, ne pouvant plus être retenu dans ſes vaiſſeaux, il cherche à ſe faire jour par leurs extrémités, & même par quelque rupture, s'il trouve moins de réſiſtance de ce côté-là que d'un autre. Ces accidens arrivent dans la pleuréſie, dans les ſaignemens de nez, dans les pertes des femmes, dans les crachemens & vomiſſemens de ſang, dans les diſſenteries & les hémoroïdes, &c.

Ceux qui connoiſſent l'intérieur de la ſtructure animale, ſçavent que le plegme, l'humeur ſulphureuſe & le ſang ne

ſont excités & troublés que par un mouvement irrégulier, qui agit avec plus ou moins de force ſur eux trois; & que cette émotion doit être principalement attribuée aux ſels de la bile, leſquels, dans leur dérangement & leur altération, animent ce feu dévorant, qui eſt la ſource de tant de malades. Mais comme la chaleur naturelle ne ſuſcite jamais par elle-même des ſecouſſes trop violentes, & que celles ci n'arrivent ordinairement, comme il a été dit, que par l'action du ſel de la bile, il eſt évident que la nature n'a point d'agent plus actif & plus à craindre que le ſel; & la bile n'étant autre choſe qu'un ſel diſſout, ſuivant les raiſons que nous avons déduites ailleurs, c'eſt donc de cette même bile que procedent les principaux déſordres qui arrivent dans les humeurs, dont le ſang eſt le voiturier, & qui troublent cette belle harmonie, qui regne entre les ſolides & les fluides; & à laquelle les humains ont l'obligation de cette vie flatteuſe & pleine

de charmes, attachée à la permanence d'une bonne ſanté (1).

Quoique cette bile nous aſſujettiſſe à bien des ſortes d'indiſpoſitions, il ne faut pas pour cela entreprendre de l'épuiſer entiérement, non plus que la ſubſtance ſéreuſe, ni la partie huileuſe, puiſqu'elles ſont toutes les trois le ſoutien de notre exiſtence. Il n'y a que leurs parties ſuperflues ou excrémenteuſes & d'une mauvaiſe qualité, qui exigent leur expulſion, ou l'amendement de leur vice.

Je n'étendrai point mon ſujet, pour faire le dénombrement, auſſi ennuyeux qu'inutile, de toutes les différentes eſpeces de fiévres; deux claſſes me ſuffiront, & voici comme je m'explique.

Ou les fiévres tirent leur origine des

(1) « La ſanté eſt une propriété du corps » organiſé, & ne ſe trouve que là où les fonc- » tions (des parties qui le compoſent) tendent » à la conſervation du tout; elle eſt un attribut » du compoſé, & elle diſparoît lorſque le » compoſé eſt réſolu en ſes parties ».

levains hétérogenes, qui ſont dans le ſang, & ne dépendent d'aucune autre maladie particuliere & antécédente (& alors elles portent le nom de fiévres eſſentielles & générales, telles que ſont les fiévres quotidiennes, tierces, doubles tierces, quartes, doubles quartes, &c.), ou bien elles ſont cauſées par quelque maladie particuliere, accidentelle & locale, qui affecte certaine partie du corps, certain viſcère, & y produit ordinairement l'inflammation, comme la pleuréſie, la péripneumonie, les fluxions, l'eſquinancie, les abcès au cerveau, ou certaines plaies, & pour lors on les appelle ſimptomatiques, ſecondaires ou particulieres. Quant aux fiévres putrides & malignes, elles doivent être ſpécialement compriſes dans la claſſe des fiévres eſſentielles; quoique cependant les accidentelles peuvent devenir putrides & même malignes, ſuivant le genre d'humeurs de ceux qui en ſont attaqués, & ſuivant la conduite que l'on tient en en faiſant le

traitement, comme nous en voyons ſouvent des exemples dans la pleuréſie.

Ce ſont-là les deux ſources principales, d'où découlent toutes les diverſes eſpeces de fiévres qu'on a découvertes, & dont on a pris à tâche de nous donner des définitions ſi amples & ſi circonſtanciées; mais qui, dans le fond, ne different entr'elles que du plus ou du moins.

Dans le premier cas, un peu plus ou un peu moins de participation du vice des ſels, ou de la partie huileuſe, ou du phlegme, ou des trois enſemble : dans le ſecond cas, plus ou moins d'engorgemens, plus ou moins de ſéjour des matieres inflammatoires dans la partie ſouffrante, voilà à peu près d'où dépend la variété des fiévres, dont les détails ont été ſi volumineux : ce qui ſe rapporte à ce qu'a écrit à cet égard un Praticien Anglois (1) : « Les fermens fébriles, ou

(1) *J. Allen, Médecin Anglois, dans les additions de ſon abbrégé de toute la médecine pratique.*

» le foyer de la maladie, dit-il, ne sem-
» blent différer dans toutes les fiévres,
» qu'à raiſon d'un degré plus ou moins
» conſidérable ». Pour moi, je me bornerai à démontrer que, dans l'un ou dans l'autre genre de fiévres, on peut en enlever la racine, ſans qu'il ſoit néceſſaire de multiplier ſi fort les ſaignées, qui, quand le beſoin n'en eſt pas aſſez peſé, en retardent bien plus la guériſon, qu'elles ne l'accélerent.

Je n'ignore point que la ſaignée ne paſſe pour un grand rafraichiſſant; mais c'eſt un rafraichiſſant qui, n'étant pas preſcrit avec toute la prudence poſſible, éteint le feu de notre vie, & en allume un autre en ſa place, ce qui arrive de cette ſorte: lorſque l'on ſaigne quelqu'un, s'il abonde en humeurs glaireuſes & colantes, cés humeurs paſſant dans les vaiſſeaux qui ſe dégagent par la ſaignée, & venant à ſe mêler avec le ſang qui reſte, & avec lequel elles ſont incompatibles, elles ne peuvent que cauſer un trouble,

un combat, une chaleur qui sûrement n'ont pas le caractere d'un rafraichissement, puisque mainte-fois la fiévre en est le fruit.

« En saignant beaucoup, disoit le docteur Guyard (1), il n'est pas possible » d'éteindre ou d'affoiblir le foyer de la » fiévre : en vain on diminue la masse » du sang, en vain on lui donne de l'air, » les levains fiévreux ne s'en forment pas » moins dans leur foyer, & ne perdent » rien de la disposition qu'ils ont à cou- » ler dans les vaisseaux sanguins, ils » y passent même avec plus de facilité » qu'auparavant; & comme ils trouvent » une moindre quantité de sang, ils l'a- » gitent & l'enflamment davantage : or, » c'est de-là peut-être qu'on pourroit ex- » pliquer pourquoi, après plusieurs sai- » gnées, on voit si souvent les fiévres » intermittentes devenir continues, & les

(1) *De la fréquente saignée dans les fiévres intermittentes.*

» continues redoubler avec tant de vio-
» lence ».

Il répete, en paſſant, le raiſonnement d'un habile Auteur de ſon tems (1), qui « comparoit ceux qui ſaignent ſouvent, » aux perſonnes qui, pour ſecourir une » maiſon embraſée, commencent par jetter » les meubles les plus précieux par la » fenêtre, & enſuite courent à éteindre » l'incendie avec des ſceaux d'eau ».

Mon opinion contre les ſaignées faites à contre-tems, ou trop ſouvent employées, eſt ſoutenue de celle de notre illuſtre Médecin Anglois, qui aſſurément fait époque dans l'art médicinal. Voici ce qu'il ne craint pas d'ajouter, en parlant des fiévres continues : » On peut » dire en général, au ſujet de la ſaignée, » que la ſource de la vie eſt dans le ſang, » & que cette liqueur eſt elle-même le » tréſor de la vie. C'eſt pourquoi, ſi l'on » peut ſoulager le malade par d'autres

(1) *Luc Anton.*

» moyens, ou ſans danger, ou avec au-
» tant de commodité, il eſt à propos
» de ſe paſſer de la ſaignée. Les occa-
» ſions où il faut ſaigner, ſont plus rares
» que l'on ne le croit ordinairement (1) ».

Toute fiévre en général eſt un effort de la nature, qui agit de tout ſon pouvoir pour ſurmonter, corriger, ou chaſſer la matiere morbifique, & rendre, par ce moyen, la ſanté au malade, comme le dit Sydenham, l'oracle des Médecins de ſon tems. Ce ſont donc, comme je l'ai fait obſerver, des corps étrangers, des levains cruds, indigeſtes, & ſouvent âcres & cauſtiques, qui jettent le déſordre dans le ſang, dont il faut le débarraſſer, ou les faire entrer en grace avec lui, en les mûriſſant, les cuiſant, & les rendant, par cette coction, analogues à ſa propre nature. Sera-ce donc par beaucoup de ſaignées que l'on réuſſira à remplir ces

---

(1) *Allen, abrég. de la Méd. pratiq. tom.* 1.

vûes ? Les ſaignées au contraire étant trop peu ménagées ne portent-elles pas une nouvelle crudité dans le ſang (1)?

---

(1) Selon l'expreſſion du Médecin Lange Traité des vapeurs, pag. 204) la ſaignée, en déſempliſſant les vaiſſeaux ſanguins, facilite en eux le dégorgement des vaiſſeaux limphatiques. Or, ſi la limphe eſt viciée, lorſqu'elle ſe mêle avec le ſang, elle doit vraiſemblablement augmenter & irriter la matière fébrile : auſſi voyons-nous ſouvent, ſuivant le langage de Guyard, « que dans les » fiévres intermittentes, les accès augmen- » tent, ou ſe multiplient ; & que dans les con- » tinues les redoublemens en deviennent plus » violens. Il eſt donc évident que la ſaignée » fréquente, ou faite mal-à-propos, augmente » les levains fiévreux ».

Cette vérité a paru ſi conſtante à un Médecin du dernier ſiecle (*Jones*, *chap. 1*, *pag.* 1), qu'il n'a point balancé à regarder la ſaignée, ſur-tout quand on la répete trop, comme la cauſe extérieure, & la plus ordinaire de la fiévre ; & qu'au ſujet des fiévres d'automne, rien n'étoit plus nuiſible que la ſaignée, & tout ce qui rafraichiſſoit.

ne

ne fixent-elles pas davantage l'humeur fébrile dans les vaiſſeaux ? ne l'y rendent-elles pas encore plus tenace ? & de plus, en enlevant le ſang, qui renferme la chaleur naturelle, n'enleveroit-on pas avec lui le feu le plus précieux de la vie ? de ſorte donc que plus on s'obſtineroit à répandre celui-là, plus celui-ci s'éteindroit, & moins alors la nature ſeroit en état de vaincre ſon ennemi (1). Si l'on veut bien

(1) Cauſapé adopte à peu-près cette maxime dans les traitemens des fiévres, & il a obſervé que ceux qui ſe font ſaigner fréquemment, en deviennent plus foibles ; que le moindre exercice du corps ou de l'eſprit, le moindre excès dans le boire & le manger, le moindre changement de temps ou de ſaiſon, les fait retomber dans la maladie ; que la fréquente ſaignée, en emportant les principes de la fermentation, enleve en même tems la chaleur naturelle ; & que, ſi la ſaignée calme la chaleur de la fiévre pour quelques jours, elle en augmente la cauſe, & la fait durer plus long-tems (*tome 2, chapitre 1.*).

MM. S. Yon & Creſſé, d'après le docte

y faire un peu d'attention, l'on s'appercevra que, proportion gardée, ceux qui ne font pas tant faigner leurs malades, font ordinairement de bien plus belles cures, que ceux qui les assujettissent aux fréquens besoins de la lancette.

Au reste, quelle nécessité y auroit-il d'abuser d'un remede contre nature, pendant que, de toutes parts, nous en trouvons sous nos mains de tout naturels? Il ne s'agit que de leur choix & de leur application, pour en retirer les favorables

---

Tauvry, adoptent le même sentiment. Selon les principes de celui-ci, les saignées appauvrissent toujours la masse du sang, & la dépouillent de ses parties balsamiques & spiritueuses, qui seules peuvent faire les séparations des bonnes humeurs d'avec les mauvaises; qu'en troublant les évacuations critiques, elles interrompent la transpiration & les sueurs. *Tome 1, ch. 22 de la fiévre quarte; tome 2, chap. 28, observation 7; tome 2 de la Synoque putride, chap. 3 & 29, observ. 5.*

effets que l'on peut en eſpérer (1) ; & la bonne façon de s'y prendre, pour ſoulager les malades dans leurs maux, ſans employer beaucoup de ſaignées, ſeroit, ſuivant mon opinion, d'écouter les avis de celle qui préſide à la médecine, d'étudier ſes volontés, & de s'y conformer docilement. En nous inſtruiſant ſur les meſures qu'il faut obſerver pour entreprendre avec ſuccès les guériſons des maladies, elle nous apprend en même tems, que, pour débarraſſer le ſang, il ne faut communément faire ſervir que les iſſues qui ont été faites à notre individu, au moment de notre formation (2). La nature ne reconnoît point d'autres loix que les ſiennes ; & c'eſt avec ces mêmes loix, comme l'enſeigne Fernel, que celles de

(1) Altiſſimus creavit de terrâ medicamenta, & vir prudens... in his curans mitigavit dolorem. *Eccleſiaſtic. ch.* 38, ℣. 4 & 7.

(2) Quæ ducere oportet quò maximè natura vergit, per loca conferentia eò ducere. *Hippoc. ſect. 1, aphor.* 21.

la médecine doivent toujours ſe concilier. Si étant auſſi bien inſtituées qu'elles le ſont, on doit les obſerver, quel droit auroit-on de les renverſer ? Pourquoi ne ſe mettroit-on pas de niveau avec elle, quand il y va de l'affaire la plus ſérieuſe pour l'humanité ?

Mais pour ſe conduire avec plus de ſûreté dans la variété des marches que l'on a à faire dans l'art de la médecine, il faut prendre le livre de la nature en main, & jetter ſur lui des yeux attentifs. Quelle vaſte étendue d'érudition ne contient-il pas ! que d'attraits pour la curioſité d'un Médecin philoſophe ! Peut-il en effet y avoir rien de plus merveilleux & de plus flatteur pour lui, que de contempler avec attention, dans les pays qu'il parcourt, toutes les beautés de la nature, ſemées de toutes parts, & d'y rencontrer, entr'autres, ſoit ſur la ſurface, ſoit dans l'intérieur de la terre, ſoit ſur les rivages, ſoit dans le ſein des mers, tant de productions auſſi utiles

qu'agréables, que le grand ouvrier du monde a consacrées à la conservation de l'espèce humaine ?

« On peut assurer (dit notre recommandable scrutateur des merveilles de » la nature) (1), que l'histoire naturelle » est la source des autres sciences phi» siques, & la mère de tous les arts : » combien de remedes excellents la mé» decine n'a-t-elle point tiré de certaines » productions de la nature jusqu'alors » inconnues ? . . . Dieu a créé, l'homme » imite. Toutes les inventions des hom» mes, soit pour la nécessité, soit pour » la commodité, ne sont que des imita» tions assez grossières de ce que la nature » opère avec la dernière perfection ».

On peut joindre à ces reflexions celles d'un Médecin Botaniste (2), qui, après

---

(1) *M. de Buffon, hist. natur. vol. 1.*

(2) *M. Buchoz, docteur aggrégé au College Royal des Médecins de Nancy, dans sa Médecine rurale.*

avoir fait une étude particulière des vertus de chaque plante de ſa province, s'énonce par ces expreſſions : « Nous » foulons aux pieds des médicamens que » la nature toujours bienfaiſante, & mê- » me prodigue, ſi l'on peut ſe ſervir de » ce terme, nous offre preſque à cha- » que pas ».

C'eſt à vous que j'adreſſe ma voix, ſtudieux candidats de la médecine, enfans du divin Eſculape. Vous, qui voulez marcher dans la route épineuſe de notre art, tâchez d'en éviter les écueils. Si l'illuſion a été capable de jetter quelquefois dans les plus grands écarts des praticiens, d'ailleurs très-ſavans, que n'en ont point à craindre de jeunes éleves ! oui, c'eſt pour vous, c'eſt pour obéir au zéle, dont je me ſens animé pour la conſervation des hommes, que je crayonne ici les foibles inſtructions que ma bonne foi vous dicte, & que j'ai recueillies des préceptes de la nature ; je vous les préſente comme le fruit de mes

travaux, & en même tems comme un tribut dont je me crois redevable envers l'humanité. Si je ne les étale pas avec pompe, que ce ne ſoit pas pour vous une raiſon de les dédaigner; comme elles ne vous ſont données que d'après les expériences que j'ai tant de fois vérifiées moi-même, elles doivent, à ce qu'il me ſemble, trouver quelque place dans le cours des remarques que vos études et vos recherches pourront vous faire faire reſpectivement à l'exercice de vos fonctions médicinales.

Ce n'eſt pas pour mes confrères (j'entends ces Praticiens éclairés, qui, familiers avec la nature, marchent d'un pas assuré dans la carrière de leur profeſſion) que je les deſtine, il ne me conviendroit pas de donner des inſtructions à mes maîtres.

Je reprends donc mon ſujet pour vous faire part de mes obſervations, et vous expliquer la pratique que j'ai coutume de ſuivre aſſez conſtamment dans le trai-

tement des fiévres de la première classe, sans qu'il soit toujours nécessaire d'appeller les saignées à son secours. Je dis donc, pour appuyer cette même pratique, que les fiévres en général, ayant leur foyer dans les mauvais sucs, qui séjournent dans l'estomach & les intestins, il convient presque toujours, quand on veut en entreprendre la guérison, de débuter par débarrasser ces viscères; & pour cet effet, quel plus prompt & plus sûr expédient que l'action d'un vomitif (1)! mais il faut l'administrer de façon qu'il ait assez de force, pour mettre les mauvais levains en mouvement, donner du ressort aux fibres nerveuses de l'esto-

(1) « La fiévre, cette maladie si commune » (rapporte le docteur Chomel), est souvent » causée par le vice des premières voyes, les » mauvaises digestions & le vice de la bile; » les émétiques & les purgatifs sont les plus » assurés fébrifugos ». *Histoire des plantes usuelles.*

mach & des inteſtins, & de leur communiquer un ébranlement & des contractions réitérées; par ce moyen il incife, et détache peu à peu cet amas de matières épaiſſes & gluantes, qui ſont collées à leurs tuniques intérieures.

Le tartre ſtibié eſt, pour remplir ces vûes, un remede qui doit avoir la préférence ſur bien d'autres. L'expérience journalière que j'ai faite de ſes bons effets, jointe à celle de bien d'autres praticiens, confirme évidemment la néceſſité de le mettre en uſage plus ſouvent que quelques-uns ne le font; & la retenue, où ils paroiſſent être, feroit ſoupçonner qu'ils ignorent les grandes propriétés de cet émétique; il doit en quelque manière être regardé, quand on commence par lui, comme un remede univerſel, qui va au-devant de bien des maladies, qui pourroient devenir de plus en plus dangereuſes par la ſuite, & les ſurmonte même ſouvent, lorſqu'elles ſont parvenues à leur dernier période, pour peu que

les forces naturelles le fecondent. D'abord il évacue bien blus promptement & plus sûrement les matières viciées détenues dans les premières voies, que ne font les purgatifs ordinaires. En fecond lieu, les contractions qu'il excite dans notre méchanifme, brifent & fubtilifent les liqueurs trop groffières, qui fe trouvant pour lors plus propres à fe prêter au mouvement qui leur eft imprimé, coulent beaucoup plus aifément dans tous les différens cribles; ce qui facilite confidérablement les filtrations, & par conféquent détourne les embarras, les engorgemens, & peut même quelquefois détruire les obftructions; car toutes les humeurs acides & glutineufes étant évacuées, & les paffages du fang dégagés, les artères reprennent leurs ofcilations accoutumées, le fang circule avec bien plus de liberté, & enfile fans gêne, non-feulement le diametre des gros vaiffeaux, mais même pénètre jufqu'aux petits conduits des capillaires.

Bien plus, quand même il n'y auroit point de fiévre, on ne doit point faire de difficulté, pour écarter les mauvaises suites que ces humeurs peccantes pourroient occasionner, de recourir à ce même remede, principalement quand on apperçoit dans un malade une bouche pâteuse, des dégoûts, des rapports désagréables, des nausées, ou des vomissemens réels; en un mot, toutefois & quantes qu'il paroîtra des simptômes, qui indiqueront que l'estomach est gorgé de levains ou acides, ou âcres, amers, salés & mordicans, ou des matières glaireuses, & comme mastiquées contre ses parois, & qui fassent présumer que les purgatifs, ou les sudorifiques, ou les apéritifs, ou les diurétiques auroient trop à faire pour venir à bout de l'en débarrasser. Dans des cas aussi urgens, ne balançons point à soulager l'estomach par un vomitif convenable (1),

(1) Vomitus convenit plenis biliosis, ubi, amari ructus cum gravitate præcordiorum. *Cels.*

qui, quoique donné avec prudence & réflexion, agiſſe néanmoins puiſſamment ſans toutefois le fatiguer, & encore moins corroder ſes fibres : ce parti eſt d'autant plus ſage, que ces humeurs, dont je viens de faire craindre l'abondance & leurs qualités diſcordantes avec le ſang (deſquelles la nature, par les efforts qu'elle fait, montre bien qu'elle cherche à ſe délivrer) ſont ordinairement la ſource de bien de ſortes de fiévres, & même des plus opiniâtres.

Quand on place un vomitif à propos, il ne laiſſe après ſoi ni ſéchereſſe, ni ſoif, ni chaleur dans les parties par où il paſſe (1) : il eſt toujours plus prudent de le mettre en uſage, quand l'eſtomach eſt plein d'humeurs, que quand il ne s'y en trouve point, parce qu'en étant rempli, le vomitif n'agit, pour ainſi dire, que

---

(1) Si emetica tempore idoneo dantur, nec æſtum, nec ſitim poſt ſe relinquunt. *Chicot, pag. 77.*

ſur les matières que l'on a intention d'évacuer ; mais quand il eſt vuide, le vomitif ne portant ſon action que ſur les fibres de ſes parois, il y cauſeroit des irritations qui peuvent avoir des effets très dangereux.

Mais auſſi quand les perſonnes ont l'eſtomach accablé ſous le poids des matières redondantes, on ne ſauroit trop ſe perſuader combien il eſt eſſentiel de les faire vomir, encore plus s'il y a de la fiévre, & de recourir tout de ſuite à cet expédient, comme au premier & au plus ſouverain remede de tous. Que d'exemples je pourrois citer pour autoriſer l'importance de cette conduite ! mais pour le préſent, je m'en tiendrai à deux.

La dame, épouſe du propriétaire de la maiſon où je demeurois (1), s'eſt trouvée, il y a quelques mois, dans le cas dont il eſt queſtion : elle m'a fait demander. J'ai paru auprès d'elle, &

(1) Rue d'Orléans, fauxbourg S. Marcel.

après m'être mis au fait des ſimptômes de ſon indiſpoſition, j'ai propoſé le vomitif pour diſſiper la tempête dont elle étoit menacée, & qui étoit ſur le point d'éclater. J'ai en conſéquence annoncé qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & que l'on devoit d'autant moins balancer à la faire vomir, que toutes les indications pour le vomitif étoient des plus marquées, qu'elle avoit même déja évacué par un vomiſſement naturel une partie de cet amas de matières qui l'accabloient; que d'ailleurs elle étoit encore vigoureuſe, & que ſon indiſpoſition, qui n'avoit commencé que depuis quelques heures, n'avoit pas eu le tems de l'affoiblir. Quelques inſtances que j'aie faites pour déterminer les perſonnes qui étoient autour d'elle à obtempérer à ce que je propoſois, on a toujours cherché à éluder mon avis: ne pouvant donc pas vaincre une telle obſtination de leur part, je me ſuis retiré; mais la maladie, faute d'un ſecours auſſi néceſſaire que celui que

j'indiquois, a empiré de plus en plus, & cette dame, dont je regrette véritablement la perte, eſt morte le lendemain.

Dans le moment qu'elle étoit à l'extrémité, on a appellé M. le docteur Coſnier, qui a confirmé le conſeil que je lui avois donné, & a aſſuré que ſi on avoit d'abord commencé par l'émétique, elle ne ſeroit ſûrement pas dans le triſte état où elle ſe trouvoit.

Voici le ſecond exemple.

M. l'Abbé Roi, attaché au Chapitre de Notre-Dame de Paris, m'envoya chercher il y a quelques années. Je le trouvai dans le même état qu'a été depuis la dame dont je viens de parler, à la différence près qu'il n'avoit pas de fiévre, & qu'il n'étoit pas encore dans les cas d'être alité. Après avoir raiſonné avec lui ſur ſon incommodité, je lui ai démontré que l'on ne pouvoit en attribuer la cauſe qu'à une accumulation conſidérable de glaires épaiſſes & glutineuſes qui lui farciſſant les premières voyes, étoient ſur le

point d'exercer ſur lui leur fureur, & que par conſéquent le beſoin de vomir étoit preſſant & indiſpenſable ; mais le voyant, malgré mes remontrances, encore peu décidé à ſe ſoumettre au vomiſſement, j'ai plus fortement inſiſté, & lui ai prédit que, s'il tardoit plus long-temps à prendre les moyens les plus sûrs pour ſe garantir du danger évident où il étoit, on le trouveroit mort dans ſon lit ſous peu de jours : mais s'étant toujours refuſé à mettre en exécution ce que je lui avois ſi bien conſeillé de faire, il a été la victime de ſon opiniâtreté ; ma prédiction s'eſt malheureuſement accomplie, &, quatre jours après, ceux qui ont entré les premiers dans ſa chambre pour lui parler, ont été bien étonnés de le voir expiré ſur ſon lit.

Combien de perſonnes de tout âge, de tout état & de tous les pays, dont les vaiſſeaux, engorgés & opprimés par le fardeau des humeurs contraires, n'ont plus la même faculté de continuer comme

auparavant le jeu de leurs oſcillations ! combien, dis-je, de ces perſonnes ne courroient plus tant le riſque de voir augmenter & prolonger leurs indiſpoſitions, & quelquefois même de perdre la vie, ſi on les aſtraignoit d'abord à l'uſage des vomitifs ! c'eſt vers ce côté-là qu'il faut qu'un Médecin dirige ſes premiers coups; le vomitif a-t-il une fois produit ſon effet? le volume de ces humeurs diminue, leur réſiſtance s'affoiblit, les ſolides, qui ont été gênés par leur entrée dans leur diametre, ſont mis plus à l'aiſe, leur élaſticité ſe fortifie, les fluides ſe dévelopent, le ſang reprend ſa marche ordinaire; & tous les embarras étant enfin levés par l'abſence des matières étrangères qui les formoient, tous les viſcères rentrent dans leurs fonctions naturelles, tout ſera tranquille, il n'y aura plus d'oſcillation effrénée, plus de combat, & conſéquemment plus de fiévre.

On éviteroit bien des remedes & bien des ſaignées, ſouvent préjudiciables

(quand l'eſtomach ſur-tout & les inteſtins ſont ſurchargés de ces humeurs qui nous allarment), ſi dans les premiers progrès de beaucoup de maladies on commençoit par débrouiller le chaos qui regne dans les premières voyes, en travaillant ſérieuſement à l'expulſion des ſucs viciés qui l'ont produit.

« On prétexte ſouvent la foibleſſe (dit » un Médecin) pour ſe diſpenſer de faire » vomir ; foibleſſe dont on s'autoriſe mal- » à-propos, pour ménager des humeurs » qui demandent d'être diminuées, afin » de manifeſter les forces qu'elles ca- » chent, qu'elles concentrent, qu'elles » tiennent abſorbées & renfermées dans » leur ſein ; foibleſſe dont on tire une con- » tr'indication pour évacuer, tandis que » rien n'eſt plus propre que l'évacuation » à la guérir, & à obliger des forces » muettes & diſſimulées à ſe déclarer & » à ſe montrer (1) !

(1) *M. le Tellier, réflexion critique ſur l'Emmen. de M. Freind.*

Non, je ne ſçaurois m'empêcher de vous inculquer dans l'eſprit, Eleves de la médecine, curieux de connoître la regle qu'il faut ſuivre dans la pratique des fiévres, quel tort vous auriez de ne pas fonder votre première confiance ſur les admirables vertus des vomitifs, plutôt que ſur les ſaignées repétées, & ſur beaucoup d'autres remedes inférieurs à celui-là. Comme dans ces maladies il ne s'agit, ſur toutes choſes, que d'évacuer les levains qui les occaſionnent (ces fiévres), quel autre médicament que celui-ci ſecondera mieux vos intentions? les ſaignées pourront-elles vous devenir auſſi ſecourables? n'y auroit-il point lieu d'appréhender au contraire qu'en diminuant la maſſe du ſang (ſans enlever la cauſe de la fiévre), elles ne diminuaſſent en même tems la maſſe de ſes eſprits, qui ſont les dominateurs de l'économie animale, qui ſoutiennent les reſſorts des parties vaſculeuſes, animent toutes les autres liqueurs, les pouſſent vers les extrémités

des artères, & vers les différens cribles, pour entretenir le cours circulaire, & regler l'ordre des filtrations? Les vomitifs sagement ordonnés sont suivis d'un effet bien différent. Ils détachent bien mieux qu'aucun autre purgatif les matieres visqueuses attachées aux parois du ventricule, & détournent par le haut & par le bas celles qui passeroient avec le chile dans les veines lactées, pour s'insinuer dans le sang, duquel, par leur qualité glutineuse, elles embarrasseroient le passage; ce qui exciteroit entre le sang & les humeurs un tumulte, un conflit, qui cause précisément ce mouvement déréglé que l'on appelle *fiévre.* De plus les vomitifs, en brisant, atténuant, amincissant les matières trop grossières ou trop colantes, ils les rendent plus fluides, plus souples, & par ce moyen favorisent beaucoup l'harmonie de notre méchanique, d'où dépendent la vie & la santé.

L'émétique devenant donc, par l'ex-

pulſion qu'il donne aux levains dépravés, l'ennemi le plus déclaré des fiévres, ne devient-il pas en même tems l'ami & le défenſeur de la nature, en ce qu'il l'aide dans ſes opérations, & qu'il en écarte les corps étrangers qui pourroient être un obſtacle à leur régularité ?

S'il arrivoit pourtant qu'une ſeule doſe de tartre ſtibié ne fût pas ſuffiſante, malgré qu'elle auroit paſſablement évacué, on peut la repeter, toutefois à intervalles convenables; je ne puis pas déterminer le nombre de fois, cela dépend de l'abondance & de la tenacité de l'humeur qui doit être expulſée, & du diſcernement du Médecin qui conduit le malade. Mais toujours après l'effet de chaque vomitif, par exemple, le lendemain, & qui plus eſt, dès le même jour, ſi le cas eſt preſſant, donnez un purgatif relatif au genre de la maladie, & que vous repéterez autant de fois qu'il en ſera beſoin, à un ou deux jours d'in-

tervalle (1); il arrive ſouvent que le premier, ou le ſecond, ou le troiſieme purgatif tariſſent entiérement la ſource du mal, quand on s'y prend de la ſorte.

Voici donc le chemin de la guériſon de la fiévre, tout frayé par ces ſimples précautions : que ſi cependant, après quelques purgations, précédées d'un ou de pluſieurs vomitifs, elle ſe faiſoit encore ſentir (ce qui eſt bien rare, à moins qu'elle ne fût quarte & des plus tenaces, ou d'une nature à peu-près ſemblable), vous employerez quelque bon fébrifuge, comme le quinquina, dans les extraits purgatifs amers, auxquels vous ferez bien de joindre ceux de petite centaurée, de germandrée, d'abſinthe, &c. que vous ferez prendre à doſe & à diſtance requiſes. Par cette pratique vous êtes sûr d'enlever preſque toujours les cauſes des fiévres,

---

(1) Si pourtant il apparoiſſoit quelque ſimptôme qui contre-indiquât la purgation, il feroit de la prudence du Médecin de la ſuſpendre.

& de bien d'autres maladies opiniâtres, qui procedent ſouvent du vice des premières voyes.

En fait de médicamens, ſoyez bons connoiſſeurs, ne ſoyez pas moins circonſpects, mais jamais trop timides : ne travaillez pas de façon à perdre tout le prix de votre ouvrage, en ne faiſant que l'ébaucher : n'allez pas toujours tâtonnant, dans la crainte de trop émouvoir, de trop fatiguer, de trop échauffer. Saiſis de cette peur, vous ne feriez qu'exciter l'humeur morbifique, ſans l'évacuer : ou ſi vous l'évacuiez, ce ne feroit que trop foiblement & en trop petite quantité : d'où il s'enſuivroit que ce que vous appréhendiez le plus, qui feroit de trop fatiguer & de trop échauffer, feroit préciſément ce qui vous arriveroit (1) : car cette humeur une fois émue, & qui ne cherche qu'à ſortir, doit vraiſemblable-

(1) Ardua dum metuunt, amittunt recta viai. *Lucret. L.* 1.

ment caufer bien du dérangement, & augmenter même l'indifpofition, au lieu de la détourner, lorfqu'elle eft retenue malgré elle; & vous ne devriez plus être furpris, fi une maladie qui paroîtroit légere dans fon commencement, tireroit à grande conféquence par la fuite.

Quand on poffede bien l'anatomie & les propriétés des drogues, que l'on met en ufage, de même que l'exacte application qu'il en faut faire, la certitude avec laquelle on agit, doit faire furmonter toute appréhenfion : quiconque a peur & balance, n'eft pas sûr de ce qu'il doit faire. Mais tout Praticien expert dans fa profeffion devant prévoir l'effet que tel ou tel médicament doit produire, il ordonne fans crainte, mais néanmoins avec prudence, la dofe néceffaire, et non pas la quatrieme ou la fixieme partie de cette même dofe. Voilà comme l'on vient à bou de brufquer l'ennemi dans fon retranchement. Ce n'eft pas en le flattant, ou en l'amufant, que l'on en devient maître.

Lors

Lors donc que vous voudrez faire vomir quelqu'un, ne prenez point une méthode qui pourroit, dans certains cas, devenir dangereuſe (1), & qui conſiſteroit à donner l'émétique en trop petite doſe, & de l'étendre, malgré cela, en cinq, ſix ou huit verrées, en diſant à vos malades, retenu par une certaine perplexité: « Si le premier verre ne vous » fait point d'effet, demie-heure ou » une heure après vous prendrez le ſe» cond; ſi le deuxieme n'agit pas encore » aſſez, vous prendrez le troiſieme », & ainſi des autres. Mais toutes ces verrées, quoique réunies enſemble, pourroient bien n'en pas produire pour cela des effets plus ſatisfaiſans: au contraire il eſt aiſé de s'appercevoir d'avance qu'une doſe trop

(1) Je ne la ſuppoſe pourtant pas toujours contraire cette méthode; mais comme je l'ai vue ſouvent ſujette aux riſques dont je vais parler, & dont je donnerai la raiſon, j'ai cru devoir la taxer de dangereuſe.

foible de tartre ſtibié, & adminiſtré par trop longs intervalles, ne peut qu'occaſionner des efforts non-ſeulement inutiles, mais encore fatiguans, & quelquefois des irritations, des corroſions fâcheuſes ſur le tiſſu des fibres nerveuſes du ventricule & des inteſtins, par le long ſéjour qu'il y feroit. Mais lorſque, plus raſſuré ſur ce que l'on doit faire, on donne dans une ſeule verrée ordinaire la doſe à peu près convenable du vomitif, il détache promptement des parois de l'eſtomach les matières que l'on veut vuider, dont une partie prend ſon cours par le haut, & l'autre ſe précipite ſouvent par les ſelles.

En agiſſant de cette façon, ce viſcère n'a pas, pour ainſi dire, le tems d'être fatigué; & s'il l'étoit, on le feroit bientôt revenir de ſon affoibliſſement, par le moyen de quelque reſtaurant doux, cordial & balſamique (1).

(1) En général, pour rétablir un eſtomach

Je ſçais qu'il y a des perſonnes bien plus difficiles à vomir que les autres; mais un Médecin prévoyant, entendu & expérimenté ne s'y trompe guères ; au reſte il vaut toujours mieux pécher un peu du côté de l'excédent, que du côté opposé , & je ne dois pas avoir été étonné ſi je me ſuis entendu dire maintes-fois : « De grace, Monſieur , épargnez-» moi l'émétique ; on m'en a déja fait » prendre, mais il m'a fait faire des ef-» forts violens ; & pour comble de mal-» heur , après m'avoir délabré l'esto-

---

dont les fibres ont perdu leur reſſort , & dont les levains digeſtifs ſont viciés , je n'ai jamais trouvé rien de plus efficace qu'un opiate compoſé avec les extraits purgatifs amers, mêlés avec les extraits de petite centaurée, d'abſinthe , de geniévre , & animés par des aromates. Le grand nombre d'eſtomachs ruinés, que j'ai remis dans leur premier état , par le moyen de ces médicamens , rend un fidel témoignage de leur propriété ſpécifique en pareil cas.

» mach, il ne m'a presque rien fait re-
» jetter ».

Je tâche alors de tranquilliser les personnes sur de semblables risques, & quand je puis venir à bout de leur persuader que celui que je leur propose, aura un tout autre succès, je ne les trompe point dans l'espérance dont je les ai flattées. Il y a une façon de donner un tour de main aux remèdes, pour qu'ils puissent répondre à l'effet que l'on a en vûe de leur faire opérer.

Quoique le vomitif soit un souverain remède dans bien des circonstances, & que peu de Médecins en disconviennent, j'exhorterois néanmoins les jeunes Praticiens de n'y avoir recours que dans les circonstances qui paroissent visiblement l'exiger, & en supposant toujours que le sujet est en état de supporter son action, & qu'il n'y a aucune contr'indication qui s'y oppose.

Il ne convient point à toutes sortes de personnes indifféremment; par exemple, il y auroit quelquefois du danger de le

preſcrire à ceux qui ſont beaucoup conſtipés, parce que l'effort du vomiſſement, qui a ſouvent ſon effet par le bas, ainſi que par le haut, trouvant trop de réſiſtance dans les excrémens endurcis, pourroit rompre quelque vaiſſeau.

Il eſt pareillement dangereux aux pulmoniques (1), attendu que la vive action du vomiſſement donnant de trop fortes ſecouſſes au poumon, elle aigriroit l'ulcère, & le rendroit encore plus incurable.

Les vieillards & les gens tombés dans une extrême maigreur, ne doivent point non plus être excités à vomir (2), de peur que la force de l'émétique n'anticipe ſur le baume radical, dont ils ne ſont déja que trop dépourvus, & ne leur en enleve encore le peu qui ſert à les ſoutenir.

---

(1) Tabidos verò, caventes ad ſuperiores purgationes. *Hypp. L.* 4, *Aphor.* 3.

(2) Ou du moins ſi l'on prend le parti de leur procurer le vomiſſement, qu'il y ait une indication bien marquée, qui en annonce le beſoin indiſpenſable.

N'oublions point de mettre dans la même catégorie ceux qui ont quelque pierre dans les reins, parce que l'agitation du vomiſſement pourroit la faire ſortir de ſa place, & la précipiter dans les uretères, ce qui empêcheroit le cours de l'urine ; & le reflux que l'urine feroit obligée de faire, expoſeroit le malade à un danger de mort évident.

Il faut encore s'en abſtenir dans les momens où les ſueurs ſe déclarent, & dans ceux où les purgatifs commencent à agir, vu que ce ſeroit contrarier la nature, & la forcer à des mouvemens auxquels elle n'a point de diſpoſition ; ce qui ne pourroit s'exécuter qu'au détriment du malade.

Que l'on ſe donne bien de garde auſſi d'indiquer ce remede aux perſonnes qui ſont ſujettes au crachement, ou au vomiſſement de ſang, ou à d'autres hémoragies, car les ébranlemens qu'il cauſeroit, ſeroient capables, en rouvrant davantage les vaiſſeaux, de faire empirer le mal,

au point que l'on ne feroit plus le maître d'en arrêter le cours.

« Si l'on doit s'en rapporter à M. » Monro, il faut auffi beaucoup de cir- » confpection (dit-il) (1), quand on » a à faire à des perfonnes menacées de » léthargie ou d'apoplexie, de crainte » que la matière dont les vaiffeaux font » engorgés, ne s'engage encore davan- » tage par l'effet du vomitif, & ne fe » fixe dans les artères capillaires, où la » force de la circulation & le pouvoir » des médicamens n'ont que très-peu » d'efficacité, foit pour réfoudre cette » matière, foit pour la pouffer plus loin, » & la faire entrer dans les veines ». Mais je croirois que cette reftriction feroit fufceptible de quelque examen.

Enfin il eft à appréhender dans toutes les inflammations de l'eftomach & celles du bas ventre, ainfi que dans les defcentes, d'autant qu'il pourroit irriter les dou-

(1) *Dans fon Effai fur l'hydropifie.*

leurs des unes, & augmenter les incommodités des autres.

Dans toutes ces diverſes conjonctures, à moins qu'il n'y ait des indications plus fortes que les dangers que l'on a à craindre, il faut prendre un autre parti, & tenter la guériſon des malades par une voye différente. Mais quand rien ne s'y oppoſe, les maladies ou les vomitifs doivent avoir le plus de lieu, & avant tout autre remède, c'eſt au commencement des fiévres putrides, des fiévres malignes & virulentes, dans les fiévres continues, dans les intermittentes, dans les pâles couleurs, & dans toutes les indiſpoſitions où l'on découvre un embarras marqué dans les premières voyes : par-là l'on avance de beaucoup la guériſon ; au lieu qu'en faiſant précéder de fréquentes ſaignées, on augmente & on prolonge le mal, bien loin de l'affoiblir & de l'abréger. On commenceroit pour lors par où l'on devroit finir ; car ſi, pour un moment, les ſaignées doivent avoir leur place, avant

de les entreprendre, il faudroit au préalable ordonner le vomitif, pendant que l'eſtomach n'a pas encore beaucoup perdu de ſa vigueur : aidé de ſa force naturelle, il faciliteroit bien mieux la ſortie des matières nuiſibles, qui n'exiſtant plus alors dans les premières voyes, ne pourroient plus remplacer le ſang que l'on tireroit par la veine : que ſi au contraire il eſt auparavant énervé par les ſaignées, il eſt privé des moyens de ſe délivrer de cette charge. De plus, les ſaignées ayant fait paſſer une bonne partie de ces humeurs dans le ſang, elles ne peuvent plus revenir auſſi aiſément dans l'eſtomach, qui pour lors fait des efforts accablans, dont il ne retire preſque aucun avantage ; & quand bien même ces humeurs ſeroient encore toutes raſſemblées dans l'eſtomach, la force qui lui a été ôtée ne pouvant plus ſeconder leur expulſion, de combien de périls l'émétique ne paroît-il pas devoir être accompagné? C'eſt ce qui fait que, quelquefois, une

double & triple dose d'émétique ne produit aucune évacuation. Il est donc très-intéressant de bien saisir les maladies dès leur commencement, comme je l'ai déja fait remarquer ; tout le succès dépend de-là. La guérison ou la mort des malades consiste presque toujours dans la façon d'opérer au premier instant.

Après avoir pris toutes les mesures possibles pour débarrasser l'estomach & les intestins de leur principal fardeau, les sudorifiques, les diaphoretiques, les cordiaux sont souvent d'une grande ressource, principalement pour les fiévres malignes, les petites véroles, les rougeoles, les pleurésies, les fluxions, les maux de gorge, certains rhumes, &c., sur-tout quand on apperçoit des marques de coction. « La nature elle-même justifie » l'usage des sudorifiques (dit Ettmuler, » en parlant des fiévres en général); ils » sont très-bons, dès que les signes de » coction se manifestent. Ils ont même » leur utilité pendant le cours de la ma-

» ladie ; & les fiévres ſe guériſſent aſſez
» ſouvent, quoiqu'on uſe de ces remèdes
» ſans méthode & ſans diſtinction. La
» coction eſt l'ouvrage de la nature ».

Mais comment celle-ci pourroit-elle procurer cette coction avec ſuccès, ſi l'on abat ſes forces par la fréquence des ſaignées, & par une multitude de potions rafraîchiſſantes ? Hippocrate étoit bien prévenu de l'abus de ces dernières, puiſqu'il donnoit du vin dans toutes les fiévres.

Le ſavant Tauvri, qui a acquis tant de célébrité parmi les gens de ſon art, n'a-t-il pas marché ſur les veſtiges de ce chef des Médecins, & ne fait-il pas, dans ſa médecine pratique, l'éloge des effets ſalutaires que le vin procure, même dans les maladies aiguës ?

Notre excellent Praticien Ettmuler, en raiſonnant ſur les fiévres malignes, dans leſquelles on feroit dans l'habitude d'ouvrir pluſieurs fois la veine, & même de rafraîchir, ajoute que « la ſaignée ne doit
» point y avoir lieu ; & plus il y a de

» malignité, plus elle est nuisible ... Les
» vomitifs sont les remèdes qui convien-
» nent le mieux, pourvu qu'ils soient
» donnés dès le commencement de ces
» fiévres, avant que la matière tende à
» exciter quelque excrétion par les pores
» de la peau; mais le commencement
» étant passé, l'occasion est évanouie;
» & il faut ensuite entreprendre la cure
» de la maladie par le moyen des sudo-
» rifiques : car les sueurs, lorsque la na-
» ture en montre le chemin, enlèvent
» souvent la cause & le foyer de la ma-
» ladie ».

Cet Auteur peut-il mieux indiquer la déférence que l'on doit avoir pour les préceptes de la nature? Il sentoit bien le prix de ses forces; & c'est ce qui l'a engagé à nous avertir que, dans les fiévres pétéchiales, la rougeole, la petite-vérole & les autres fiévres éruptives, ainsi que dans les malignes, il faut à peu-près suivre la même règle, en évitant autant que l'on peut les saignées. C'est une pratique

qui ne ſçauroit être trop ſoigneuſement ſuivie, à ce que je penſe, pour n'avoir point le déſagrément de faire encourir des dangers manifeſtes à ceux qui ſeroient affectés de ſemblables maladies, par rapport aux ſaignées trop répétées, qu'on auroit l'imprudence de leur faire en pareille occaſion ; & qui, ſi étant robuſtes & dans la force de l'âge, ils avoient, malgré cela, le bonheur d'en revenir, ſe verroient néanmoins expoſés à traîner long-tems une convaleſcence dangereuſe.

Ces accidens arriveroient ſur-tout au ſortir des fiévres malignes & autres, ſans éruption, parce que la criſe des éruptives, qui ſe déclare ſur la ſurface du corps, eſt d'un grand ſecours pour le ſoulagement de la nature, & un bon défenſif contre la langueur, à laquelle les ſaignées, faites ſans réflexion, une diète trop rigide, & des rafraichiſſans donnés ſans meſure, expoſeroient les malades.

Que riſque-t-on après tout, au com-

mencement de certaines maladies, lorsque leurs simptômes ne sont pas assez marqués pour désigner la cause, ou le genre des fiévres, qui doivent se déclarer ; que risque-t-on, dis-je, de ranimer, par des remèdes appropriés, la vigueur naturelle, qui devient alors si propice pour hâter la cure de ces maladies? ne hasarderoit-on pas beaucoup au contraire, au préjudice du rétablissement, & même de la vie des malades, en prenant un parti tout opposé?

Mais, quoi qu'il en soit, pour bien diriger en tout point un ouvrage aussi délicat què l'est celui du traitement des maladies, l'humanité demande un Médecin qui soit vraiment Médecin, je veux dire, un homme marqué au sceau de la probité, mais avec cela éclairé, profond, bon naturaliste, versé dans la chimie (1), doué d'un jugement sain & non prévenu, guidé dans ses trai-

(1) Vir probus, & medendi peritus.

temens par une expérience exempte de doute, & qui, en un mot, ſoit orné des rares qualités que deſire de lui un Auteur moderne (1) qui a ſi ingénieuſement tracé le plan des devoirs que tout Médecin a à remplir, pour ſoutenir dignement l'honneur de la médecine.

Je viens de dire, il y a un moment, qu'il falloit qu'un Médecin fût conduit *par une expérience exempte de doute*, parce qu'il y a aſſez ſouvent des expériences ſuſpectes & fort ſuſceptibles d'un nouvel examen; & que, comme le fait remarquer Damaſcène dans ſes Aphoriſmes, *ſe fier à l'expérience, ſans conſulter la raiſon, eſt choſe bien trompeuſe* (2): Je vais en rapporter une dont me fait reſſouvenir un certain Auteur anonime qui me tombe par haſard ſous les mains.

---

(1) M. Guindant, Médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, dans ſon livre mentionné au premier volume.

(2) Aphoriſme 78.

On douteroit, par exemple, si les saignées seroient bonnes pour la petite-vérole. Pour l'éprouver, on commenceroit par tirer, & même à plusieurs fois, du sang à quelques malades, malgré l'éruption déclarée; & s'il arrivoit que, par la vigueur de leur tempéramment, ils résistassent à cette épreuve, qui sûrement paroîtroit leur être contraire, & qu'en dépit des saignées réitérées, ils recouvrassent la santé, on s'autoriseroit peut-être pour lors à avancer que les saignées ont été expérimentées dans la petite-vérole, & que plusieurs ont été guéris par cette méthode. Mais on n'auroit qu'à l'appliquer (cette épreuve) sur d'autres gens d'une constitution plus foible, & qu'avec cela leur petite-vérole eût un caractère de malignité plus grande que celle des autres, ils n'en seroient pas, je crois, quittes à si bon marché.

Il en seroit de cette expérience comme de celles que l'on feroit encore de la saignée sur les fiévres milliaires, pour-

preuses, malignes, pestilentielles, &c. : comme quelques-uns pourroient se relever de ces maladies, quoiqu'ils eussent été plusieurs fois & abondamment saignés, on pourroit tirer de-là cette fausse conclusion, que ce seroit par les saignées qu'ils auroient été rétablis.

Les épreuves que l'on feroit encore des copieux rafraichissans dans ces mêmes maladies, & qui n'en viendroient pas toujours à faire succomber ceux à qui on les donneroit, tomberoient dans la même inconséquence.

Mais un Médecin, tel que celui dont je viens de décrire les talens, ne se laissera pas abuser par ces expériences illusoires ; il en sçaura bientôt démêler le louche, & ne fera point de difficulté de les mettre à l'écart, pour ne donner sa confiance qu'aux bons médicamens dont il s'est solidement assuré, & qu'il sçait être profitables dans les cas dont il s'agit.

Les purgatifs sont-ils indiqués ? Une purgation qui n'est pas à négliger, c'est

non-ſeulement de les approprier à chaque genre de maladie, mais encore d'en combiner ſi bien l'aſſortiment, qu'après les avoir rendus, autant qu'il eſt poſſible, agréables au goût (1), ils ne révoltent ni fatiguent l'eſtomach deſtiné à en faire la diſtribution, comme pourroient faire certaines purgations qui, ſurchargées de drogues épaiſſes & gluantes, le dégoûteroient, l'affadiroient, & l'énerveroient à la fin.

Auſſi combien n'a-t-on point vu de malades chez qui ces médecines glutineuſes & repugnantes ne peuvent point paſſer? & quelque réſiſtance qu'ils fiſſent pour les retenir, ils ne pouvoient, comme on l'a remarqué ſouvent, ſe diſpenſer de les rejetter. Tout le fruit qu'ils en retiroient, c'étoit d'être plus fatigués & plus indiſpoſés, après les avoir priſes, qu'auparavant; ce qui arrive principalement, lorſque la maladie provient d'une abondance de glaires

(1) Medicus ad ægri palatum. *Rudolph.*

épaiſſes & collantes, qui ſont la ſource de tant d'engorgemens & d'enflures : la raiſon en eſt toute ſimple ; c'eſt que les levains digeſtifs, embarraſſés par de ſemblables humeurs, ſe trouvant alors incapables de diviſer les parties de ces purgatifs, & encore moins de les décompoſer, l'eſtomach ne peut plus profiter de la vertu médicinale qu'ils contiennent, ni manquer de s'affoiblir par le travail trop pénible qu'il eſt contraint de ſupporter. Ainſi, pour peu qu'on réfléchiſſe, on s'appercevra ſans doute qu'en général les meilleurs purgatifs ſont ceux qui, au lieu de diminuer les forces du malade, ont plutôt la vertu de le reſtaurer, comme nous en prévient Van-Helmont (1).

On doit avoir les mêmes précautions pour tous les autres médicamens, parce qu'ils n'agiſſent que par une action proportionnée au mouvement qu'ils reçoi-

(1) Optima ſunt illa remedia, quæ corroborando laxant.

vent de l'eſtomach ; & ce mouvement n'eſt ſoutenu que par la force & l'action que l'on communique à ſes fibres & à ſes levains digeſtifs. En un mot, il faut toujours que tous les remèdes qu'on ordonne, purgatifs, ſudorifiques, apéritifs, diurétiques, béchiques, céphaliques, &c. s'impatiſent avec ſa conſtitution naturelle.

Van-Helmont, en avançant que les purgatifs qui fortifient, ſont les meilleurs, s'unit de ſentiment avec un ancien Médecin de renom, qui étoit fermement convaincu que le premier fondement de la medecine & la bonne méthode de guérir conſiſtoient à raffermir les forces naturelles par des évacuations tranquilles & bénignes, agiſſant ſans peine & ſans trouble (toutefois après avoir délivré auparavant l'eſtomach des matières les plus groſſières qui leur pourroient porter obſtacle), & à avoir toute la circonſpection poſſible, pour ne chaſſer les humeurs contraires que par les conduits

marqués par la nature, ayant toujours pour but de fortifier & de ranimer les malades (1). Des purgatifs de cette trempe n'échauffent point, comme on se l'imagineroit; au contraire ils rafraichissent, en évacuant les matières qui échauffent.

Quoique les lavemens soient d'un grand secours, je ne conseillerois pourtant pas de se trop familiariser avec eux. La trop grande habitude qu'on en feroit, deviendroit pernicieuse à la longue. Outre qu'ils ralentissent le feu naturel, qu'ils rendent le ventre paresseux, & l'accoutument in-

(1) Potissimum medicinæ fundamentum, & methodus medendi maximè tuta . . . ac sana, si naturæ vires ita fulciantur & acuantur per evacuationem blandam ac benignam (priùs remotis remoris & impedimentis crassioribus) absque molestiâ, perturbatione ac debilitatione corporis... tutis medicamentis . . . & quidem permeatus à naturâ ipsâ destinatos, ita ut remedium... foveat ac corroboret. *Theodor. in crif. horn.*

ſenſiblement à ne produire des ſelles que par cet artifice, c'eſt qu'à force de relâcher les fibres des inteſtins, ils pourroient à la fin, comme on l'a déja vu, cauſer des chûtes de fondement fort fâcheuſes.

On ne ſçauroit croire combien ils ſont riſquables dans le tems où la nature ſe diſpoſe à de grandes criſes, comme dans la rougeole, la petite vérole, le pourpre, &c. parce qu'ils apportent un notable empêchement à leur éruption & à la ſortie de l'humeur de la tranſpiration.

Il eſt auſſi de la dernière importance de s'en abſtenir dans les ſueurs, dont ils interceptent l'heureuſe évacuation; & les ſueurs, contraintes de rentrer dans les vaiſſeaux, peuvent ſuffoquer le malade plus ou moins promptement, ſelon que l'humeur, qui doit ſortir par cette voye, y eſt plus ou moins diſpoſée, ou plus ou moins abondante. J'ai vu périr, il y a quelque tems, tout d'un coup, un homme fort & vigoureux, à qui ſa femme,

craignant l'affoibliſſement que les ſueurs pourroient lui cauſer, lui donna par imprudence un lavement, à la ſollicitation de quelques voiſines.

Une autre choſe bien digne d'attention, ce ſeroit de ne point accabler les malades par une multitude de remèdes, par des tiſannes, par des décoctions trop rafraichiſſantes, par des apozêmes chargés d'une confuſion de feuilles & de racines de tant d'eſpèces différentes : car comment faire digérer ce fatras de drogues, remplies de flegmes & de crudités, à un eſtomach ſouvent épuiſé, qui auroit de la peine à ſoutenir même le plus léger bouillon?

On doit ſçavoir, comme s'explique M. Dubourg dans ſon Botaniſte François, « que l'action des remèdes eſt toujours » dépendante de l'application que la na- » ture s'en fait ». Mais pourroit-elle (la nature) s'appliquer l'effet de ceux dont il eſt queſtion, puiſqu'elle n'y auroit preſqu'aucune part? ne ſe révolteroit-elle

pas plutôt de ſe voir aſſaillie de la ſorte ? A quoi bon en effet vexer ainſi celle qui s'empreſſe de nous préſenter avec libéralité tant de ſecours pour notre ſoulagement & nôtre conſervation ? ne vaudroit-il pas mieux, j'imagine, ſe faire un devoir de pratiquer ſcrupuleuſement & avec confiance le chemin qu'elle nous a frayé elle-même ? elle n'a pas intention de nous tromper. Ecoutons ce que penſe à ce ſujet Baglivi, cet exact obſervateur des maladies & de leurs divers ſimptômes :

« Dans les maladies aiguës, dit-il, il » faut employer peu de remèdes ; il ſuffit » d'obſerver avec attention les voyes par » leſquelles la nature tend à ſe déchar- » ger, & ſuivre ſon penchant en ſecon- » dant ſes efforts, ſans quoi le malade ſe » trouvera plus mal lorſqu'on l'accable » de tant de remèdes, & ſi long-tems, » la nature ne ſçachant plus où elle en » eſt, & ſe trouvant agitée & troublée, » d'un côté par la violence de la mala- » die, & abattue de l'autre par le poids

» des

» des remèdes, eſt enfin forcée de ſuc-
» comber : car le mouvement ordinaire
» & reglé de la nature étant interrompu
» par des doſes réitérées d'un grand nom-
» bre de médicamens, donnés ſans ordre
» & ſans méthode, pour lors, outre que
» la fiévre ne diminue point, c'eſt que la
» criſe ne ſe déclare pas au tems où elle
» devroit paroître, & le malade, épuiſé
» par tant d'inconvéniens, ou périt mi-
» ſérablement, ou tombe dans une ma-
» ladie chronique ».

M. Barbeu du Bourg, ſi recomman-dable par ſon ſavoir, n'eſt pas aſſurément moins digne que Baglivi, qu'on lui ſçache gré des avis importans dont il fait part à ſes lecteurs, concernant la méthode mal entendue de trop multiplier les drogues; ſon langage eſt ainſi rendu :

« Le mêlange d'une multitude de dro-
» gues eſt ridicule, à moins qu'on y ſoit
» obligé pour quelque raiſon particulière.
» Si deux drogues poſſedent les mêmes
» vertus & au même degré, deux onces

» de l'une ou de l'autre équivalent à une
» once de chacune des deux. Si elles ne
» possedent pas ces mêmes vertus au
» même degré, on doit se contenter de
» celle qui est la plus efficace, ou la plus
» appropriée au degré de la maladie que
» l'on a à combattre... ainsi le remede
» composé deviendra inutile ou dange-
» reux ». *Botan. Franç.*

Effectivement, je croirois bien que des ordonnances, trop surchargées de drogues, ne devroient pas être si admissibles que celles qui seroient moins compliquées. Il en est de cela comme d'une pendule, qui moins elle a de roues, moins elle a de mouvemens; en un mot, plus elle est simple, moins elle est sujette à se détraquer, & conséquemment plus elle doit avoir de prix.

Quand j'ai dit un peu plus haut, que pour l'entière extirpation de la fiévre, il convenoit le plus souvent, après l'effet des vomitifs, d'employer des médecines qui eussent du rapport à l'état des ma-

lades, j'ai entendu qu'il falloit, avant toutes choſes, ſavoir diſcerner quel eſt celui des trois principes, où eſt le vice, qui fait la maladie, pour n'attaquer que l'humeur peccante, ayant toujours égard, dans quelque indiſpoſition que ce ſoit, à la nature & à la cauſe du mal, à ſes ſimptômes, à ſes criſes, au régime de vivre, à la ſaiſon, au climat, à l'âge, au tempéramment, aux paſſions de l'ame, & à pluſieurs autres indices inſtructifs, ſur leſquels un Médecin ne doit point paſſer légérement & ſans réflexion.

Faute de prendre toutes les meſures requiſes, l'on augmenteroit ſouvent le mal, en évacuant toute autre humeur que celle qui devroit l'être; & il ne faut pas encore ſe contenter de s'être adreſſé directement à l'humeur, qui eſt en défaut, & même de l'avoir émue, il s'agit encore de la chaſſer, non pas foiblement, mais puiſſamment, ſans toutefois violenter la nature; car une purgation qui évacue trop peu & avec trop de lenteur, cauſe

plus de mal que l'on ne se l'imagineroit ; & si pourtant l'effet en est outré, elle peut aussi avoir des suites fort fâcheuses (1) ; c'est ce qu'il convient de bien examiner & de peser avec toute l'attention possible.

Nous avons pour chaque humeur des purgatifs si bons, si efficaces, & en même temps si doux, si analogues à la nature ; pourquoi ne s'étudieroit-on pas à les connoître, à les préparer, & à en faire un usage avantageux ? ne mériteroient-ils pas d'être substitués à des purgations qui contiendroient un mêlange de drogues opposées les unes aux autres, dont les unes seroient fades, doucereuses, gluantes, les autres acides, salées, picotantes ; les unes crues, indigestes, pleines de phlegmes, les autres âcres, acerbes, vitrioliques ; &c. ? Peut-on douter

(1) Purgatio... si benignior, rarò desideratos effectus ; si validior, infelices parit, *De Gorris, thes.*

d'après cela, que des matières que l'on voudroit marier confusément ensemble, malgré leur discordance entr'elles en principes, ne fussent très-propres à être converties en ces humeurs que l'on voudroit chasser, & qu'elles n'en augmentassent non-seulement le volume & la masse, mais encore la malignité ?

Quoi qu'il en soit, malgré les *qui-proquo*, qui pourroient se commettre au sujet des purgatifs, ceux-ci seroient toujours moins risquables pour les malades, sans être accompagnés de trop de saignées, que ne le seroient trop de saignées sans les purgations.

Ayant exposé ci-devant les précautions qu'il convient d'employer en administrant les purgatifs, afin de ne point prendre le contrepied, & attaquer une humeur pour l'autre, pour éviter cet inconvénient, retranchons-nous dans nos trois principes, & prescrivons des régles qui remédient au dérangement qui peut survenir à chacun d'eux, ou à tous

les trois ensemble (1) : car comme le purgatif de la bile, celui de la pituite & celui de la partie huileuse doivent agir par des effets contraires, on seroit en danger d'affoiblir & de détruire même les forces naturelles, plutôt que de les relever & de les rétablir, si on se méprenoit sur le choix des évacuans. Il est donc important de n'employer que des remèdes conformes aux dispositions de la nature, & de se bien convaincre que ce n'est qu'en la fortifiant, & non pas en amortissant sa chaleur, que l'on parvient à faire les crises & les cures des maladies.

1°. Comme la sublimation des sels de la bile (2) fait ordinairement toute seule

---

(1) Oportet igitur biliosis dare quod bilem purgat, pituitosis quod pituitam, hydropicis quod aquam, atrabilariis quod atrambilem, &c. *Hippoc.*

(2) *Nota* que c'est la partie huileuse ou sulphureuse qui, étant en action, fait exalter

autant de ravage qu'il n'en arrive à l'occasion des deux autres principes, & qu'elle a le plus de disposition à faire éclore le germe des fiévres (1); un Médecin expérimenté qui sçait en distinguer le caractère, la marche & les effets par les simptômes qui s'en offrent à son examen, ne manque pas alors, pour détourner le désordre que ces sels pourroient susciter, de leur opposer un purgatif uniquement destiné à cet usage, lequel, sans violence & sans danger, expulse cette bile superflue & caustique, qui en consommant peu à peu le baume de notre santé, excite dans nos corps tant de trouble & de confusion : car le vice des deux autres humeurs ne va pas si vîte en be-

---

les sels de la bile, & excite la chaleur de la fiévre, parce que rien ne peut s'échauffer ou s'enflammer sans la participation du principe sulphureux.

(1) Febres magnâ ex parte à bile oriuntur. *Idem.*

ſogne pour nous détruire, que celui de la bile, qui, par ſon poids & ſa maſſe, empêche le cours des liqueurs propres à porter la nutrition dans toutes les parties du corps, ſur-tout lorſque des ſaignées ſuperflues ont attiré cette bile dans les veines. Mais, à l'aide d'un purgatif préparé exprès, & à propos adminiſtré contre la bile ſurabondante & viciée, l'on voit ſa fougue inſenſiblement ſe modérer, & diſparoître bientôt le déſaſtre dont le malade étoit menacé. Cette bile, une fois ſortie, & le reſtant de ſes ſels étant plus adoucis, plus tempérés, il ne s'excitera plus de mouvemens tumultueux dans le ſang, il n'y aura plus de combat entre lui & l'humeur fébrile, ni par conſéquent plus de fiévre. Le ſang donc circulera librement dans ſes couloirs, & il ne ſera plus néceſſaire de le troubler de nouveau par des ſaignées tout-à-fait hors d'œuvre. Heureux auſſi ſont les malades qui ſont confiés aux ſoins d'un Praticien prudent & éclairé, qui,

fidele aux loix de la médecine, n'ouvre les yeux que ſur les inſtructions de la nature, pour découvrir à leur faveur les véritables remèdes qu'il doit mettre à profit dans les différentes infirmités dont il a approfondi la cauſe; & qui enſuite, par des combinaiſons bien concertées, & immanquables dans les effets qu'il ſe propoſe, délivre le ſang de ſon plus cruel ennemi, & lui communique cette paix, ce calme que toute autre méthode n'auroit pu lui procurer !

C'eſt ici que l'on peut bien remarquer, en paſſant, que quand un Médecin, dans l'exercice de ſa profeſſion, s'eſt une fois étayé de l'expérience, cette maîtreſſe des arts (mais toutefois ſoutenue d'une théorie éclairée de la lumière de la certitude), il ſe met à portée de fournir à tous ceux qui pourront ou voudront l'entendre, des démonſtrations claires & convaincantes, qui n'étant point tributaires du préjugé, leur feront diſtinguer d'avec la réalité ces fauſſes apparences, ſi ca-

pables d'obſcurcir les notions mêmes les plus palpables. Cette certitude eſt d'une importance ſpéciale dans un art où l'on a ſi grand intérêt de développer juſqu'aux moindres circonſtances, puiſqu'il s'agit de la vie ou de la mort de ceux qui ſont corps avec le genre humain. Quiconque des Médecins ſe conduit de la ſorte, mérite qu'on lui attribue à louange ce bel axiome de Cicéron. » Les hommes » n'approchent jamais plus de la Divinité, » que lorſqu'ils conſervent la vie à leurs » ſemblables (1) ». Et cette même Divinité veut que, ſans nous alembiquer l'eſprit de ſa preſcience & de ſes décrets, qui ſont hors de la portée humaine, & ſans déroger à la réſignation que nous devons avoir à ſa ſage providence, nous employons les moyens naturels qu'elle nous a donné pour parvenir aux fins qu'elle nous a preſcrites.

---

(1) Homines ad Deos nullâ re propriùs accedunt, quàm ſalutem hominibus dando. *Orat. pro Marc.*

2°. Il ne ſuffit pas toujours de mettre la bile hors d'état d'exercer ſa violence : comme il y a encore deux autres principes, qui ſont ſuſceptibles de ſuperfluités & de dérangement, le Médecin doit, dans ce cas, ordonner des purgatifs particuliers à chacun d'eux, d'autant qu'il y a certaines maladies qui leur ſont particulières ; & que le purgatif de la bile, tant ſouverain fût-il, ne pourroit pas remplir toutes les indications ; & que, d'un autre côté, il ne doit pas avoir lieu, quand on n'apperçoit dans la bile aucun vice apparent.

Si c'eſt donc, par exemple, la partie huileuſe qui eſt viciée, on doit avoir recours aux médicamens propres à enlever la cauſe des maladies dont elle eſt le foyer, comme au moyen le plus sûr de les extirper dans le principe.

3°. Quand c'eſt l'humeur ſéreuſe, ou flegmatique, ou glaireuſe qui eſt en défaut, le purgatif qui doit avoir la préférence ſur les autres eſt celui qui a la

faculté d'attaquer directement cette humeur, & qui étant rendu assez actif pour vaincre la résistance qu'elle pourroit faire à d'autres purgations d'un genre différent, soit en état de remédier aux indispositions qui en dérivent, & qui ne sont pas en petit nombre. L'humeur phlegmatique, quand elle domine, tient les autres humeurs comme dans une espèce d'inertie, ou de stagnation, qui ralentissant le cours des esprits, & affoiblissant les ressorts qui doivent entretenir un juste équilibre dans tout le composé de la machine, menacent d'en faire tomber toutes les parties économiques dans une entière décadence.

4°. Lorsqu'on s'apperçoit que le vice regne dans les trois principes à la fois (1), on ne peut mieux faire, dans une

(1) Quand je parle du vice des trois principes de nos humeurs, je ne suppose pas, qu'en tant que principes ils puissent en être affectés ; mais j'entends parler de leur partie excrémen-

conjoncture ſemblable, que de preſcrire un purgatif général qui, par la vertu qu'on lui aura tranſmiſe, purifie radicalement la maſſe du ſang, en la dégageant de toutes les humeurs impures dont il eſt empreigné, & déracine enfin peu-à-peu les maladies qui tirent leur origine de la confuſion des trois principes. C'eſt en manœuvrant ainſi que l'on peut, en attirant les humeurs viciées des parties les plus éloignées, non-ſeulement vaincre l'opiniâtreté des maladies chroniques les plus anciennes, mais même guérir toutes les fiévres de la première claſſe, ſi toutefois il y a aſſez de forces

---

titielle, qui met un obſtacle à leur puiſſance & à leur énergie; mais comme il y en a ordinairement un des trois dont le déréglement eſt plus conſidérable que celui des deux autres; il faudra accommoder le purgatif univerſel, de façon qu'en particulier il attaque plus vivement celui des trois principes, qui cauſe le plus de déſordre; & ainſi à proportion des autres.

naturelles dans le ſujet pour concourir à l'efficacité des remèdes.

Alors on a la ſatisfaction de guérir ces maladies bien plus promptement & plus ſûrement, que par pluſieurs autres méthodes, qui ne leur ſeroient pas auſſi exactement appropriées que celle dont je viens de faire l'expoſé. En outre, quand on a ſoin de mêler les cordiaux avec les purgatifs, il en revient double avantage, qui eſt d'évacuer l'humeur ſuperflue, & en l'évacuant de réhabiliter les fonctions de l'eſtomach, qu'il faut bien ſe donner garde d'énerver par une multitude de ſaignées & de rafraichiſſans, ou par des médecines diamétralement oppoſées à ſa propre (1) conſtitution;

(1) La manne, la caſſe, les tamarins, &c. ſont des purgatifs qui peuvent, la plupart du temps, être très-utilement employés; mais ils ſont communément trop foibles par eux-mêmes (à moins qu'ils ne ſoient aiguiſés par d'autres purgatifs plus agiſſans) pour venir à bout d'enlever une cauſe ancienne & opiniâtre.

& ce qui eſt bien à conſidérer, c'eſt que lorſqu'en purgeant les malades, on reſtaure leurs forces naturelles, on évite les rechutes, à moins qu'ils ne ſe les attirent par le mauvais régime, qu'ils obſervent par la ſuite.

Les purgatifs particuliers à chaque humeur, ou ceux même qui les comprennent toutes les trois enſemble, ne rempliſſent pas toujours l'objet que l'on ſe propoſe dans le traitement des fiévres habituelles ; il eſt quelquefois néceſſaire de broyer & d'atténuer les levains fébriles qui peuvent encore reſter après l'uſage de ces purgatifs, & de leur donner jour à ſortir tantôt par les ſueurs, tantôt par l'inſenſible tranſpiration, tantôt par les urines, ou de les amender & les murir, pour les rendre ſimpathiques avec le ſang. Ce fluide ainſi dégagé des parties hétérogènes, qui le gênoient dans ſon mouvement naturel, recouvrera bientôt toutes les diſpoſitions requiſes pour devenir la nourriture de notre vie, & il ſe conſervera toujours tel dans ſes canaux, tant qu'il ne ſera que ſous le

gouvernement du feu central de l'individu, lequel feu a par lui-même plus de vertu pour la guérison de nos incommodités, que n'en ont quelquefois les médicamens les plus recherchés. Ce qui justifie mon idée sur les ressources signalées que l'on doit attendre de la chaleur de la nature, c'est que, de l'avis d'un Médecin érudit & de bonne foi, « la nature » est le premier Médecin sur qui nous » devons nous reposer. Si les hommes » avoient assez de patience pour lui laisser » achever l'ouvrage de leur guérison, ils » se passeroient... (plus souvent) de Mé- » decins (qu'ils ne sont) : mais l'empresse- » ment que l'homme a pour la santé, le » fait courir après mille remèdes diffé- » rens, dont l'application... rompt (quel- » quefois) les mesures que la nature avoit » prises pour le guérir. C'est elle qui » fournit des forces au malade pour vain- » cre son mal, qui fait la cuite des hu- » meurs, qui sépare les utiles des nui- » sibles, & qui se fraye des voyes in-

» connues pour les chaſſer de nos » corps (1) ».

Il faut cependant excepter des maladies que la nature pourroit quelquefois guérir toute ſeule, celles entr'autres qui dépendent d'un levain, d'un virus, ou d'un vice particulier inſurmontable par lui-même, ſi l'on ne donne pas du ſecours à la nature, comme la peſte, le ſcorbut, le mal vénérien, la goutte, la pierre, la phtiſie, la gangrène, &c. Il ne faut pas non plus exiger de la nature plus qu'elle n'eſt en état de faire: quelques étenduës que ſoient ſes forces, elles trouvent enfin un point qui les empêche de paſſer outre.

Tout ce que j'ai indiqué concernant les émétiques, les purgatifs, les ſudorifiques, les diaphorétiques, &c. pour débarraſſer le corps de chacune des humeurs qui lui ſont incommodes, eſt re-

(1) *M. Beſançon, Docteur en médecine, dans ſes entretiens ſur la médecine.*

ſatif à la cure des fiévres eſſentielles, ou de la premiere claſſe. Dans les évacuations que j'ai propoſé de mettre en pratique, à cet égard, j'ai eu pour principal but de diminuer le nombre des ſaignées, qu'il ne faut pas pouſſer trop loin dans le traitement de ces maladies; & je déſirerois qu'on les épargnât le plus que l'on pourroit aux fébricitans: car comme ces fiévres ne ſurviennent qu'à l'occaſion du déſordre de quelqu'une des trois humeurs, ſur leſquelles j'ai diſcouru, ou des trois enſemble, la meilleure précaution qu'il y ait à prendre pour les guérir, conſiſte à détruire l'humeur viciée dominante d'où elles dérivent, quoiqu'à bien reflèchir ce ſoit la bile (comme je l'ai rapporté) qui a le plus de tendance à les exciter qu'aucune des deux autres.

En admettant ces raiſons, il paroîtroit vraiſemblable que les ſaignées pourroient être plus ſouvent hors de propos dans les fiévres eſſentielles, que quelques-uns ne le pourroient préſumer, puiſqu'en pre-

nant la voye la plus courte & la plus ſimple, qui eſt celle d'ôter la cauſe du mal par les évacuations les plus convenables, c'eſt sûrement le vrai moyen d'en faire ceſſer les effets. L'on concevroit auſſi que plus la cauſe du mal diminue, plus les forces augmentent; ſurtout quand les remèdes dont on fait choix, ont la faculté d'être reſtaurans, & exactement relatifs aux matières qu'il convient d'expulſer ou de corriger; & en conſéquence l'on ſeroit comme invinciblement porté à s'humaniſer davantage avec le ſang; on ſauroit mieux l'apprécier que certains ne l'ont fait; on n'aimeroit plus tant à le voir ſortir des couloirs, qui ont été faits pour le contenir; on prendroit de juſtes meſures pour n'en pas laiſſer ouvrir le plus petit orifice par où il pourroit s'échapper; en un mot, on ne voudroit pas même, ſi l'on pouvoit s'en exempter, en perdre juſqu'à la moindre goutte.

Il eſt des perſonnes qui, pour éviter

la saignée, ont recours à des remèdes prétendus universels, tels que les poudres purgatives de celui-ci ou de celui-là, les pilules de l'un, les grains de vie de l'autre, le baume & l'élixir d'un tel, ou les gouttes d'un tel, &c.; mais si l'on remarquoit bien qu'il est de toute impossibilité qu'un même remède puisse servir avantageusement à toutes sortes de gens, à tous les tempérammens, pour toutes les maladies, & dans toutes les occurrences (1), on ne les rechercheroit pas avec autant d'empressement. Si quelques

(1) Il y a tant de différence dans l'organisation de chaque sujet respectivement à celle des autres, que le remède qui peut convenir à l'un, peut devenir fort contraire à un autre; &, comme s'exprime le savant Boyle, « il ne » faut pas juger plus de l'effet de quelque re- » mède... sur le corps humain, considéré en » lui-même, que de ce qui résulte de l'action » mutuelle que les parties de cette machine » vivante ont les unes avec les autres, & de » ce qui peut arriver de cette collision, si on

dofes de chacune de ces drogues ont foulagé & même guéri certaines perfonnes, comme il a été attefté, combien n'ont-elles pas fait de tort à d'autres ? & quelquefois la mort n'a-t-elle

---

« en ébranle quelques-unes ». *Differtation fur l'ufage des remèdes fimples.*

Un autre Médecin de la ville de Péronne (M. le Tellier), pour faire part à fes confrères de ce qu'il penfoit de ces remèdes univerfels, s'eft énoncé de la forte : « Comment » un (même) remède peut-il agir d'une ma» nière uniforme, lorfque les objets fur lef» quels il agit, font fi diffemblables ? Attendre » d'un (même) médicament une action ftable, » une énergie fidèle, une vertu infaillible & » permanente, rien de plus ridicule, puifqu'il » ne répugne pas même qu'un remède produife » des effets contraires ».

De plus, comme chaque humeur provenante de trois principes diffère en foi-même des autres, ainfi les levains du mal vénérien, ceux du fcorbut & ceux des écrouelles, différents entr'eux, ils doivent être attaqués différemment par différens remèdes.

pas été la ſuite de la confiance outrée que l'on avoit miſe en elles ? Si encore elles renfermoient en ſoi ce que l'on nomme *médecine univerſelle*, & qu'elles la fuſſent effectivement, à la bonne-heure, notre approbation feroit un tribut, dont nous ne pourrions nous diſpenſer de nous acquitter envers ceux qui en ſont les inventeurs. Que celui-là donc qui la poſſède, cette médecine homogène à tous les tempérammens & à toute eſpèce de maladies, en un mot telle qu'on nous la dépeint, que celui-là, dis-je, paroiſſe au tribunal de la médecine, & là on lui déférera avec applaudiſſement les honneurs que ſes recherches & ſon travail lui ont mérité. Mais qu'il y a peu d'artiſtes qui puiſſent ſe flatter de s'être élevés juſqu'à la ſublimité de cette ſphère (1) !

---

(1) Quelques-unes de ces drogues ci-devant mentionnées peuvent bien, ſelon les cas, renfermer de bonnes qualités, ſans être toutefois un remède univerſel; mais quant à moi, j'ai

La méthode générale que je viens d'exposer pour la guérifon des fiévres dont il s'agit, & pour fecourir l'humanité dans les différentes indifpofitions auxquelles elle eft expofée chaque jour, mériteroit (fi je ne me flatte pas trop) qu'on lui accordât quelque attention, puifqu'elle épargneroit le fang qu'on ne fçauroit trop économifer; qu'elle ménageroit les forces, qu'elle délivreroit les malades d'une multitude de remèdes dont ils ne font pas tous en état de fupporter le poids accablant; & de plus, c'eft qu'en abrégeant de beaucoup la durée des maladies, elle obvieroit à bien des dépenfes. Elle paroît d'ailleurs (à mon avis) fondée fur les régles de la nature; & je ne vois pas (ou je m'abuferois bien fort) que l'on puiffe beaucoup s'é-

pour coutume de n'ordonner que des remèdes dont je fuis sûr, & que je varie fuivant les différentes caufes des maladies qui s'offrent au traitement que j'ai à en faire.

garer en la ſuivant : & ſi je ne me ſuis pas conformé aux opinions de ceux qui ſeroient dans l'uſage de tirer beaucoup de ſang, je réponds avec toute la naïveté qui doit caractériſer un honnête homme, que ſi je m'en écarte dans quelques points, ce n'eſt pas aſſurément par le goût de contradiction, comme je l'ai inſéré ailleurs ; le ſeul objet que j'ai eu en vûe, a été de me rapprocher de la ſaine médecine, & de me concentrer même, ſi je le pouvois, dans l'intérieur de ſon giron pour y examiner la voie des véritables cures. Ainſi je ne crains point les repréhenſions de ceux ſur l'eſprit deſquels la partialité n'aura pris aucun aſcendant ; ils verront bien que ſi j'ai pris la liberté de m'expliquer avec autant de franchiſe, il n'y a eu que l'envie de m'inſtruire & les ſentimens d'humanité qui m'aient ſtipulé ; je n'en ſuis pas moins l'ami de mes confrères, pour n'avoir pas épouſé la pratique des ſaignées fréquentes que quelques-uns d'eux pourroient avoir adoptée.

adoptée. Chacun a ſa méthode favorite ; je réclame ſeulement les droits de l'équité auprès d'eux, & les prie inſtamment d'être bien perſuadés que j'eſtime leur perſonne, & que je reſpecte leur gloire & leur réputation : au ſurplus, à prendre les choſes dans le ſens le plus rigoureux, ſi, contre mon intention, j'avois avancé quelque choſe qui ait pu leur déplaire, je répondrois, en les priant de m'excuſer une inadvertance bien involontaire, que les bleſſures que ſembleroit faire celui qui agiroit par un motif d'amitié, ſeroient bien préférables aux careſſes trompeuſes d'un autre, qui cacheroit le levain de la haine dans ſon cœur (1).

---

(1) Vulnera diligentis meliora, quàm fraudulenta oſcula odientis. *Proverb. cap. 27, v. 6.*

CHAPITRE II.

Des fiévres de la seconde classe, ou simptômatiques.

IL s'agit présentement de démontrer si les saignées souvent réitérées, que j'ai crû devoir exclure, en bonne partie, des fiévres de la première classe, conviennent mieux à celles de la seconde, dites simptômatiques, telles que celles qui accompagnent l'esquinancie, la pleurésie, la péripneumonie, les fluxions de poitrine &c., qui paroîtroient en indiquer plus spécialement la nécessité.

Pour expliquer mon sentiment là-dessus, je commence par statuer avec un des Auteurs que j'ai déjà cités (1), que,

(1) *Chambon, art. de l'usage excessif de la saignée.*

dans ces fiévres, » ou il y a une humeur
» contenuë dans toute l'étendue & la
» capacité des vaiſſeaux, ou elle eſt ex-
» travaſée. Si elle eſt contenuë dans les
» vaiſſeaux, le même gonflement, & la
» même preſſion doivent ſe faire ſentir
» par-tout; pour-lors envain on s'opiniâ-
» treroit à ſaigner, jamais cette matière
» ne ſe vuidera par cette voie, ou du
» moins, qu'en très-petite partie, ſuivant
» les preuves que nous en avons précé-
» demment données » : au contraire, les ſaignées que l'on prodigueroit, au lieu de diviser les matières épaiſſes & viſqueuſes, qui réſident dans les vaiſſeaux, ne feroient que les réincruder, les épaiſſir encore davantage, & étouffer peu-à-peu le feu naturel, qui ſeul peut s'oppoſer aux fâcheuſes ſuites, que font appréhender les Auteurs allégués dans le cours de cet ouvrage, leſquels appuyés ſur les régles de la nature même, prétendent avec raiſon que, quand il ſe trouve dans le ſang des matières étrangères, qui lui ſont

à charge, il les faut chasser par les voies les plus propres; & que les saignées, pratiquées, sans circonspection, ne feroient que causer de nouveaux troubles, en attirant ces humeurs dans les veines.

Que si l'humeur est extravasée, comme elle n'a plus la même force, ni la même puissance pour se mettre en action, que lorsqu'elle étoit renfermée dans les vaisseaux, elle doit perdre de son mouvement; ses parties se rapprocheront, & se condenseront encore plus par les saignées, qui acheveront de former tout à fait le coagul, cause ordinaire des engorgemens & des inflammations; » & alors » ces matières seront bien moins en état » de rentrer dans la masse du sang, ou » de passer par les pores de la peau ».

Le célébre M. Lobb, Medecin Anglois (1) suit à peu près le même raisonnement sur les maladies inflammatoires, qui,

(1) *Traité pratique de la cure des fiévres*, *ch.* 12, §. 234.

ſelon lui, ſont cauſées par une obſtruction dans les vaiſſeaux ſanguins, ou limphatiques, ou tout à la fois dans les uns & les autres. Voici comment il établit ſon opinion :

» Dans ces maladies la ſaignée... n'eſt » point un reméde convenable. En effet, » on doit ſe rappeller ici que, pour peu » que l'on ôte du ſang d'une perſonne » qui n'eſt pas dans le cas d'une plétore » ſanguine.... c'eſt rendre les forces » vitales moindres qu'elles ne doivent » être. Or, dans ces perſonnes.... les » forces vitales ne ſont déjà que trop » altérées & trop affoiblies... la ſaignée » ne doit donc produire d'autre effet, » chez ces perſonnes, que d'augmenter » & prolonger la maladie (1). »

---

(1) M. Lanſel de Magny n'a pas mal imaginé de nous faire reſſouvenir, à ce propos, que ſi « on lit les Médecins Grecs les plus ſça- » vans, il paroît qu'ils n'ont jamais employé » la ſaignée, afin de guérir les maladies aiguës,

Et un peu plus loin (1), le même Lobb répudie également la saignée dans les fiévres inflammatoires particulières, comme la phrénésie, la paraphrénésie, l'esquinancie, la péripneumonie, la vraie & fausse pleurésie; dans celles même qui sont occasionnées par la dissolution des humeurs, & par le relâchement des fibres.

» Dans toutes ces maladies en général, » on ne doit point, dit-il, du tout saigner » ceux qui n'ont aucun indice d'une » plétore sanguine...; & que lorsqu'on » n'a rien à craindre (de ce côté-là) on » doit se souvenir que saigner le malade,

---

» mais seulement afin de modérer les mouve- » mens de la nature, qui étoient trop violens... » Cette pratique étoit fondée sur ce principe; » *La fiévre, dans les maladies aiguës, est un* » *mouvement de la nature, pour détruire la* » *matière de la maladie...* mais jamais ils n'o- » soient faire cesser la fiévre par la saignée ». *Principes de médecine*, &c. pag. 49 & 50.

(1) *Ibid.* ch. 13.

» c'eſt occaſionner dans ſon ſang une diſ-
» proportion très préjudiciable. On doit
» par conſéquent ſe tenir en garde contre
» tous les mauvais effets qui pourroient
» en réſulter ; ou plûtôt qui ſuivent
» naturellement la moindre diminution
» d'un fluide (le ſang) ſi important,
» ſi néceſſaire, ſi eſſentiel pour le bon
» accord de l'économie animale... La
» force & l'action des organes ſuffiſent
» alors, pour évacuer, d'une manière ou
» de l'autre, toutes les humeurs ſuper-
» fluës, excrémentitielles & morbifi-
» ques, ſoit par les urines, par les ſelles,
» par la tranſpiration inſenſible, ou
» par le concours de tous ces différents
» émunctoirs ».

Après avoir porté plus loin ſes recherches & ſes obſervations, en parlant de la pleuréſie qu'il appelle mixte, où les malades ſentent une douleur vive, une toux fatiguante, accompagnée de crachats ſanguinolents, avec une langue aride, une grande altération & un pouls

foible & vîte, il nous prévient, fondé ſur ſon expérience, » que ſi l'on s'aviſe » de recourir à la ſaignée, c'eſt affoiblir » davantage le pouls du malade, qui » ne l'eſt déjà que trop. Enfin c'eſt con- » duire la fiévre à une extrémité dan- » géreuſe, qui détruit, pour ainſi dire, » toute eſpérance pour le rétabliſſement » du malade (1). »

Il certifie de plus que l'on peut gué- rir toutes les fiévres malignes & putrides ſans avoir recours à la ſaignée; mais il en revient toujours à ſoutenir, que, pour ce qui eſt des fiévres inflammatoires en général, » il eſt poſſible d'en guérir » beaucoup, pourvû qu'il n'y ait point » de plétore (2), ſans avoir beſoin de

---

(1) *Ch.* 14, §. 224.

(2) Si cependant M. Lobb avoit donné un peu plus d'étendue à ſes réflexions, il ſe ſeroit apperçu que la plétore eſt un accident cauſé par l'abondance des humeurs hétérogènes qui ſe ſont introduites dans le ſang; & qu'en em-

» recourir ni à la ſaignée, ni à la pur-
» gation. On peut aſſurer encore (pour-
» ſuit-il) que ceux que l'on guérit ſans
» ces ſortes d'évacuations, recouvrent
» bien plûtôt leurs forces, & ſont bien
» moins en danger de rechûtes, ou de
» tomber dans quelqu'autre maladie. Je
» n'avance ceci que d'après l'expérience
» que j'en ai faite, pendant un cours
» ſuivi de pluſieurs années de pratique,
» & d'après quantité d'obſervations, dont
» le cours & le rapport mutuel font la
» baſe de cette théorie. Je veux bien
» croire que l'on réchappe (1) beaucoup
» de malades attaqués de fiévres inflam-
» matoires, quoiqu'on n'épargne ni la

ployant les remèdes propres à les chaſſer, la ſaignée ne devroit pas être plus admiſſible dans la plétore que dans les autres cas, à moins que le malade ne fût menacé d'une prompte ſuffocation, qui ne donnât pas le temps de recourir à d'autres remèdes.

(1) Il auroit mieux dit : *qu'il ſe rechappe*.

» saignée, ni la purgation; mais je suis
» bien persuadé que leur convalescence
» est plus tardive & plus lente, sans par-
» ler des autres inconvénients que cette
» méthode entraîne avec elle. Enfin il
» y a tout lieu de présumer que ces
» évacuations forcées ont attiré la perte
» de quantité de personnes, qui, sans
» cette manœuvre, auroient pû surmon-
» ter le danger de leur maladie » (1).

Un Médecin (2), qui a été assez renommé de son tems, établit une quarantaine de cas où la saignee doit être, selon lui, rejettée. Si on les admettoit tous, on n'en trouveroit guères d'autres où la saignée pût avoir place. Je ne les fais point reparoître ici. On peut les lire dans l'Auteur même, ou à son défaut dans le livre du Sr M..., intitulé: *le conservateur du sang humain*. Il en a joint la copie à celle des ouvrages de Rochas & de Cham-

(1) *Idem Lobb, trait. prat. des fiévres.*

(2) *Laurent. Scholsius.*

bon, qu'il a en bonne partie tranſcrits littéralement, pour en former ce même livre, dont il a fait part au public, comme venant de ſon propre crû (1).

Comment donc faire pour procurer à de tels malades la plus prompte guériſon qui ſe puiſſe, ſans ſe tourner principalement, & ſi ſouvent, du côté de la phlébotomie? La recette en eſt toute naturelle, je penſe. On n'a qu'à redonner à ces matières nuiſibles, extravaſées ou non, le mouvement qu'elles avoient perdu; on n'a qu'à les briſer, les atténuer, les diſſoudre, & les rendre analogues avec le ſang, ou les faire ſortir ſoit par une douce & ſalutaire vapeur, ſoit par d'autres voies les plus diſpoſées à leur donner paſſage.

Mais quels feroient ces moyens, me dira-t-on, capables de produire des ef-

(1) Voyez ce que dit M. Roux de cet ouvrage & de ſon Auteur, dans ſon Journal de médecine du mois d'août 1766.

fets aussi louables? Et comment pourront-ils prévaloir aux secours que fournissent les saignées répétées, dont le fréquent usage paroît devoir être si appliquable aux maladies inflammatoires?

Voici ma réponse. Elle est un peu hardie. Ces moyens, selon moi, consisteroient à ne point saigner du tout (si toutefois l'on croyoit pouvoir absolument s'en dispenser) à augmenter le mouvement du sang (1), sur-tout après avoir dégagé les premieres voies; & à ajouter même quelquefois un nouveau dégré de chaleur à la fiévre; c'est l'avis de Zacutus, qui prétend que l'on doit exciter la fiévre dans les affections, entr'autres, qui sont engendrées d'humeurs froides, cruës & indigestes; & que la chaleur de la fiévre, distribuée dans toute l'étendue du corps, est plus propre à consumer ces mauvais

---

(1) Cette augmentation du mouvement du sang a principalement lieu dans les fiévres de la seconde classe.

ſucs, que tous les remédes chauds unis enſemble.

Sydenham lui-même nous enſeigne également que la nature n'a pas de plus prompt & de plus ſûr moyen, pour faire la ſéparation des bons ſucs d'avec les mauvais, que le mouvement de la fiévre, dont l'agitation dure juſqu'à ce que les uns aient prévalu ſur les autres.

Quelques Praticiens ſurpris d'un pareil langage, me répliqueront peut-être qu'il n'eſt guères poſſible d'épargner les ſaignées aux malades dans les fluxions de poitrine, & dans l'eſquinancie. Plus étonnés encore du parti que je propoſe d'augmenter quelquefois le mouvement du ſang, & qui pis eſt de donner encore un nouveau dégré à l'accès de la fiévre, ils me repréſenteront qu'ils ne pourroient pas, ſi on le ſuivoit, ſe diſpenſer d'être allarmés ſur le ſort de ces malades. Si on n'ouvre pas, diront-ils, la veine à un pleurétique à promptes repriſes, ne va-t-il pas être ſuffoqué? ſi on gite encore

ſon ſang davantage, ne va-t-on pas donner une nouvelle force à la violence de ſa maladie ? & ſi, par ſurcroît, on augmente encore la fiévre, comment pourra-t-il y réſiſter? il faudra bien néceſſairement qu'il expire.

Je prie ceux qui me feront ces obſervations, qui, dans le fond, ſont des plus ſenſées, de vouloir bien avoir la complaiſance de m'écouter quelques inſtants, & de ſe raſſurer d'avance ſur le compte de ceux qui pourroient être attaqués de ce genre de maladies. En ſe rapprochant de la nature, on verra (du moins je me le figure ainſi) qu'il ne doit pas y avoir tant de riſques à encourir par une méthode à peu près ſemblable à celle que je preſcris, que par celle d'une phlébotomie immodérée; & qu'en abuſant inconſidérément des ſecours de la lancette, on ſe mettroit dans le cas de moiſſonner bien des ſujets; & même à la fleur de leur âge, par les raiſons que j'ai ci-devant rapportées, & que je rappellerai

encore dans la ſuite de ce traité ; & de porter par cet abus, la déſolation dans le ſein de l'humanité.

Que l'on ſaigne dans les maladies inflammatoires, & dans les plétoriques, quand le cas le requiert abſolument, à la bonne heure, c'eſt la voix, c'eſt le cri même de la médecine ; mais au moins que l'on prenne garde de ſaigner à tant de repriſes.

Quand il ſurvient un tranſport au cerveau, pluſieurs le regardant comme un ſigne très fâcheux, dont la cauſe dérive d'un ſang enflammé, courent au plus vîte à l'ouverture de la veine, ſur-tout à celle du pied, pour en modérer la fougue. Je ne m'érige ſurement pas en accuſateur contre cette conduite ; elle peut, à quelques égards, ſe trouver bien fondée. Mais ne faudroit-il point avant toutes choſes, prévoir ce qui peut donner jour à cette inflammation ? Il ne peut guéres en effet manquer d'être enflammé ce ſang, lorſqu'il contient en ſoi des levains propres à le raréfier, & à en faire

évaporer les parties séreuſes, les plus ſubtiles, deſtinées à l'humecter & à modérer ſon agitation déréglée; & le tranſport, dont il eſt actuellement queſtion, ne ſeroit-il point quelquefois un accès critique, plûtôt que ſimptomatique, & même d'un bon pronoſtic, principalement lorſque le malade n'a pas beaucoup perdu de ſa force intrinſéque, vû que, dans ce moment, la nature, redoublant ſes efforts pour ſoulager le ſang, elle ne peut en venir à bout, à moins qu'elle ne communique un mouvement inteſtin à ſa ſubſtance, pour en chaſſer, ou mûrir ces matières étrangères, & remettre les liqueurs vitales dans l'état où elle les demande?

Que faut-il faire alors? la ſecourir. Et comment? par de bons cordiaux (1);

(1) Mais comme il arrive que les cordiaux ne ſont pas toujours aſſez compétens, pour délivrer la nature des matières excrémentitielles qui l'accablent, pour la ſoulager plus promptement, il

qui, quelquesfois, à la vérité, augmentent le délire, mais lequel cesse aussitôt que l'humeur nuisible a acquis un dégré suffisant de coction.

Le bon traitement des fiévres, n'est pas précisément celui, qui tend à arrêter l'émotion de la fiévre, mais bien celui par lequel on chasse, ou on réforme les levains qui ont engendré la fiévre, & ses poroxismes.

Dans plusieurs cas, la fiévre est, par elle-même, comme une faveur de la nature, & peut encore être d'un plus grand secours, pour purifier le sang, que les drogues les plus recherchées (1). Ainsi

---

convient, selon les occasions, de faire prendre d'abord à la majeure partie de ces humeurs la route des selles, ou du vomissement : mais en général les cordiaux ont la faculté de fortifier le sang, d'en augmenter les esprits, de faciliter les filtrations, & de ranimer le jeu de notre organisme.

(1) Febris.... est corporum purgatorius. *Rolfinc. tome 1.*

il ne convient donc pas toujours de la déranger. Nous n'aiderions pas cette coction en interrompant l'ouvrage de la nature, par une foule de saignées & de rafraichissans ; mais plûtôt nous lui opposerions un obstacle invincible (1).

(1) Le sentiment du Médecin Dolœus mérite ici quelque déférence. Il dit que « la diversité » des fiévres procède des diverses matières » étrangères, qui sont mêlées avec le sang. » Ainsi le remède général est de déboucher » les conduits où séjournent ces parties étran- » gères, qui, par l'aigreur qu'elles contractent » avec le temps, excitent la fiévre, & de » corriger l'acidité du chile & sa viscosité qui » irritent les esprits, principalement dans les » fiévres d'accès. C'est pourquoi on défend les » remèdes rafraichissans dans toutes sortes de » fiévres . . . & on ordonne principalement les » diaphorétiques & les sudorifiques, parce » qu'ils ont la vertu de déboucher les obstruc- » tions, de précipiter le levain de la fiévre, » & d'éteindre l'aigreur du chile ». *Joan. Dolœus, Encycloped. predic. théor. pract.*

Le même Dolœus défend absolument la sai-

Auſſi parmi les pleurétiques, qui n'en mourroient point; combien, par cette manœuvre, n'en rendroit-on pas de pulmoniques? oui, je ſuis ſûr que près de la moitié des pulmonies, des étiſies, des hydropiſies, des maladies de langueur &c., proviendroient de pleuréſies, de fluxions de poitrine, de fiévres malignes, ou autres ſemblables, où l'on auroit trop ſaigné, & trop refroidi les malades. Que les grandes fermentations qui ſe font dans le ſang, que les accès même de la fiévre ne nous allarment donc point toujours ſi fort, puiſque ſouvent c'eſt la fiévre qui mûrit les humeurs hétérogènes. Donnons alors à la nature de nouvelles forces après l'avoir préparée au ſuccès de cétte entrepriſe; c'eſt le vrai moyen d'abbréger la fiévre, & de diſſiper ſes ſimptômes.

---

gnée dans les fiévres malignes & dans la petite-vérole, ainſi que dans les fiévres périodiques.

En parlant du nouveau mouvement que, dans certains momens, l'on doit communiquer (1) au ſang, & qui ne tend qu'à la conſervation de l'individu, je me rappelle la théſe que M. Sallin a ſoutenue au Collége de Médecine de la faculté de Paris, le troiſiéme décembre 1761.

Ma ſurpriſe a été bien agréable, quand je me ſuis apperçu que mon ſentiment, ſur la façon de traiter les fiévres, principalement les inflammatoires, ſe renouvelloit par le ſien, & qu'il prétendoit, ſuivant les termes de ſa théſe, que ſi l'on eſt une fois bien convaincu que la

(1) L'étude de la phyſique nous apprend que quand un corps eſt en repos, il a beſoin d'un autre corps qui puiſſe le mettre en mouvement; ainſi quand les liqueurs ſont rallènties ou arrêtées dans leurs vaiſſeaux, il faut recourir à quelqu'expédient propre à leur communiquer le mouvement néceſſaire pour continuer leur marche.

fiévre n'eſt point toujours une maladie, mais un remède, il s'enſuivra delà qu'il ne faudra pas déranger ſon travail ; mais que bien plus (ce qui paroîtra inoüi) il ſera quelquefois à propos de l'augmenter, plûtôt que de la diminuer, de conſerver ſon feu, & même de l'exciter plûtôt que de l'éteindre... Il eſt des Médecins, qui, ſans toucher à la cauſe de la maladie, ne s'occupent qu'à combattre la fiévre; & pour remplir leurs vues, leur unique ſoin eſt de répéter les ſaignées preſque-juſqu'à l'entière extinction de la chaleur naturelle, & de preſcrire des émulſions, des narcotiques, &c. Qu'en arrive-t-il? ils parviennent fort bien à leur but. Ils appaiſent l'ardeur de la fiévre, ou pour mieux dire, ils ôtent à la nature ſes propres armes, & alors le dernier état du malade devient pire que le premier. De-là naît une longue ſuite de maladies. De-là les laſſitudes, les dégoûts, l'inaptitude pour toutes les

fonctions du corps & de l'eprit (1).

L'opinion de M. Sallin se rapproche beaucoup de celle de l'illustre M. Dubourg, Docteur Régent de la Faculté de Paris, qui, dans son botaniste françois, nous observe que « le Créateur a sçu, » dans la structure du corps vivant, lui » ménager.... une ressource contre les » matiéres hétérogènes destructives, c'est

(1) Enim verò si semel liquido devictum fuerit febrim non morbum esse, sed remedium, hinc sequetur eam non esse antevertendam, sed (novum auditu) aliquando provocandam, non imminuendam, sed conservandam... Sunt qui, intactâ morbi causâ, soli debellandæ febri operam navantes, repetitis, ad nativi caloris quasi extinctionem, venæ sectionibus, emulsionibus, narcoticis incumbunt. Quid indè? Scopum attingunt, febrim sedant, vel potiùs armis naturam exuunt; at fiunt novissima insontis ægri pejora prioribus. Hinc enim morborum iliades, hinc lassitudines spontaneæ, inappetentiæ, ad omnia munia, tum animi, tum corporis, ineptitudo. *M. Sallin, dans la thèse en question.*

» l'augmentation du mouvement vital.
» Lorſqu'une matiére hétérogène, in-
» domptable aux forces ordinaires de la
» nature, endommageant les parties,
» ou troublant les fonctions, menace
» de couper la trame de la vie, ſon
» irritation même provoque des oſcil-
» lations vives, les liqueurs circulent
» plus rapidement, les fibres ſe con-
» tractent plus fortement, les parties
» hétérogènes ſont attaquées avec une
» force ſupérieure, battues, briſées,
» atténuées, expulſées. Ainſi avec l'aide
» de la fièvre, la nature triomphe enfin
» d'un ennemi, ſous lequel elle ſembloit
» prête à ſuccomber ». Ce raiſonnement
fait bien voir qu'il faut ſe garder de l'il-
luſion, & ne pas toujours prendre pour
des criſes contraires, des criſes vraiment
favorables, comme certaines ſueurs, cer-
taines diarrhées, certaines éruptions, &
même certains accès de fiévre. » De là
» vient que les plus ſages, & les plus
» grands Médeçins, les Hippocrate,

» les Baillou, les Sydenham ont défini
» la fiévre *un effort* de la nature qui tend
» à repouſſer la maladie».

Cependant M. Dubourg fait une reſtriction bien judicieuſe. « Il eſt des cir-
» conſtances, dit-il, où les moyens (de
» la nature) trop foibles ne peuvent
» détruire que la moindre partie du mal.
» Dans l'apoplexie, la fiévre que la na-
» ture peut exciter, eſt rarement pro-
» portionnée à la violence du mal. Il en
» eſt, où luttant en vain contre la matière
» morbifique, ſans pouvoir l'entamer,
» elle ne fait qu'ajouter mal ſur mal.
» Dans une phtiſie confirmée, la fiévre
» hectique, dont la nature ne manque
» point de tenter le ſecours, eſt conſ-
» tamment un reméde en pure perte. Il
» en eſt enfin où elle ſe conſume en
» efforts impuiſſants contre un mal in-
» ſurmontable, mais preſque ſans con-
» ſéquence, & lui oppoſe un reméde
» plus pernicieux que le mal même. Pour
» une épine enfoncée dans le doigt, la
» nature

» nature peut, dans un tempéramment » ſanguin, exciter une fiévre violente, & » quelquefois mortelle ».

Mais il ne faut pas en général s'obſtiner à vouloir, dans les accès de toutes eſpéces de fiévres, amortir trop tôt le mouvement intérieur du ſang, par de nombreuſes évacuations de ce liquide, ou par d'autres médicamens donnés ſans précaution; car à force de tourmenter les ſimptômes de la maladie, on tourmenteroit la nature même, & on l'affoibliroit trop. De plus, on courroit riſque, en agiſſant de la ſorte, d'attirer la malignité ſur la maladie, comme on l'a vû arriver pluſieurs fois dans les indiſpoſitions inflammatoires; & quoique cette malignité fût ſurvenue forcément, on la regardoit néanmoins comme naturelle, & occaſionnée par la violence de la maladie primitive (1). C'eſt ce dont un Auteur

(1) Siquidem malignitas (aliquando) imaginaria eſt, ac mechanicæ leges ignorantium

de renom s'étoit déjà apperçu avant moi. C'eſt l'aſile, diſoit-il, où faute de s'être inſtruit de la maladie & de ſes cauſes, on eſt forcé de ſe réfugier(1).

Au reſte, quelque ſoit le fruit des travaux de mes confréres, voici les ſuccès des miens. Je les annonce bien ingénument, & ſans le moindre amour propre.

Sous 6, 7, 8 ou 9 jours, j'ai eu l'agrément de voir les pleurétiques confiés uniquement à mes ſoins, ou ceux qui avoient d'autres maladies inflammatoires, qui enleveroient tant de ſujets entre les mains de ceux qui pour principal remède, n'auroient recours qu'à la deſtruction de la chaleur & des forces naturelles, de les voir, dis-je, guéris au bout de ce tems-

---

pallivola dictio exiſtit. *Verna, de phlebot.* 1. *part.*

(1) Medici enim (aliquot) cum morbum non cognoſcunt, ad hoc . . . . aſilum confugiunt. *Baglivi.*

là, avec leur bon-embonpoint ordinaire, ſans preſqu'aucune convaleſcence, ni preſqu'aucun veſtige de leur précédente indiſpoſition (1). On ne devroit même employer que quatre jours tout au plus pour guérir une pleuréſie, ſi l'on s'en rapporte au ſentiment d'un Docteur, qui en parlant de cette maladie, prétend que celui-là ne mérite point le nom de Médecin, qui n'enleveroit pas en moins de quatre jours la fiévre qui l'accompagne (2). Bien entendu qu'en pareil cas,

(1) Que les lecteurs ne me taxent pas d'oſtentation, ſi j'oſe leur annoncer que j'ai traité un nombre conſidérable de pleuréſies & fluxions de poitrine, ou autres maladies de cette eſpèce; & que juſqu'à préſent j'ai toujours rechappé toutes les perſonnes qui en étoient attaquées, à l'exception pourtant d'un malade indocile aux médicamens que je lui indiquois, & qui de plus étoit entièrement infecté du mal vénérien.

(2) Medici nominè indignus, qui febricitantem antè quatriduum non reſtituerit.

il faudroit être bien circonſpect ſur les ſaignées, qui, en ralentiſſant le magnétiſme du feu radical, ſur-tout quand on en abuſe réincruderoient, épaiſſiroient les humeurs, ôteroient la puiſſance de cracher, & jetteroient ſouvent le malade dans de grands riſques pour ſa vie.

Un Médecin très accrédité dans le ſiécle précédent, avoit bien connu les dangers de cet abus; c'eſt pourquoi il annonçoit aux Praticiens de ſon tems qu'il falloit garder certaines meſures pour la ſaignée; que, quand l'épanchement du ſang devenoit exceſſif, cette évacuation étoit plus capable qu'aucune autre de débiliter les forces des malades, de nuire à la coction, d'augmenter même la quantité & la crudité des mauvais ſucs; qu'elle rendoit la maladie & la convaleſcence plus longues, & qu'elle conduiſoit à la cachéxie, & à l'hidropiſie, ſi toutesfois on ne mourroit pas avant de tomber dans de ſemblables infirmités; que cette foibleſſe & ce défaut de coction, prove-

noient de ce que les ſaignées, trop répétées, cauſoient la diſſolution de beaucoup d'eſprits, étouffoient la chaleur naturelle, & enlevoient le baume radical, ſi favorable aux coctions, à la bonne qualité deſquelles le ſang contribuoit encore plus que toute autre liquide (1).

Pour moi, dans les maladies inflammatoires, qui ſe ſont préſentées à mes

(1) Eſt... tenendus aliquis modus, namque cum excedit millio ſanguinis, virtutem plus etiam quàm ulla alia evacuatio debilitat, crudorum ſuccorum copiam auget... morbos producit, & prolixas facit convaleſcentias; cachetias affert ac hydropas, niſi tamen citiùs, præ debilitate, exoluti viribus ægroti moriantur... Igitur à millione ſanguinis duo illa timenda ſunt præcipuè, debilitas & concoctionis impedimentum. Debilitas quidem, quia multorum ſpirituum exolutio per eam fit; incoctio autem, quia naturali calore & humore concoctiones aguntur, quibus omnium maximè ſanguis fovet. *Valleſius, Philippi ſecundi Hiſpaniæ Regis, Medicus primus.*

traitemens, je me ſuis attaché étroitement à la méthode qui conſiſte à ménager de ſon mieux, les forces des ſujets, & pour ne point m'écarter de ce point de vue, je me rends, autant qu'il m'eſt poſſible, le conſervateur de leur ſang, & pour le leur épargner, & ne point donner le tems à leurs forces de s'affoiblir, je commence, comme dans les fiévres eſſentielles, & preſque dans tous les cas où la fiévre ſe fait appercevoir, (vû que celle-ci ne procéde d'ordinaire que de quelque vice dans les premières voies); je commence, dis-je, preſque toujours par débaraſſer l'eſtomac & les inteſtins par les évacuans les plus convenables à la ſituation du malade, auſquels je ne manque pas de faire ſuccéder, en tems & lieu, les cordiaux, les ſudorifiques, les diaphorétiques &c., à moins qu'il ne ſe trouve quelqu'indication, qui me détourne de ce plan général. Cette manœuvre a toujours ſi bien ſecondé mon attente, que, juſqu'à

préſent, je n'ai pas cru devoir lui en préférer une autre.

J'ai été moi-même attaqué, il y a huit ans, d'une fluxion de poitrine des plus caractériſée; grande fiévre, tranſport au cerveau, dureté de pouls, point de côté, difficulté de reſpirer, avec des crachats purulents; & malgré la véhémence de mon mal, je n'ai gardé la chambre que quatre à cinq jours. Après avoir dégagé les premières voies, je me ſuis provoqué, par de bons cordiaux, une ſueur bénigne, mais abondante, qui m'a bien mieux débaraſſé les vaiſſeaux qu'une ample effuſion de mon ſang. Je ne m'en ſuis pas ſeulement fait tirer une palette; & même juſqu'à préſent jamais lancette n'a encore ouvert aucune de mes veines.

J'ai eu auſſi quelque tems auparavant un abcès au cerveau des plus ſérieux, à l'occaſion d'une chute que j'avois faite. Quel parti penſera-t-on que j'ai pris dans une conjoncture auſſi critique pour moi? j'ai conſulté la nature. Ses loix m'ont

enſeigné de mûrir, par les cordiaux, l'humeur qui devoit ſe convertir en pus. Le ſuccès a répondu au mieux à mon attente. Le quatriéme jour l'abcès m'eſt ſorti par le nez, par la bouche, par les oreilles: & je me ſuis auſſi-tôt trouvé guéri de la fiévre, & des cruelles ſouffrances qui l'accompagnoient. Si je n'avois pas été auſſi ſûr de ma méthode que je l'étois, aurois-je été aſſez imprudent que de la riſquer ſur moi-même? & ſi je n'avois pas été certain que des ſaignées abondantes auroient de beaucoup prolongé ma maladie, ſi elles n'avoient pas eu de ſuite encore plus à craindre, je me ſerois ſans doute déterminé de ce côté-là. Ma vie m'eſt aſſurément trop précieuſe, pour ne pas uſer de tous les moyens poſſibles pour me la conſerver.

J'eſtime qu'il eſt encore à propos de prévenir que, dans la grande quantité des fiévres de la ſeconde claſſe, que j'ai guéries dans un auſſi court eſpace de tems, je n'ai preſque point fait uſage de la ſaignée.

Ce n'eſt pas que je blâme pour cela ceux qui, pour les mêmes maladies, ont pour maxime de faire ouvrir quelquefois la veine, pourvû qu'ils ne donnent pas dans l'outrance. C'eſt pour cette raiſon que je crois devoir exhorter les aſpirants à la médecine, de ne pas toujours prendre au pied de la lettre la méthode que j'ai jugé à propos de ſuivre dans les maladies, dont je viens de leur faire mention: car s'il s'étoit préſenté des ſimptômes, ou des indications, qui, ſelon moi, euſſent paru exiger la ſaignée, je n'aurois ſûrement pas balancé à la mettre en pratique, & même de la réitérer; mais j'ai trouvé ces occaſions plus rares que quelques autres n'auroient cru; & j'ai toujours fait mon poſſible pour être très-économe d'un fluide, qui eſt le vrai véhicule de notre vie.

En tout cas, chacun eſt guidé par ſa théorie particulière. L'on peut arriver au même but par différens chemins. Mais en général, l'on n'eſt pas ſi-tôt rétabli, & il

faut bien plus de tems pour regagner ſes premières forces, lorſqu'on a eſſuyé quantité de ſaignées, que quand on a entrepris la guériſon, ſans le ſecours de cet expédient. Il ne ſuffit point cependant de ne pas faire ſaigner, il eſt encore indiſpenſable de preſcrire des médicamens qui ſoient en état de remplacer les ſaignées dont on a cru devoir s'abſtenir. Il faut pourtant convenir que, dans certaines indiſpoſitions, il vaut mieux, (comme je le dirai plus loin) faire exhaler, par l'ouverture de la veine, une légère partie d'un baume radical, que de laiſſer ſuffoquer le malade par l'abondance des humeurs hétérogènes. Il s'agit donc dans le cas préſent de diminuer le volume du ſang par la ſaignée, ſi toutefois les évacuations que l'on voudroit tenter par les vomitifs ou par les purgatifs, ou par les ſudorifiques étoient contraires aux indications, & s'il ſe trouvoit des obſtacles qui ne permiſſent pas de ſuivre cette derniére

entreprise : car il est effectivement des circonstances où les vomitifs peuvent être très-préjudiciables, dans d'autres les purgatifs, & dans d'autres les sudorifiques; mais il faut être bien au fait des mouvemens de la nature, pour se tourner à propos du côté des saignées. Moi-même j'ai fait saigner de tems en tems; mais je m'y suis toujours pris de manière que jusqu'à présent, la saignée n'a jamais eu, de ma part, d'autres mauvaises suites que celles qui sont en instance, & qui sont toujours annexées à la perte d'une partie de son sang.

Si un Médecin, en traitant les malades, n'envisageoit que l'aggrandissement de sa réputation, il se trouveroit bien déchu de son attente, s'il croyoit s'attirer beaucoup d'applaudissemens par des guérisons aussi rapides que celles que je viens d'annoncer : car on ne manque pas alors de répandre dans le monde que telle ou telle maladie étoit bien peu de chose, puisqu'elle a été si-tôt terminée, dans la

fauſſe opinion où l'on eſt que, ſi le mal avoit été auſſi ſérieux que l'on prétendoit, il auroit dû tirer bien plus en longueur. N'importe, laiſſons parler le peuple, & oubliant ici notre propre gloire, ne conſidérons principalement que l'avantage des malades, & celui de l'humanité.

L'on me croira, & l'on m'approuvera, ſi on le juge à propos. Je ne cherche point à briguer la croyance, ni le ſuffrage de mes lecteurs; mais néanmoins j'oſe mettre en avant (ſans que je ſois ambitieux d'adulation) que la pratique que j'ai jointe à la théorie, dont j'ai ébauché le tableau dans ce traité, m'a toujours été heureuſe, à moins qu'elle n'ait trouvé dans ſon cours des empêchemens inſurmontables. Je n'en impoſe point. Le fait eſt très vrai: ceux même qui ont été rétablis de la ſorte ne ſont pas en petite quantité; & ce ſuccès ne paroîtroit impoſſible qu'aux perſonnes qui ne ſont pas ſuffiſamment initiées dans les myſtères de la nature. Combien de régles de

mathématique, combien d'expériences de phiſique ſemblent inconcevables à ceux qui n'ont point pénétré dans ce genre de ſcience; mais qui cependant ſont ſi évidentes, & ſi aiſées à comprendre pour ceux qui en ont la clef.

Le traitement que j'ai expoſé, & dont j'ai ſuivi exactement les régles, ne pourroit-il point faire quelque changement utile dans l'idée du public, qui, fermement convaincu qu'il a beſoin d'être beaucoup ſaigné dans les maladies aigues, ne penſe plus pouvoir être rétabli ſans une ample dépenſe de ſon ſang, & qui s'imagineroit de plus expoſer ſes jours à de grands riſques, s'il prenoit des remédes qui donnaſſent la moindre agitation à ſes humeurs?

Si l'on a la curioſité de demander de quelle façon encore je m'y ſuis pris pour opérer des cures auſſi promptes, je répondrai tout franchement que je n'ai rien fait autre choſe que de mettre attentivement en uſage les maximes que j'ai

décrites dans différens endroits de cet ouvrage ; je veux dire, que j'ai accompli, autant que je l'ai pu, ce que la nature paroissoit exiger de moi dans de pareilles circonstances. Quand je m'appercevois que cette habile ouvrière redoubloit ses efforts, pour vaincre le mal qu'elle avoit à combattre, alors, au lieu d'abbattre ses propres forces, par des saignées & des rafraîchissans exagérés, je cherchois à lui en redonner de nouvelles (1);

---

(1) Quelquefois même, quand j'avois lieu de m'assurer que la nature étoit en état de dompter toute seule son ennemi, je la laissois faire, dans l'appréhension où j'étois de déranger, & peut-être même de rompre imprudemment ses mesures ; ou, pour parler plus clairement, je ne prescrivois rien de particulier au malade. Je me conformois d'avance à l'opinion de M. Dubourg, qui remarque » qu'il est autant d'un habile Médecin de ne » faire quelquefois rien du tout, que d'em» ployer dans d'autres momens les remèdes les » les plus efficaces... Un honnête Médecin doit

& je ne pouvois mieux y réussir qu'en imprimant au sang un surcroît d'activité,

---

» souvent se réduire au simple rôle de specta-
» teur, en attendant l'occasion d'agir uti-
» lement; & s'il ne s'en présente point, &
» que la nature puisse se suffire à elle-même,
» il est de son devoir de rester dans l'inaction
» jusqu'au bout, quand même sa conduite pa-
» roîtroit scandaliser les assistans... Celui qui
» est capable de connoître & de peser mûre-
» ment la constitution du sujet, la nature du
» mal & la qualité du remède, pour s'assurer
» du rapport de l'un à l'autre, celui-là seul
» mérite le nom de Médecin... Combien de
» fois n'ai-je pas vu (continue-t-il) non-seu-
» lement des empiriques, ou des femmelettes,
» croiser les efforts de la nature, mais des
» Médecins même, je le dis avec douleur,
» s'opposant tantôt à une éruption nécessaire,
» tantôt à une fiévre triomphante, & réduits
» enfin à souhaiter, lorsqu'il n'en étoit plus
» tems, le retour du mal qu'ils avoient im-
» prudemment arrêté? . . . Celui-là n'est pas
» un Médecin qui se croit nécessaire en toute
» maladie, ou qui s'attribue l'honneur de la
» guérison toutes les fois qu'une maladie, où

que je rendois toutefois naturelle, en ne faisant prendre aux malades que des médicamens compatibles avec le caractère du sang, soit dans les pleurésies & les péripneumonies, soit dans les autres maladies aiguës, qui ont besoin d'un semblable secours, telles que sont les fiévres malignes, la rougeole, la petite vérole, & les autres fiévres éruptives.

Il faut du feu, de la chaleur pour ranimer tous les corps dans les trois régnes. On fait comme ressusciter les poulets & les oiseaux en les réchauffant; on revivifie les plantes languissantes par la douce chaleur du fumier. Les métaux, les minéraux ont besoin d'un feu central pour l'ouvrage de leur production, & de leur accroissement. Comme la nature est

---

» il a ordonné quelques remèdes, se termine
» heureusement, sans considérer si la nature
» l'auroit pu guérir seule, ou aidée du régime
» le plus simple. Combien de maladies où l'art
» de la médecine n'est point du tout nécessaire!
Botan. Franç.

ſimple, & toujours uniforme, on doit conſéquemment, à ſon exemple, ranimer les humains qui ſont malades, en leur communiquant de la chaleur, & non pas en éteignant celle qui leur reſte.

Un Poëte latin a bien connu la néceſſité de ce feu, de cette chaleur naturelle pour le ſoutien, & la vivification du corps animal, & il l'exprime au mieux dans les vers ſuivans, dont voici l'explication françoiſe.

Qu'eſt-ce que ſont les eſprits animaux, ſi ce n'eſt une chaleur vivifiante, qui remue & réchauffe tous les membres? Mais ſi cette chaleur ſe retire, alors les forces ſe perdent, & le corps ſe trouve privé de la chaleur vitale du ſang. La vie ne ſubſiſte que pendant que le feu naturel ſe fait ſentir. Tel eſt le grand avantage, dont eſt cette chaleur, pour perpétuer la trame de notre vie (1).

---

(1) . . . . Quid ſunt animæ, niſi vividus ardor
Membra fovens, agitansque, & in omnes deditus artus?

Le véhicule de mes remèdes cordiaux est assez souvent le sang bien mûr & bien digéré de cette plante corroborative, (la vigne) qui tient le premier rang parmi les végétaux.

Pour rendre ce véhicule plus actif & plus puissant, j'ai attention d'y incorporer les vrais restaurants de la nature (1),

---

. . . . at si flamma recedat,
Deficient vires, & erit sine sanguine corpus.
Vita manet, dum flamma manet . . . .
. . . . Vitæ sic utilis ignis.

Gabriel Gossart.

(1) Rarement j'y obmets le sucre, qui n'est pas toujours aussi contraire aux malades que certains se le figurent, quand on n'en use qu'en juste quantité. Il est plutôt très-sain; il tempère les humeurs trop âcres, trop salées, ou trop acides; c'est un bon cordiaque; la chaleur qu'il produit est douce, onctueuse, & conforme à celle de la nature. C'est encore un bon stomachique & un excellent béchique. Il divise & mûrit les humeurs trop épaisses de la poitrine, & en facilite l'expectoration. Un Praticien ci-après allégué en a la même opinion que moi.

qui, aidée d'un renfort auſſi convenable à elle-même, agite, broye, diviſe, atténue l'humeur peccante, & prend bientôt le deſſus de ſon adverſaire, qu'elle noye, en quelque façon, dans le fluide de ces criſes ſalutaires (1), de ces évacuations miraculeuſes, qui faiſant arriver promptement les malades au port d'une heureuſe ſanté, leur épargnent bien des douleurs, bien des dégoûts, bien des frais, & ſur-tout des déſagré-

(1) C'eſt dans ces momens-là, ent'autres, que les ſaignées ſont bien fatales. J'ai pourtant vu quelques Chirurgieus qui ont oſé les employer, malgré l'abondance des ſueurs; mais preſque toujours une mort précipitée a été le fruit d'une indiſcrétion auſſi condamnable.

Craanen (*Lib. prax. medic.* 18.) ne juge pas même à propos que l'on ſaigne, quoique le cas l'exige néceſſairement, ſans faire ſuccéder un ſodorifique à la ſaignée, pour rétablir la tranſpiration, qui eſt toujours retardée, & ſouvent même arrêtée par l'ouverture de la veine.

mens que leur apprêteroit l'appareil imposant d'un aſſemblage de remèdes, que la nature ſeroit ſouvent néceſſitée à répudier (1).

Hecquet nous déclare » qu'il eſt des » opérations dans les corps qui appar- » tiennent tellement en propre au ſavoir » faire de la nature, que jamais elle ne » ſe déſaiſit de ce droit, dont elle ne » céde l'exercice à aucun de ſes éléves, » comme certaines ſueurs, ou évacuations » ou autres criſes naturelles ». C'eſt pourquoi il ſe trouve des cas, comme je l'ai dit avec M. Dubourg, où il eſt à propos de ſuſpendre, pendant quelque tems, tous les médicamens quelconques, pour ne pas troubler inconſidérément les mouvemens que la nature fait pour ſe

(1) Ce n'eſt pas pour cela à dire qu'il faille donner les cordiaux & les ſudorifiques à tout propos; le tout dépend de bien ſavoir ſaiſir les inſtans où la nature les attend, pour qu'ils agiſſent de concert avec elle.

débaraſſer, lorſqu'on s'apperçoit qu'elle a des forces ſuffiſantes pour accomplir un ouvrage qu'elle veut entreprendre & exécuter toute ſeule. La nature a quelquefois des retours heureux & ſupérieurs à tous les ſecours que l'on emprunte de l'art.

J'avois bien mes vuës, quand, dans mes médicamens je me ſuis ſervi de tems à autre de cette liqueur que la vigne nous fournit, & dont j'aurai occaſion de parler un peu plus amplement dans la ſuite. Elles paroiſſent d'autant mieux fondées, que d'entre tous les végétaux, il n'y en a point qui ſoit plus abondamment que celui-ci, favoriſé de l'eſprit univerſel. La quantité d'eſprits qu'on en tire, par la diſtillation, en eſt une preuve indubitable.

Quoique ce tréſor de la nature, cet eſprit univerſel ſoit infuſé dans tous les corps ſublunaires, comme étant le principe de la vie, de la végétation & de la fécondité, il ſe plaît néanmoins davan-

tage dans ceux qui ſont les plus diſpoſés à le recevoir, & à obéir à ſa puiſſance.

Par exemple, entre les métaux, l'or en contient beaucoup plus que chacun des ſix autres. De même entre les animaux, l'homme eſt ſans contredit celui qui en poſſéde une plus grande quantité; ainſi que parmi les végétaux, la plante dont je viens de vanter l'utilité, eſt celle qui en a reçu une plus ample proviſion; & comme d'entre tous les minéraux, l'or eſt le plus recherché de l'eſprit univerſel, & qu'il eſt le moins ſujet aux excrémens, auſſi ce métal précieux eſt-il doué d'une vertu particulière, pour corroborer les viſcères de l'homme.

Si l'or eſt calciné & ouvert par le moyen du ſalpètre, ou du mercure commun, comme le rapporte le profond Docteur Fabre, il devient un très-bon ſodorifique, un excellent cardiaque; mais s'il eſt diſſous dans ſon propre mercure,

c'eſt un remède des plus puiſſants, & ſa vertu croît & ſe multiplie encore, s'il eſt cuit & fixé en terre rouge & permanente. Pour lors, étant ainſi préparé, il devient la ſuprême médecine, (continue Fabre) & il eſt tout ce que la nature peut faire de plus rare, & de plus précieux pour le ſervice de l'homme.

Si donc la nature, pour être victorieuſe du mal, demande qu'on lui donne quelquefois main-forte, quelles attaques ne lui livreroit-on pas, au lieu de la ſecourir, ſi par une répétition indiſcrette de ſaignées, on détruiſoit les forces qu'elle veut non-ſeulement conſerver, mais qu'elle a encore intention de multiplier, pour mieux s'aſſurer du triomphe ?

Mais d'où lui peut venir ce ſecours ? d'où dépend-il ? il n'y a point à en douter, elle ne peut le recevoir d'autre part, que de l'augmentation du mouvement du ſang ; & cette augmentation peut-elle être produite autrement, que par l'addition

d'un nouveau feu (1), attendu que la force naturelle ne procéde que du feu radical ? c'eſt donc en donnant un nouveau dégré d'action au ſang, que l'on réuſſira à mûrir les humeurs imparfaites, contenues dans les vaiſſeaux, à broyer & à diviſer celles qui ſont extravaſées, & même à ouvrir les iſſuës, par où ces humeurs ſuperfluës doivent s'échapper.

Mais où donc les trouver ces médicamens qui ayent la vertu d'atteindre à des effets

---

(1) J'entends par ce feu, non pas une chaleur violente, tumultueuſe, irritante & contre nature, qui brûle, au lieu de cuire les humeurs, ainſi que les alimens ; mais un feu doux, modéré, balſamique ; & qui, accompagné d'une certaine humidité, qui a de l'affinité avec celle du ſang, pénetre les humeurs hétérogènes, de même que les ſucs deſtinés à la nutrition, les diviſe, les attenue, polit la rudeſſe & l'âpreté de leurs parties, & les amène enfin à un tel degré de douceur & d'affinement, qu'ils ſe trouvent approportionnés à notre nature.

effets si fort à désirer ? la source s'en présente d'elle-même. C'est dans les trois regnes qu'il les faut aller chercher, savoir dans le végétal, l'animal & le minéral ; mais c'est ce dernier qui, supérieur aux deux autres, par sa fixité, nous fournit les remèdes les plus souverains & les plus efficaces, quand il tombe entre des mains qui savent l'élaborer sous les yeux de la nature, & à la lueur du flambleau mistérieux, dont elle se plaît à éclairer ses plus chers favoris. C'est la chimie qui est chargée de cet office : c'est elle qui, à l'instar de la nature, a le talent de séparer le pur d'avec l'impur, conformément au méchanisme du corps humain, qui rejette & chasse au-dehors les substances grossières qui se trouvent dans les alimens, & qui ne sont que les superfluités de toutes les matières qui n'ont pas pu être digérées, dont il se décharge par les couloirs destinés à cette expulsion. Enfin c'est elle qui, comme l'a remarqué le Médecin Le Breton, » dé-

» gage parfaitement les vertus naturelles
» des çorps de tout ce qui leur faiſoit
» obſtacle, & amplifie leur ſphére d'acti-
» vité, en raſſemblant les principes qui
» les vivifient ».

Puiſque donc c'eſt le feu de la nature qui eſt le recteur de notre ſanté, & même ſon reſtaurateur, quand elle vient à ſe déranger, il eſt bien facile de comprendre qu'il faut donner à ce même feu un ſurcroît de magnétiſme, pour qu'il puiſſe franchir, avec moins de peine, les difficultés qui s'oppoſeroient à ſon action; & que ce ne ſeront pas ſans doute beaucoup de ſaignées qui pourroient coopérer à l'avancement d'un ſemblable ouvrage, qu'elles ſeroient bien plus capables d'interrompre que de perfectionner. Car ſi c'eſt le propre des ſaignées, à force de les pouſſer loin, de rafraîchir, ou plutôt de refroidir, & même d'éteindre à la fin la chaleur naturelle, elles ne ſont donc pas le plus puiſſant remède qui convienne dans les maladies inflam-

matoires, où il s'agit de mûrir, par les cordiaux, ou de chasser par les sudorifiques (1), ou par d'autres évacuans ap-

(1) Les sudorifiques, comme je m'en suis expliqué plus haut, sont pour l'ordinaire les vrais spécifiques des maux de gorge, des fluxions, des rhumes du cerveau, des pleurésies & autres maladies de cette nature; suivons en cela la méthode d'un Médecin de réputation, qui déclare « qu'il ne trouve point » (dans les maladies ci-dessus) de meilleurs » moyens que les sudorifiques pour purifier le » sang, quand il est embarrassé par des parties » crues, parce qu'ils secondent les efforts de » la nature, en chassant du centre à la circonférence, & en évacuant par les extré» mités des vaisseaux capillaires & des fibres » qui se terminent à la peau, les sucs nuisibles » qui les pénetrent ». *Dumoulin, docteur en médecine, traité du rhumatisme.*

Mais ces sudorifiques, quelques avantageux qu'ils paroissent dans les occasions présentes, ne doivent point, je crois, avoir place dans les pulmonies, les étisies, & dans certaines maladies de langueur.

propriés, les matières inconciliables avec la masse du sang, parce que ce grand rafraîchissant ne serviroit souvent qu'à retenir, à épaissir, & à congeler encore davantage ces mêmes matières, qui demandent à être dissoutes & amenées à une salutaire maturité (1); & qui foncièrement

(1) C'est dans un pareil cas, où les saignées me sembleroient bien contraires, sur-tout lorsque les glaires dominent sur les autres humeurs; & c'est par rapport à cette méprise, que l'on a vu maintes personnes à qui les saignées ont fixé ces matières glaireuses dans les poumons : que l'on consulte là-dessus le Médecin dont on vient de parler. Tel est le langage qu'il tient : « Cette méthode (les saignées) ne » doit pas être pratiquée dans les maladies... » où il pourroit y avoir de la crudité, principalement dans les aiguës, parce que la nature » y est trop abattuë, pour soutenir la perte » d'une substance, dont elle tire toujours quelque secours, par la quantité qui s'en filtre, » & qui se subtilise peu à peu. C'est pourquoi » l'on ne peut point se dispenser de connoître » l'espèce de l'état de la maladie qu'on veut

ne peuvent l'être que par le ſang même, qui, pour cet effet, a beſoin d'être ranimé, & non pas ralenti par une trop grande déperdition de ſa propre ſubſtance, ni par des médicamens d'un caractère oppoſé au ſien.

Je ne dis pas qu'une, deux ou trois ſaignées, ou même plus, conduiſent toujours à des ſuites fâcheuſes. Il eſt des gens qui les ſupportent bien mieux les uns que les autres, ou parce qu'ils ſont d'un plus fort tempérament, ou qu'ils n'ont pas l'eſtomac appéſanti par tant d'humeurs; mais il ſuffit que, par les ſaignées hors de propos, l'on encoure des riſques évidents d'empirer la maladie, pour ſe faire un devoir d'épargner un

» traiter, conformément aux loix de la mé» decine; ſans quoi il eſt impoſſible d'exécuter » les deſſeins qu'on ſe forme de ſoi-même. Il » faut toujours conſulter attentivement la rai» ſon, & ſe fonder ſur des expériences ſen» ſibles ». *Dumoulin*, *ibid.*

liquide, qui a le plus de part aux moyens de la ſurmonter.

Ceux qui voudront ſe convaincre de l'abus des ſaignées trop répetées, même dans la pleuréſie, n'auront qu'à examiner attentivement la lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris, écrite à M. le Camus, Docteur régent de la même Faculté (1). Je vais joindre ſes réflexions aux miennes, & citer quelques fragmens de cette ingénieuſe lettre.

» Vous ne craignez donc pas, mon
» cher confrere, de heurter de front
» un ancien préjugé très en vogue.
» La réſolution en eſt priſe. Vous avez
» deſſein de déſabuſer le public au ſujet
» des fréquentes ſaignées dans les fluxions
» de poitrine .... il faut vous aider de
» mon foible ſecours dans un ſi louable
» projet. Je vous envoie un mémoire
» qui tout informe qu'il eſt, ſera utile,

(1) Cette lettre a été inſérée dans le Journal économique de l'année 1762.

» s'il fait autant d'impreſſion ſur les
» particuliers, qu'il en fait ſur les Mé-
» decins qui l'ont diſcuté ſérieuſement.
» Je ſuprimerois ce mémoire, ſi je ne
» comptois ſur la probité de ceux qui
» voyent des malades, parce qu'il bleſſe
» les intérêts de tous. S'il étoit ſuivi,
» le Médecin ne paſſeroit pas pour avoir
» retiré des portes de la mort un malade
» qui n'en a pas ſeulement approché. Il
» ne paroitroît point ſi employé, puiſ-
» qu'il ne peut faire que ſix viſites au
» lieu de cinquante. Il n'auroit pas plus
» de gloire de guérir en huit jours une
» fluxion de poitrine, qu'il n'en acquiert
» de guérir, dans le même tems, une
» fiévre tierce. Le Chirurgien devien-
» droit fort peu néceſſaire, & ne ſeroit
» pas appellé à l'inſtant. L'Apoticaire
» n'y trouveroit pas ſon compte, car il
» ne faudroit pas beaucoup de remèdes.
» La garde ſeroit moins de tems occupée
» & auroit plus de peines, ſans eſpé-

» rances de dépouilles ; le malade ſeul
» y gagneroit de toutes façons....

» Pluſieurs ſeront peut-être ſurpris que
» ce mémoire ait été écrit par un hom-
» me élevé dans la méthode de ſaigner.
» Le ſimple récit des peines que j'ai
» priſes, avant de changer de ſentiment,
» ſera ma juſtification auprès d'eux. Je
» croyois alors, avec un grand nombre
» d'autres, qu'il falloit beaucoup ſaigner
» dans les fluxions de poitrine. Je re-
» doutois le ſang qui venoit dans les
» crachats, & il me paroiſſoit une preuve
» de ſa trop grande abondance. Il me
» ſembloit qu'il n'y avoit que la ſaignée
» qui pût ôter la dureté du pouls, les
» engorgemens des petits vaiſſeaux, &
» prévenir l'inflammation, ou la reſoudre.
» Je regardois le ménagement des ſaignées
» comme la cauſe des hémorragies qui
» arrivent quelquefois dans le courant de
» la maladie. Enfin l'évacuation du ſang
» étoit en apparence ſi indiſpenſable,
» ſelon moi, que je m'en fis tirer trois

» palettes pour engager un de mes freres » à ſe laiſſer faire une ſaignée qu'on me » diſoit néceſſaire ; mais je fus incom- » modé, & mon frere mourut. Je craignis » fort d'avoir contribué à la mort d'un » homme pour qui je donnois mon ſang. » Je fis un ſérieux examen ſur l'effet des » ſaignées. J'obſervai que par cette mé- » thode beaucoup de malades périſſoient » le troiſiéme ou le cinquiéme jour de » la maladie ; que parmi ceux qui paſ- » ſoient ce terme, pluſieurs ſe trouvoient » par la ſuite attaqués de fiévre maligne ; » que d'autres avoient des abcès au pou- » mon, des hydropiſies ; & que les plus » heureux étoient fort en danger. Je » ſoupçonnai que le ſang pouvoit ſortir » des poumons, ſans que réellement il » y en eût trop, de même que ſort d'un » vaiſſeau une liqueur bouillante, ou » en fermentation. Je craignis qu'au » moyen d'un vuide que procure l'éva- » cuation du ſang, les humeurs n'en- » traſſent dans les vaiſſeaux ſanguins

» & n'augmentassent par leur mélange
» avec le sang, la dureté du pouls, les
» engorgemens, & ne produisissent une
» fiévre qu'on appelle maligne. Je dou-
» tai que la saignée fût un bon moyen
» pour donner la force nécessaire à l'ex-
» pulsion des crachats, qui par leur long
» séjour, & leur qualité, occasionnent
» les abcès du poumon. Il me vint dans
» l'idée que l'hémorragie pouvoit être
» produite par la foiblesse des vaisseaux,
» jointe à l'acrimonie & à la dissolution
» du sang.

« Je résolus d'éclaircir mes doutes.
» C'est pourquoi je lus attentivement
» les Auteurs qui favorisoient le plus la
» saignée répétée. Je n'y vis que des
» sistêmes. S'ils donnent des observations,
» elles démentent leur théorie. Je sçus
» que M. Bourdelin le pére, avoit
» guéri plusieurs maladies aigues sans les
» saignées. Je fus vivement frappé de
» l'effet du *Seneca*, annoncé par M. Bou-
» vard. J'étudiai le sçavant factum que fit

» Guillaume Boſtel, pour prouver qu'il » faut donner l'émétique dans le com- » mencement. Les ténébres diminuerent » à proportion de mes recherches. En- » fin je commençai à voir. Pour aug- » menter la lumiere, j'allai examiner » comment on traitoit dans d'autres » pays. Après quatre années de voyage, » tant en Italie qu'en Angleterre, je » revins bien convaincu qu'on pouvoit » guérir ſurement & promptement les » fluxions de poitrine ſans les ſaignées » réitérées. Il reſtoit à ſavoir ſi les ſaignées » n'étoient pas plus néceſſaires à Paris » qu'ailleurs; (car c'étoit encore une » autre idée qu'on m'avoit donnée.) Je » remarquai que les digeſtions s'y faiſoient » moins bien qu'à la campagne. J'en con- » clus qu'il s'y faiſoit un plus grand » amas d'humeurs, & qu'il falloit y pur- » ger davantage.

» Je ne fus pas encore ſatisfait. Une » autorité reſpectable me retenoit. Il » n'eſt pas aiſé de croire que beaucoup

» de gens ſçavants ſe trompent. Je tâ-
» chai de me procurer la libre converſa-
» tion des Médecins de Paris. J'eus le
» bonheur de réuſſir par ma réception
» en leur corps......

» Les uns pleins de chagrin, diſoient
» que, malgré les fréquentes ſaignées, les
» malades ne paſſoient pas le cinquiéme
» jour de la maladie. D'autres obſervoient
» amèrement que les malades avoient été
» ſaignés bruſquement, & que néan-
» moins il s'étoit formé un abcès au
» poumon. Quelques-uns ſe plaignoient
» qu'une fiévre maligne étoit ſurvenue,
» quoique les ſaignées n'euſſent pas été
» épargnées. Quelques autres convenoient
» que ces maladies avoient été fort dan-
» gereuſes, très longues, & qu'on ne
» pouvoit annoncer la guériſon qu'au
» bout de ſix mois de ſanté. Tous ces
» récits me fortifioient dans mon ſenti-
» ment, d'autant plus que dans les mêmes
» années, les mêmes mois, il ſe trou-
» voit quelques Docteurs qui aſſuroient
» que cette maladie n'avoit jamais exigé

» tant de purgations, & ſi peu de ſai-
» gnées.....

» J'ai depuis conduit les fluxions de
» poitrine conformément à la méthode
» que mon mémoire contient ; & je jure
» ſur mon honneur, qu'en la ſuivant, il
» ne m'eſt mort aucun de ces malades. Ils
» ſont hors de danger le troiſiéme jour,
» en état de ſortir le ſixiéme ou le hui-
» tiéme au plus tard. Si j'en impoſe,
» je dois être puni. Etre rayé du cata-
» logue eſt une foible punition ; j'en
» mériterois une corporelle, & je m'y
» ſoumets volontiers....

« Lorſque je fais attention aux matières
» évacuées par l'émétique, & à la dimi-
» nution des accidens, puis-je douter que
» le crachement de ſang & les autres ſimp-
» tômes ne ſoient produits par les hu-
» meurs ? Ce ſont donc elles qu'il faut
» chaſſer.... ».

» Quelque Médecin ne pourroit-il
» pas nous dénoncer à la Faculté ? Elle
» y porteroit ſans doute ſon attention ;

» & par là que de milliers de ſujets ſe-
» roient conſervés à l'Etat (1) » !

Qu'il eſt à ſouhaiter que les raiſons qui ont ſervi à détromper notre Praticien, ſoient un puiſſant motif pour engager les jeunes Médecins à prendre les mêmes meſures que lui, pour écarter l'illuſion, & s'aſſurer pour toujours d'une pratique dont l'humaine eſpéce puiſſe recevoir un continuel avantage ! Le bel exemple qu'il nous donne, prouve bien que les principes, qui paroiſſent les plus recevables, ſont quelquefois ceux qui ſont les plus propres à nous rendre dupes de l'erreur ; & que ceux que nous croyons devoir rejetter, peuvent ſe trouver les plus admiſſibles. C'eſt ce qui a introduit la différence qui s'eſt trouvée pluſieurs fois

(1) Pluſieurs années avant que d'avoir vu le mémoire de cet Auteur, j'avois expérimenté bien des fois par moi-même que l'on guériſſoit radicalement, & en peu de jours, les fluxions de poitrine & les autres maladies inflammatoires, ſans la répétition des ſaignées, & même aſſez ſouvent ſans aucune ouverture de veine.

entre les opinions de quelques Praticiens. On pourroit à cette occaſion raporter ici un paſſage de M. de Voltaire. Il eſt appliquable à ce ſujet. » Nous autres » François avons ſoutenus des thèſes » contre la circulation du ſang, (1) » démontrée en Angleterre, contre le » mouvement de la terre prouvé en » Allemagne; on a proſcrit par arrêt (2) » juſqu'à des remèdes ſalutaires (3). »

Verduc, en expliquant Guy de Chauliac, tient à peu-près les mêmes propos. » Quoiqu'une vérité (dit-il) ſoit con» firmée par la raiſon & l'expérience, » elle trouve (quelquefois) des adver» ſaires qui la combattent. C'eſt ce qu'on » a vû quand on a découvert les veines » lactées, & le canal thorachique. Il y

(1) Les Médecins Chinois connoiſſent depuis un tems immémorial la circulation du ſang, qui n'a été découverte en Europe que dans l'autre ſiécle.

(2) L'uſage du tartre ſtibié avoit été condamné par un arrêt du Parlement de Paris.

(3) Mêlanges de Littérature & de Philoſophie.

» eut des...Anatomiſtes qui n'en croyoient » pas leurs yeux, tant une opinion, déja » reçue a de force ſur nous ».

Pour oppoſer une digue à ce flux & reflux de variations, je penſerois qu'il faudroit (comme je l'ai inſéré dans un mémoire préſenté, il y a trois ans, à un reſpectable Magiſtrat) que les Médecins les plus éclairés ſur les principes & les préceptes de leur art, s'uniſſent enſemble pour affermir celui-ci à perpétuité ſur ſes propres loix; & que, pour cet effet, après avoir rapproché & comparé toutes les différentes méthodes curatives, ils décidaſſent entre les unes & les autres, & déterminaſſent enſuite celle qui en général (à quelques circonſtances près) paroîtroit la plus ſûre, & par conſéquent la plus ſalutaire au genre humain; & que pour en confirmer la validité, elle eût ſeule le privilége d'approcher du Tribunal de Médecine. Ce ſeroit alors que tous les membres qui compoſent cet illuſtre Corps, étant

animés du même esprit, soutenus des mêmes principes, & fixés sur la même méthode intrinséque; aucun d'eux ne romproit jamais la chaîne qui doit les unir de sentimens, pour ne faire plus entre-eux qu'un tout exactement ressemblant dans toutes ses parties: c'est alors que cette uniformité de maximes feroit régner dans la république médecinale une continuelle harmonie, qui lui imprimeroit un caractère universel & particulier de stabilité & de certitude.

Mais quelques Médecins auroient beau varier entr'eux d'opinions & de pratique, ils ne pourront jamais changer les principes de la saine Médecine. Ils sont en eux mêmes immuables ces principes, comme je l'ai déja donné à entendre. De tout tems ils ont été & seront sans cesse appuyés sur les mêmes fondemens. Le tems qui détruit tout, comme on dit, ne leur a porté aucune atteinte; & toujours il les respectera. Si un petit nombre de Médecins se trompoient en con-

duiſant les maladies, faute d'en diſcerner les cauſes & les ſimptômes, la Médecine ne les trompe jamais. Elle a conſervé & conſervera inviolablement dans ſon ſanctuaire le dépôt de ſes véritables Dogmes (1).

Si les raiſons que j'ai précédemment alléguées ne ſatisfaiſoient pas encore aſſez pour autoriſer les principes qui ont ſervi de regle à ma pratique, j'ai du moins pour moi l'expérience, qui ſembleroit devoir emporter avec elle, l'avantage de la conviction (2). Une foule de maladies ſérieuſes, ſouvent déſeſpérées, que j'ai guéries en ſuivant la forme de

---

(1) Scientia medicinæ eſt ſcientia vera in ſe ipsâ... ſed ſi quis, quaſi Medicus... erraverit, non noſcendo ægritudinem per ſigna propria, & in meditando, & prognoſticando, nunquam errores attribuentur ſcientiæ medicinæ, abſit; ſed illi, quaſi Medico ... in ſcientiâ erranti. *Pet. Bon. Lombard. Ferrar.*

(2) Verumque ad ipſam curandi rationem, nihil plus conferre quàm experientiam. *Celſ. in præfat.*

mon plan, étoient non-ſeulement du nombre des aigues, comme les pleuréſies, les péripneumonies, les fiévres malignes, les putrides, les abcès au cerveau, les eſquinancies, &c; mais encore des maladies chroniques de 2, 4, 6, 8, 10, 12 ans, & même plus, ſur une bonne partie deſquelles l'arrêt d'une mort prochaine avoit été prononcé, telles que les hydropiſies univerſelles, l'aſcite, la paraliſie, la percluſion de tous les membres, les goutes les plus décidées & les plus aiguës, les obſtructions du foye & du méſentère, l'épilepſie ou mal caduc, les anciennes ſuppreſſions de règles & jauniſſes, les crachemens de ſang de pluſieurs mois, les vapeurs hiſtériques, la folie, les diarrhées de pluſieurs années, &c. j'ajoute de plus les anciens ulcères carcinomateux, le cancer, la lèpre, les loupes, quantité d'écrouelles les plus invétérées, &c. maladies preſque toutes abandonnées : en un mot, j'ai beaucoup pratiqué ; & ſi je ne craignois pas

de me prévaloir trop, je pourrois avancer qu'il n'y a pas beaucoup de Médecins qui aient rendu de plus grands ſervices que moi à l'humanité.

Toutes ces cures remarquables ont pourtant été faites ſans preſque aucune effuſion de ſang, parce que je n'ignorois pas qu'en me livrant trop aux ſaignées, je n'euſſe détruit, ou du moins retardé le fruit de mes opérations; & c'eſt ſur-tout dans les maladies chroniques où je ſuis extrêmement modéré ſur la phlébotomie.

J'oubliois de faire mention de la petite-vérole, l'effroi du beau ſexe & la dépopulatrice de notre eſpèce. Je puis dire, à l'égard de cette formidable maladie, qu'ayant toujours tâché de fixer mon coup d'œil ſur les diſpoſitions de la nature, les divers traitemens que j'ai faits en ce genre m'ont bien prouvé par les bons effets qui s'en ſont ſuivis (comme on le verra ci-après), combien un Médecin attentif aide ſon travail & ſes criſes, en ne s'écartant point de ſa ligne de direction.

A propos de petite-vérole, M. Petit, Docteur-Régent de cette Faculté, dans la ſçavante Apologie qu'il fait de l'inoculation de cette maladie, prétend que dans ſix cent perſonnes qui ſe feront inoculer, il n'en mourra qu'une ou deux. Il eſt à ſouhaiter que ſa combinaiſon ſoit juſte; elle peut bien l'être. J'ai trop de déférence pour la ſolidité de ſon ſavoir, pour entreprendre de la lui diſputer. Cependant ne pourroit-il pas ſe faire que ces deux perſonnes ne ſoient point dans le cas d'avoir la petite-vérole de leur vie? & ſi cela eſt, voilà donc deux perſonnes qui périroient par force. M. le Médecin Leys, dans ſa thèſe du mois d'avril 1757, ne paroît pas avoir grande confiance en ces calculs que les Anglois ont tranſmis chez nous; & il fait remarquer que les Praticiens de cette nation ont la précaution de choiſir, pour adminiſtrer l'inſertion de la petite-vérole, les ſujets qui leur paroiſſent les plus ſains & les mieux conſtitués, & de rejetter

ceux qu'ils connoiſſent foibles & d'une mauvaiſe complexion ; & qu'ils ont encore l'attention de tirer le pus d'une petite-vérole bénigne. Alors il ne ſera plus étonnant, dit-il, ſi d'après un tel choix, il meurt moins de perſonnes inoculées, que de celles qui ſont affectées naturellement de petite-vérole; & il nous avertit que, malgré ces meſures, le courage qu'ont eu les grands de faire inoculer ceux qui leur appartenoient, n'a pas été exempt de terreur, ni moins expoſé à de grands riſques (1). Un cer-

---

(1) Ne credas computationibus & calculis Anglorum... veteratores ſunt, qui dum ſeligunt eos quibus variolas inſerant, maximè ſanos & maximè vegetos, debiliores ac malè affectos arcent ac repudiant. Quid mirum igitur, ſi.... ex variolis inſitis pauciores ; ideoque ex variolis naturalibus longè plures fatis cedere comperiantur... ? Heroum ſanè dignam fortitudinem ! atqui tamen fama refert heroicam illam fortitudinem, adeò decantatam, non expertam fuiſſe terroris, nec periculi.

tain Médecin de Londres (1), entraîné par un eſprit de nouveauté, n'a-t-il pas même propoſé de communiquer la peſte par inſertion ? Si ce ſyſtême avoit lieu, on pourroit, à plus forte raiſon, inoculer le mal vénérien, le ſcorbut, les écrouelles, la lèpre, la gangrène, &c.; & pour lors y auroit-il quelque eſpece de contagion dont les hommes ne fuſſent univerſellement infectés ? Quelle cataſtrophe ! quelle épreuve pour l'humanité (2) !

Mais à quoi bon jetter le trouble dans des humeurs qui ſont tranquilles ? ne peut-il pas encore arriver que dans le

---

(1) *Stephanus Weſzpremus, in diario extran. menſis julii 1756, pag. 8, de peſte per inſert. communicandâ.*

(2) Liſez la lettre de Waſtaf, qui fait l'énumération de ceux qui ſont morts dans cette opération, & des grands dangers qu'ont encouru ceux qui ont eu aſſez de force pour y réſiſter, ainſi que de la contagion qui s'eſt répandue des inoculés ſur ceux qui ne l'étoient pas.

grand nombre de ceux qu'on inocule, le pus qu'on leur insère, ne se trouve quelquefois impreigné de levains scrophuleux, scorbutiques, pestilentiels, vénériens, &c. qui se développeront un jour sur eux, ou sur leur postérité ? car comment pouvoir ne s'y tromper jamais, puisque nous voyons tous les jours des gens qui, en apparence, jouissent d'une santé parfaite, ayant de l'embonpoint, un visage frais, des plus belles couleurs, & qui, avec tout cela, sont entichés de quelques-unes de ces maladies? Il est pourtant bien fâcheux, quand on est doué d'un sang louable, de se voir exposé à de semblables désordres, & de se rendre malade, quand on se porte bien, pour avoir la santé! Qui donc a donné lieu à cette innovation, qui choque si évidemment la délicatesse de la médecine, les loix de la nature, & même celles de la religion? C'est, sans contredit, le peu de succès avec lequel quelques-uns traitent communément la petite-vérole,

vérole, & le desir de se soustraire aux cicatrices dont elle a coutume de défigurer le visage, qui ont été la principale cause de son admission en France. Je serois pourtant incliné à croire qu'en gouvernant cette maladie suivant les règles fondamentales de la bonne médecine, il ne mourroit guères plus de personnes de la petite-vérole naturelle, que de l'artificielle. Je sçais, à n'en point douter, que l'on pourroit aisément garantir les malades des impressions de difformité que celle-là laisse sur la peau. Si une fois on réussissoit dans ces deux objets, l'inoculation seroit donc hors d'œuvre, & on la renverroit dans les pays de la Géorgie & de la Circassie, avec défense de s'introduire davantage dans le nôtre, sous le spécieux prétexte de prévenir un mal qui ne seroit jamais arrivé à plusieurs de ceux auxquels on en a fait présent; & qui, quand même il leur seroit naturellement survenu, n'auroit jamais dérangé que pour peu de jours l'économie de leur

ſanté, s'il eût été conduit ſelon les loix de la nature (1). Pour moi, j'ai eu à ſoigner une quantité conſidérable de petites-véroles, & même des plus malignes, ſur des perſonnes de tout âge, & jamais, je puis le dire, aucune d'elles n'eſt morte de cette maladie entre mes mains. Il y a plus, c'eſt qu'avec ma méthode on n'eſt point défiguré. Mais pourra-t-on bien m'aſſurer que les inoculés ont été & seront toujours exempts de ces mêmes marques? me garantira-t-on auſſi qu'ils ne ſeront de leur vie expoſés au retour de la petite-vérole? nous avons trop de preuves du contraire pour nous le perſuader; & ſans me mettre en frais de les ramaſſer toutes, il m'en tombe deux bien à propos ſous la main, qui ne ſouffrent point d'équivoque; c'eſt la fille d'un Seigneur de très-grande remarque du faux-

---

(1) *Voyez la thèſe ſoutenue à Paris par M. Duvrac, le 30 décembre 1723, ſous la préſidence de M. de la Vigne de Frécheville.*

bourg S. Germain, & une Comteſſe du même quartier, leſquelles, l'année dernière, ont eu la petite-vérole naturelle dans toutes les règles, après avoir eſſuyé l'inoculation la plus ſoigneuſement adminiſtrée, & ſuivie de tous les bons effets qu'on en pouvoit eſpérer.

N'arrive t-il pas encore que l'inoculation eſt ſouvent imparfaite, & d'autres fois entièrement manquée? n'eſt-on point par conſéquent ſujet aux mêmes périls dont nous menace la petite-vérole naturelle? Combien il eſt dommage que le tems que l'on employe pour cette opération avortée, & qu'avec cela la maladie que l'on ſubit pour ſe ſoumettre à ces épreuves, tombent l'un & l'autre en pure perte!

On aura beau raiſonner là-deſſus, « quelque petit que l'on ſuppoſe le nom» bre de ceux qui périſſent par ce pré» ſervatif, il ſuffit que ſes partiſans avouent » que l'on peut mourir, & que l'on en » meurt réellement, pour que tout le

» ſuccès imaginable dont ils ſe glorifient » puiſſe balancer le triſte ſort de ceux » qui ſeroient encore en vie, ſi l'on n'a» voit pas voulu les préſerver de la » mort (1) ».

« La petite-vérole procurée.... par » l'inoculation, dit le grand Anatomiſte » Heiſter, étant toujours une maladie » dangereuſe, il paroît difficile de juſ» tifier... une méthode qui la procure » ſouvent à des perſonnes qui en auroient » été exemptes ſans elle (2) ».

Diſons mieux avec un Médecin de la Faculté de Paris, « que de quelque côté » que l'on ſe tourne pour l'inoculation » de la petite-vérole, on ne voit que » des dangers à craindre (3) ».

Mais comment faites-vous, me demandera-t-on peut-être, pour empêcher les

(1) *Lettre ſur l'inoculation, pag. 12.*

(2) *Heiſter, diction. de la médecine, vol. 6, art. de la petite-vérole.*

(3) *Examen de l'inoculation.*

marques de la petite - vérole ? Voici comme je m'y prends. Je fortifie la nature, je pousse vivement l'éruption, en accélérant la coction de l'humeur variolique. Le pus alors ne séjournant que très-peu de jours dans les boutons, son acrimonie n'a pas le tems de caver. D'un autre côté, quand les boutons commencent à blanchir, je fais faire usage d'un baume particulier, qui mûrit promptement la matière purulente, & en corrige aussi-tôt l'âcreté.

Je ne m'étendrai point ici sur un nombre prodigieux de maladies vénériennes complettes de 6, 7, 8 & 10 ans, accompagnées de simptômes les plus fâcheux, que j'ai guéries très-radicalement, sans assujettir les malades à cette rigoureuse méthode, qui est si en usage parmi la plûpart des Chirurgiens. Dans la grande quantité de ces malades, il s'en est trouvé beaucoup qui avoient passé par les bains, par les frictions & par la salivation, sans avoir pu obtenir leur guérison, malgré

toutes les précautions que l'on avoit prises pour la leur procurer ; & je puis me flatter d'avoir découvert les vrais anti-vénériens, dont l'efficacité est constatée par des épreuves non suspectes, & tant de fois réitérées sur un nombre très-considérable de sujets.

Ces anti-vénériens sont tirés d'une préparation de mercure qui m'est particulière, & qui consiste à faire mourir si bien ce minéral, qu'il ne puisse plus se revivifier, ensuite à le cuire, & enfin à le débarrasser de tous ses mauvais levains. Cet aigle fugitif étant ainsi traité, il ne porte jamais à la gorge, ni aux gencives, ni à la tête, & ne fait aucune impression dangereuse ni sur les parois de l'estomac, ni sur la substance des poumons, ni sur les fibres du genre nerveux (1). Et comment la pourroit-il

(1) Ce même mercure incorporé dans les onguens dont je me sers pour les écrouelles, a produit des effets aussi surprenans que rapides contre cette maladie.

faire, puiſqu'il eſt rendu analogue, ou homogène au corps humain ? Les pillules mercurielles ordinaires, les pillules anti-vénériennes de celui-ci, les dragées ſi en vogue de celui-là, & tant d'autres ſortes de panacées, ne ſortent pas, je crois, des mains de leurs auteurs, frapées à la même marque ? On ne ſçauroit effectivement trop s'appliquer pour parvenir à la guériſon radicale d'une maladie de ſi grande conſéquence, qui empoiſonnant la ſource de la génération, & en en ſtériliſant le germe, doit, par une ſuite inévitable, être ſi oppoſée à la population du genre humain.

En un mot, ſi j'avois des certificats pour toutes les différentes maladies ſérieuſes en tout genre, que j'ai traitées avec une prompte & heureuſe réuſſite, & que je vouluſſe les produire, je pourrois ſûrement en faire un volume des plus amples : mais comme je paroîtrois m'afficher à l'enſeigne de la charlatanerie ou de l'empiriſme (ce que je ne veux

point, & ce qui même ne me conviendroit pas), je laisse à la réputation que je me suis acquise le soin de manifester les avantages de ma pratique.

Je n'irai cependant pas, enflé de mes succès, prendre un vol trop hardi, & entreprendre de planer au-dessus de la plupart de mes confrères; je cède volontiers au plus grand nombre d'entr'eux la supériorité sur moi. Trop heureux de pouvoir faire le glaneur à leur égard, & de ramasser, comme une seconde Ruth dans le champ de Booz, les épis que je trouve sur leurs traces! plus heureux encore si cette semence salutaire étant, comme elle l'est, d'une nature fertile, j'ai le talent de la faire germer & accroître dans mon propre terrein, & de la multiplier de manière que je puisse en recueillir par la suite une abondante moisson! Je connois effectivement en France, & sur-tout à Paris, beaucoup de Médecins très-intelligens, qui, bien loin d'être rangés dans le catalogue des turbateurs

de la nature, doivent plutôt être regardés comme les miniſtres de ſes volontés, & les défenſeurs de ſes droits. Leur ſçavoir, ſoutenu de la juſteſſe de leur jugement, & confirmé par les effets avantageux de leur pratique, donne encore un nouveau luſtre à la réputation qu'ils ont ſi ſouvent méritée. Je n'ai pas beſoin de les nommer ces eſtimables reſtaurateurs de la ſanté, ils ſont aſſez connus de tant de malades, qui ont été heureuſement ſecourus par leurs ordonnances combinées avec poids & réflexion, ainſi que de tous ceux qui ont été témoins oculaires & auriculaires des merveilleuſes cures qu'ils ont opérées.

Si l'on me demande, à mon tour, qui je ſuis pour oſer prendre à tâche de preſcrire des règles aux aſpirants en médecine, je vais l'avouer tout naturellement. Je ſuis un Médecin d'une honnête & ancienne famille du bas Angoumois (1), qui, jaloux

(1) Lieu des Joncades, paroiſſe de Chriteuilh, élection de Cognac.

de s'inſtruire, a conſommé d'avance pour cela une bonne partie de ſon patrimoine; qui s'étant ſenti, dès ſa jeuneſſe, un goût décidé pour la médecine, a fait pour celle-ci le ſacrifice d'un état des plus avantageux; qui a toujours tâché, dans les fonctions de ſon art, d'avoir la nature pour bouſſole; qui, ami de l'humanité, a donné mainte-fois ſa peine & ſon argent pour ſecourir les pauvres infirmes; qui, curieux de faire de nouvelles obſervations ſur la nature, tantôt dans ſon cabinet, tantôt dans les laboratoires chimiques, & tantôt dans la campagne enrichie d'une variété de ſimples, ſe propoſe, à l'avenir, de les mettre au jour pour l'utilité publique, plutôt que pour ſa propre gloire; & qui enfin, livré uniquement à la phiſique naturelle & à la ſpéculation de la médecine théorique & pratique, s'étudiera, autant qu'il ſera en lui, à ſonder les plis & replis de l'une & de l'autre, jusqu'au moment que ſon eſprit, dégagé des ſollicitudes terreſtres,

aille ſe réunir pour toujours à l'eſprit divin, dont il tient ſon eſſence & ſon origine.

CHAPITRE III.

De l'uſage que l'on doit faire de la phlébotomie, relativement à différens autres cas particuliers, avec quelques remarques ſur l'inſpection du ſang, ſur certaines opérations chirurgicales, & ſur le peu d'avantage que l'on peut tirer de l'anatomie, conſidérée comme telle, pour les maladies internes.

Après m'être expliqué le plus intelligiblement qu'il m'a été poſſible ſur les fiévres aiguës & inflammatoires, ou de la ſeconde claſſe, dont la curation doit être accomplie par peu de ſaignées, je pourrois étaler une peuplade de maladies chroniques de toute eſpèce; mais les définitions dans le détail deſquelles je

pourrois entrer à leur égard, ne ſerviroient qu'à allonger la matière, ſans toucher au fonds. Que l'on ſe contente donc pour le préſent que je faſſe ſeulement obſerver, qu'après avoir démontré que, ſi dans les fiévres habituelles, dans les inflammatoires & autres, qui ſont le plus en butte à l'effuſion du ſang, il convenoit de ſe relâcher ſur les ſaignées, il eſt évident que l'on doit bien plus encore les ménager, quant aux maladies chroniques. L'expérience, éclairée de la raiſon, fait aſſez ſentir l'importance de cette réſerve dans ces dernières maladies : car, comme en minant & conſumant peu à peu le ſuc nourricier, elles ralentiſſent indubitablement le feu de la vie, le plus sûr moyen de l'éteindre tout-à-fait ce ſeroit de trop ſaigner.

Pour réuſſir donc à détruire la cauſe de ces indiſpoſitions, qui traînent tant en longueur, j'eſtimerois que des purgatifs bien ordonnés, aſſortis à l'humeur peccante, & réitérés à propos, ainſi

que des opiates apéritives, ſtomachiques & laxatives en même temps (1), ſeroient tout ce que l'on pourroit trouver de plus ſouverain pour en tarir la ſource, lorſque l'on ne purge pas une humeur pour l'autre, que l'on ranime comme par degrés le feu vivifiant de la nature, & qu'on l'augmente même par l'addition de médicamens balſamiques, aromatiques, & quelquefois ſudorifiques, leſquels ſe concilient quelquefois au mieux avec les purgatifs (2), & ſans leſquels ceux-ci ne ſeroient pas ſi exactement ſui-

(1) On peut même dans certaines occaſions, ſuivant la nature de la maladie, les faire précéder d'un ou de pluſieurs vomitifs, mais toujours avec une grande prudence.

(2) Par exemple, les tiſannes faites avec les bois ſudorifiques, mêlés avec certains purgatifs & les aromates, ſont d'une efficacité ſingulière contre les engorgemens des glandes, les enflures, les tumeurs, les gales à la tête, le lait répandu, les ulcères & autres maux de ce genre.

vis de l'effet que l'on pourroit se promettre.

Il y auroit cependant des inconvéniens à craindre, si l'on répétoit trop souvent ces purgatifs, même les mieux conditionnés, ou si on les donnoit en trop grande dose. On tomberoit alors dans des superpurgations qu'il est très-important d'éviter, parce qu'en donnant dans cette extrémité là, on enleveroit à la fin le baume naturel & l'humide radical, d'où dépendent la conservation de notre méchanisme, & la durée du cours de nos années (1). Il ne faut point avoir toujours égard à la quantité de l'humeur qui doit être chassée, mais à sa qualité, pourvu toutefois que cela se passe de

---

(1) Periculum est ne inter causas morborum, omni corporum viâ patefactâ, ea quoque ipsa, in quibus causa vivendi est, exinaniantur, amissoque omni alimoniæ fundamento, homo exhaustus intereat. *Aul. Gel.*

façon que le malade ne s'en trouve pas fatigué (1).

Je pourrois étendre bien plus loin ces reflexions, mais je crois devoir en laisser le soin à ceux qui ont plus que moi approfondi cette ample matière. Cependant pour continuer à remplir les objets que j'ai annoncé dans ce troisieme chapitre, je vais à présent débuter par soumettre au jugement des Médecins la plétore, les crachemens de sang, les saignemens de nez, les pertes des femmes & autres hémorragies, pour lesquelles quelques Praticiens ne trouvent pas de meilleures ressources que dans la répétition des saignées, dans la vûe de diminuer le volume du sang, dont ils croient la quantité trop grande, & de l'empêcher de s'échapper avec trop de véhémence (2).

(1) Quæ vacuantur, non copiâ sunt æstimanda, sed qualia oportet, vacuentur; & ægri facilè tolerent. *Hippocrat. sect.* 1. *aphor.* 23.

(2) Si l'on demande, à ce sujet, l'avis de

Mais je crois que ce ne feroit pas encore pour cela une raiſon concluante, pour s'empreſſer de diminuer de beaucoup cette prétendue trop grande quantité du ſang, en le tirant des veines. Ne faudroit-il point que l'on examinât auparavant ce qui cauſe cette augmentation apparénte, ou cette raréfaction extraordinaire ? Si c'eſt une trop grande abondance de chile, ou de ſuc nourricier, qui d'ailleurs ſoit par lui-même bien conditionné, qu'on le diminue par une diète raiſonnable. Si ce ſont des matières hétérogènes mal digé-rées, âcres, acides, &c. dont la qualité

M. Guindant, il répondra « que tous les Mé» decins, tant anciens que modernes, con» viennent unanimement que les pertes ſan» guines affoibliſſent le corps, influent beau» coup ſur le fluide nerveux en l'appauvriſſant, » & que les ſaignées réitérées énervent, vieil» liſſent, diminuent la force de la circulation, » rendent les perſonnes ſujettes aux vapeurs, » & en général à tous les maux des nerfs » *Natur. oppr. pag. 70.*

ne ſe marie pas avec celle du ſang, & occaſionne en lui cette effervеſcence, qu'on les expulſe en majeure partie, & qu'on mûriſſe celles qui reſteront, & le ſang auſſitôt rentrera dans les règles de ſon cours progreſſif. L'expédient eſt bien ſimple, bien aiſé à exécuter; & je ne vois pas qu'il ſoit beſoin de recourir à plusieurs ſaignées, qui, après avoir épuiſé le malade, dont les forces n'ont déja été que trop abattues par des évacuations ſi copieuſes, pourroient le jetter dans une phtiſie inguériſſable; inconvénient qui ne s'eſt offert que trop fréquemment à ma vue.

Il conviendroit encore bien moins de vouloir, ou par précaution, ou pour le moindre ſujet, & ſans une néceſſité bien marquée, retrancher quelque portion du volume du ſang. Ne doit-on point commencer plutôt par peſer mûrement ſes vertus naturelles, & en évaluer le prix? & l'on verra après ſi on peut le répandre avec impunité. S'il eſt, comme on n'en

peut pas douter, la ſource & le meſſager des eſprits qui animent nos ſens; s'il eſt le principe néceſſaire de la mobilité du corps; s'il eſt l'aliment commun de toutes les parties qui entrent dans l'ordre de la ſimettrie animale; enfin ſi c'eſt par ſon moyen que nous vivons, & que notre vie ſe conſerve, pourquoi ſapperoit-on par les fondemens la plus belle colonne de notre organiſation? ne paroîtroit-il pas plus raiſonnable d'en augmenter plutôt la quantité, ſi cela ſe pouvoit, que de la retrancher? car comme je m'en ſuis expliqué autre part, plus nous poſſédons de ſang, plus nous avons de vigueur, & plus long-temps dure notre exiſtence. Par une raiſon contraire, la diminution ou la diſette de notre ſang ne peut produire que des effets tout oppoſés, comme la foibleſſe, la reſpiration gênée, la pâleur, la difficulté de marcher, &c.: & on auroit beau dire: le ſuc nourricier n'eſt point capable de réparer ſuffiſamment la perte d'un

ſang que l'on a reçu des mains de la nature.

Mais toujours un grand ſoin que devroient avoir, je penſe, ceux qui feroient dans l'uſage de ſaigner dans preſque toutes les indiſpoſitions, ce feroit, autant que faire ſe peut, de n'ouvrir du moins la veine qu'après que les premières voies auroient été dégagées, pour ne pas donner lieu aux matières, qui y feroient dépoſées, de paſſer plus librement dans les vaiſſeaux, à moins qu'il ne ſe rencontrât quelque cas très-preſſant qui ne permît point de différer plus long-temps cette opération (1). Alors que l'on pratique la ſaignée ſans héſiter, & même ſans s'embarraſſer de l'amas de ces mêmes matières, comme dans les chûtes con-

(1) Scopus urgentiæ omnem interturbat ordinem, & omnibus aliis debet anteferri. Quæ maximè cauſa eſt, ut nullum inviolabile præceptum in arte (medicâ) ſit, nec ulla perpetua formula. *Valleſius, method. medend.*

ſidérables, afin de faire repomper le ſang extravaſé par les vaiſſeaux abſorbans, dans une plétore ſubite, & en efferveſcence (ce que l'on appelle *coup de ſang*), dans le commencement de certaines pleuréſies étouffantes, ou dans d'autres cas ſemblables, qui menacent d'une inflammation ſérieuſe, ou d'une prompte ſuffocation, parce qu'en débarraſſant par la ſaignée les couloirs du ſang, on favoriſe le jeu, le reſſort de leurs fibres; d'où il ſuit que les fluides ſont mieux fouettés, mieux travaillés par l'oſcillation des ſolides, & par conſéquent moins gênés dans leur mouvement circulaire: ce qui peut procurer un prompt ſoulagement au malade; mais en ſuppoſant toujours que cette opération étant une fois accomplie & pouſſée à ſon vrai point, il eſt à propos d'évacuer les humeurs nuiſibles qu'elle auroit pu faire paſſer dans le ſang par la route de la circulation.

Je viens de me rapprocher un peu ici

de l'opinion de deux Médecins accrédités.

1°. De celle de M. Lieutaud, Médecin du Roi, touchant ce qu'il preſcrit avec ſa prudence ordinaire, relativement aux indications qui admettent la phlébotomie.

C'eſt ainſi qu'il s'explique dans ſon précis de ſa matière médicale, tome II., page 18 : « La ſaignée eſt de la plus » grande utilité dans les cas d'apoplexie » ſanguine, dans l'inflammation des reins, » la péripneumonie & les autres inflam- » mations internes ».

Je ſerois aſſez porté à croire que l'on pourroit y ajouter (comme les inflammations du bas ventre, &c.) « on ne la » regarde pas comme moins ſalutaire, » d'après les grandes bleſſures, les chûtes » conſidérables, &c.; mais il faut éviter » de la répéter plus qu'elle ne doit l'être, » de peur que le malade ne retombe dans » un état plus fâcheux, & que l'épuiſe- » ment de ſes forces ne hâte ſa fin ».

2°. J'écoute encore attentivement les avis de Helvetius dans ſon traité des maladies les plus fréquentes, & des remèdes propres à les guérir, tome I. C'eſt ainſi qu'il s'en explique : « Il faut tenir » un juſte milieu entre ceux qui ſont les » partiſans trop zélés de la ſaignée, & » ceux qui ſe font une habitude d'en mé- » priſer l'uſage ; ce milieu conſiſte à pla- » cer la ſaignée à propos, & à diſtinguer » les occaſions où elle peut être utile- » ment employée, d'avec celles où l'on » doit néceſſairement l'éviter. Son prin- » cipal effet eſt de déſemplir les vaiſſeaux » trop gonflés, de diminuer la trop » grande fermentation du ſang, de pré- » venir & détourner les fluxions, les vi- » ves douleurs, les inflammations, les » dépôts.... Ainſi ces différens accidens » ſont ceux contre leſquels elle doit être » principalement ordonnée. C'eſt pour » dégager les vaiſſeaux & pour modérer la » trop grande fermentation du ſang, que » l'on fait ſaigner... parce que le ſang

» ſe raréfiant peut s'extravaſer, & em- » pêcher la ſecrétion des différentes hu- » meurs.

» On ſaigne dans les fluxions pour » les détourner, & pour relâcher les par- » ties trop tendues; dans les douleurs » aiguës, pour en calmer la violence; » dans le commencement des dépôts, » pour en prévenir les progrès; dans les » inflammations, pour les appaiſer, & » pour prévenir la rupture des vaiſſeaux; » dans les hémorragies, pour arrêter l'é- » vacuation du ſang provenant de cauſe » interne, ou externe, &c. ».

Dans les cas ci-deſſus allégués, il paroît qu'il eſt de la plus grande importance de communiquer aux fluides & aux ſolides un mouvement réciproque d'action & de réaction, dans les vûes d'établir entre les uns & les autres un exact équilibre, pour leur procurer ce juſte accord, ſi propre à diſſiper le trouble qui pourroit s'être élevé entr'eux, à l'occaſion des matières hétérogènes en effervefcence,

& ramener au malade, par l'entremiſe d'un calme médiateur, une ſanté ſtable & permanente ; mais le plus sûr expédient que l'on puiſſe employer à cet effet, eſt ſans contredit la ſaignée preſcrite, ſelon les régles indiquées, par un Médecin doué d'un jugement ſain & réfléchi, & renfermées dans de convenables bornes.

Cependant il eſt de la prudence en général de ſe ſervir de tous les moyens poſſibles pour ſe diſpenſer d'emprunter le ſecours des ſaignées, quand on prévoit que l'eſtomac eſt gorgé de ſucs indigeſtes. N'eſt-il pas en effet du Médecin ſage & aviſé de prendre toujours le parti le plus commode, le plus court & le plus sûr (1)? Si dans pluſieurs occaſions nous trouvons des expédiens moins dangereux, & auſſi certains pour le moins que les ſaignées, devons-nous balâncer à les mettre en uſage?

(1) . . . Officium eſt Medici . . . & ut tutò, ut celeriter, & ut jucundè curet. *Celſ. L.* 3, *C.* 4.

Si,

Si, par exemple, il s'agit de raréfier des matières trop condenſées, de diſſoudre celles qui ſont coagulées, ou de leur donner iſſuë par les pores de la peau, n'avons-nous pas en notre diſpoſition des diaphorétiques, des ſudorifiques, des délayans, des diſſolvans bien plus puiſſans & bien plus prompts dans leurs effets, que ceux que l'on peut eſpérer de tant d'ouvertures de veine, pour concourir aux mêmes fins? & quand les fluides ſont trop déliés, trop ſubtils, trop raréfiés, n'eſt-il pas bien facile d'employer des incraſſans pour les condenſer & les épaiſſir?

Il eſt auſſi à remarquer que la raréfaction du ſang, qui ſembleroit annoncer ſa trop grande quantité dans les vaiſſeaux, n'eſt produite que par des matières étrangères trop agitées, qui le faiſant dilater extraordinairement, en groſſiſſent le volume, ſans en augmenter la maſſe; & que la condenſation eſt occaſionnée par des levains d'une nature oppoſée, propres

à en rapprocher les parties les unes des autres, & les faire tomber dans l'épaiſſiſſement, comme pourroit faire la preſſure, reſpectivement au lait; il arrive encore fréquemment que, par un défaut de chaleur dans le ſang, les humeurs dont il eſt chargé n'ayant pas un mouvement ſuffiſant pour agiter & écarter leurs propres molécules, elles ſont néceſſitées à ſe porter au coagul, & quelquefois même à la mortification.

Mais de quelque manière que les choſes ſe paſſent, & quelque preſſante que ſoit l'indication d'ôter du ſang des vaiſſeaux, on ne doit pas révoquer en doute que les ſaignées n'influent ſur nos jours, dont elles retranchent une partie, plus ou moins grande, à proportion de leur nombre plus ou moins conſidérable; mais il vaut bien mieux encore alors encourir le riſque d'un moindre mal pour en parer un plus grand, ou plutôt que de s'expoſer à une maladie plus ſérieuſe & plus précipitée, qui pourroit promptement

trancher le fils de la vie, ou du moins en accélérer le terme.

Quelques-uns ſont encore aſſez dans l'habitude de ſaigner pluſieurs fois dans les inflammations des yeux ; mais pourquoi ne pas plus ménager un organe qui eſt le plus précieux que nous ayons pour les agrémens de la vie ? Or, de l'aveu d'un chacun, la ſaignée eſt préjudiciable à la vuë ; on devroit donc dans ce cas n'y recourir que quand on voit que l'on ne peut pas abſolument s'en diſpenſer ; que ne tente-t-on plutôt de détourner l'humeur contraire, qui ſe porte ſur les yeux, par des purgatifs relatifs à l'indiſpoſition (1), que l'on peut accompagner de collires, s'il en eſt néceſſaire : mais rarement a-t-on beſoin de ceux-ci,

(1) Je n'oublie pas d'inférer dans ces purgatifs les hermodactes, l'agaric, le mechoacan, le turdith, auxquels je joints quelques ſudorifiques. On ne croiroit pas combien cet aſſortiment eſt ſuivi de bons effets.

quand on attaque, & que l'on détruit le le fond de l'humeur qui fait l'inflammation; c'est ce que j'ai expérimenté bien des fois.

Les dangers auxquels on expose la vûe par un usage trop continué d'ouvrir la veine, n'ont été que trop communs. N'a-t-on pas vu souvent des personnes qui l'ont perdue par des saignées faites trop fréquemment, ou hors de propos? & il y a à parier que, parmi ceux qui sont devenus aveugles (sans que toutefois il leur soit survenu quelque accident particulier), il y en a eu un bon nombre à qui cet inconvénient n'est arrivé que parce que on a trop peu épargné leur sang. Il seroit pourtant à considérer, ce me semble, que les saignées portant un affoiblissement sensible aux fibres nerveuses du cerveau, auxquelles les yeux participent de si près, elles doivent porter le même affoiblissement aux nerfs qui se communiquent directement à l'organe de la vue.

Il est encore plusieurs Chirurgiens qui

s'imagineroient prévariquer contre la bonne méthode, s'ils ne répétoient pas les saignées dans la suppréssion des menstrues & du flux hémoroïdal, ainsi que dans presque tous les cas où il y a de l'inflammation. Mais ne pourroit-on point, à force de recherches, trouver quelque moyen pour être plus réservé sur le compte du sang, & être moins dissipateur d'une substance dont la sortie ne paroîtroit point, sur-tout dans les deux premiers cas, être absolument dévolue à l'office de la lancette? La réproduction de ce sang intercepté ne conviendroit-elle point mieux, d'un côté à la vertu efficace de quelques bons emménagogues, & de l'autre à celle de quelque remède assorti de façon à être capable de provoquer la nouvelle apparition du sang hémoroïdal ainsi retenu, & par-là de faire revenir l'un & l'autre sang vers les issues où la nature a dessein de le faire couler? Si le sang encore est arrêté, & croupit dans les vaisseaux où est le foyer

de l'inflammation, la pharmacie & la botanique ne possédent-elles point des drogues ou des simples excellentes, dont les effets (après avoir vuidé les premières voies, s'il en étoit besoin) pourroient peut-être devenir aussi prompts pour le moins, que ceux que l'on croiroit devoir attendre d'un grand nombre de saignées, qui, au lieu d'avancer l'allégement de la nature, ne pourroient souvent que lui nuire, & le retarder (1)?

Si le sang est trop raréfié, & s'échappe de ses vaisseaux, comme il arrive dans

---

(1) Le Médecin que j'ai déja cité, ne trouve point du tout cette pratique de son goût. « Je » vois fréquemment ici (à l'Hôtel-Dieu), » ajoute-t-il encore, que ceux que l'on saigne » souvent, & que l'on accable de remèdes, » guérissent quelquefois, il est vrai; mais aussi » n'est-il pas rare de les voir tomber, par la » suite, dans un état cachectique qui dégénère » bientôt après ou en hydropisie, ou en hypo-» condrie ou histérie ». *M. Guindant, nat. op. pag. 62.*

les pertes des femmes, dans les crachemens de ſang, dans les ſaignemens de nez, ou autres hémoragies, on doit trouver dans le même fonds quelques reſſources pour le condenſer, & calmer ſon agitation, en le délivrant de ces corps étrangers, qui en écartent les parties, & portent dans ſon cours un trouble extraordinaire; ou bien en mûriſſant ces humeurs, principalement lorſqu'elles tendent d'elles-mêmes à une bonne coction. Il me ſembleroit que les voies qui conduiſent aux fins de cette entrepriſe, ſeroient plus ſimples, & paroîtroient tracées d'avance par la nature même, qui ne cherche qu'à faire mettre à profit les enſeignemens qu'elle donne. Il ne faut pourtant pas juger, par ce que je viens de mettre en avant, que dans ces circonſtances-ci, non plus que dans bien d'autres, je rejette entièrement la faignée; mais j'en ſuis toujours ſur la prudence & la modération avec leſquelles on doit l'adminiſtrer.

Pour moi je sçais bien que, dans les suppressions, de même que dans les inflammations, je n'ai jamais guères employé d'autres moyens que ceux dont j'ai donné, il y a un moment, l'idée, & qu'elle m'a toujours très-bien réussi, autant que la vigueur naturelle a été en état de se prêter aux médicamens que j'indiquois. Que si la foiblesse de la complexion ne permettoit pas à leur vertu d'être effectuée, les saignées sûrement n'obtiendroient pas d'elle un succès plus favorable.

Je ne passerai pas non plus sous silence la coutume dans laquelle la plûpart des Chirurgiens sont encore de saigner les femmes enceintes plusieurs fois dans leur grossesse. Si dans ce tems-là le sang devoit être répandu, la nature l'auroit fait reparoître par les mêmes couloirs d'où il sortoit avant la conception; mais il ne se montre plus, dès que celle-ci est décidée: donc il ne doit plus sortir des vaisseaux; ou s'il en sort, c'est un cas

accidentel & contre nature. Mais, dit-on, l'on ſaigne pour que l'enfant ne ſoit pas ſuffoqué par la trop grande abondance du ſang, & pour prévenir les pertes auxquelles la mere ſeroit expoſée ſans cette précaution. Vaine terreur ! pourquoi tant s'inquiéter ſur un événement auſſi incertain ? il ne s'agiroit pour ſe raſſurer, que de diminuer le volume du ſang, puiſqu'il le faut, mais non point ſa maſſe ; & pour diminuer ce volume, en viendra-t-on à tirer le ſang des veines ? Point du tout, il ne ſera queſtion que de le délivrer du fardeau des humeurs qui l'augmentent, par des purgatifs que requiert l'état de la groſſeſſe (1), & l'on verra alors les vaiſſeaux ſe déſemplir, les ſimptômes dangereux ſe dif-

(1) C'eſt l'opinion d'Hippocrate, qui juge à propos de purger les femmes enceintes.

Utero gerentes ſunt medicandæ, ſi materia turget, quarto menſe, & uſque ad ſeptimum. Hippoc. L. 4, Aphor. 1.

ſiper, & l'on ſera à l'abri de ces craintes puſillanimes que ſuſcitoit la quantité, ſoi-diſant exceſſive, d'une ſubſtance dont la poſſeſſion n'eſt jamais trop ample (1); encore ces purgatifs ne conviennent-ils qu'à des femmes ſédentaires, ou qui habitent dans un air fort épais, à peu près comme celui que l'on reſpire à Paris. Mais quant à celles de la campagne, ou de certaines villes de Province, qui ſe donnent beaucoup d'exercice, le meilleur remède pour elles eſt de n'en prendre aucun, à moins qu'il ne leur arrive quelque maladie imprévue qui les mette dans la néceſſité d'en agir autrement.

Combien le grand air de la campagne,

(1) Il pourroit néanmoins ſe faire que, malgré les raiſons que j'ai apportées pour ménager le ſang des femmes enceintes, il ſurvînt des événemens qui autoriſaſſent l'ouverture de la veine; c'eſt aux Praticiens intelligens à ſe décider ſur ce qu'ils doivent entreprendre à cet égard.

qui eſt le ſéjour naturel des hommes, comme des brutes, l'exercice que l'on y prend, la frugalité des alimens dont on s'y nourrit, n'influent-ils pas d'une manière bien ſenſible ſur le tempérament des deux ſexes ! Tous ces avantages rendent les fluides plus légers & plus ſubtils, & augmentent le reſſort des fibres, parce qu'en donnant au ſang une nouvelle activité de mouvement, ils broyent, par ſon entremiſe, les humeurs trop groſſières, & détournent les embarras & les obſtructions.

La nature, ſuivant l'obſervation d'un Auteur que j'ai lu quelque part, traite tous les animaux abandonnés à ſes ſoins avec une prédilection qui ſemble annoncer combien elle eſt jalouſe de ſes droits. Par exemple, le taureau, le cheval, l'âne même, &c. ont une conſtitution plus robuſte dans les champs que dans les villes, & encore plus dans les forêts que dans les maiſons particulières. Ils perdent une bonne partie de cette vi-

gueur en devenant domeſtiques, & l'on diroit que tous les ſoins que l'on prend pour bien nourrir ces animaux, ne ſervent qu'à les faire dégénérer & les abâtardir.

« L'air fait une partie eſſentielle de » la nourriture, comme nous l'enſeigne » M. Malouin, & il contribue beaucoup » aux digeſtions. C'eſt pourquoi on di- » gère différemment les mêmes alimens » ſelon la différence de l'air qu'on reſ- » pire. L'air de la campagne eſt différent » de celui de la ville, & l'expérience » apprend que l'on digère ordinairement » mieux à la campagne qu'à la ville ».

En général l'air le plus ſalutaire que nous ayons à reſpirer, eſt celui du printems, ſur-tout dans la matinée. « Dans » le printems, continue M. Malouin, les » corps tranſpirent moins qu'en été, & » cette ſaiſon ſuccédant à l'hiver, l'air y » eſt plus pur, parce que le froid a em- » pêché la corruption des corps, ſur- » tout de ceux qui ſont répandus dans

» l'air. C'eſt pour cette raiſon ſeulement » que la pluie & la roſée du mois de » mai ſont préférables, & par la même » raiſon celle du matin eſt préférable à » celle du ſoir (1) ».

J'ai fait perdre à maintes femmes l'habitude où elles étoient de ſe faire tirer du ſang à différentes fois pendant leur groſſeſſe, & la facilité avec laquelle elles ont enfanté ſans ſaignées, ſans pertes, & ſans aucune mauvaiſe ſuite, leur a fait éprouver tous les avantages qu'elles pouvoient attendre de l'économie de leur ſang que je leur avois inſpirée. Combien au contraire n'a-t-on point vu de femmes avoir des couches laborieuſes & des pertes, & périr même quelquefois dans le travail, ou peu de temps après, par rapport à la trop grande quantité de ſaignées que l'on avoit fait précéder, ſouvent même immédiatement avant le

(1) *Chimie médecinale, première partie, chap.* 13.

moment d'accoucher ? Inſtant critique cependant où elles ont ſi grand beſoin de tout leur courage & de toutes leurs forces (1) !

Je ne ferois pas d'avis non plus qu'on les ſaignât pendant le cours de leurs lochies, lorſqu'il leur ſurvient quelque ſuppreſſion ou quelqu'autre contretems. Ne ſeroit-ce point contrecarrer le cours de la nature ? Un Praticien entendu ne peut-il pas ſçavoir ſe retourner pour prendre une autre route & d'autres meſures ? Des potions cordiales & emménagogues ne pourroient-elles point être plus conve-

(1) J'ai connu une dame, entr'autres, qui avoit mis huit à neuf enfans au monde, ſans qu'il ait paru aucune vuidange, malgré qu'elle étoit dans l'uſage de ſe faire ſaigner exactement, quand elle ſe trouvoit enceinte. Je lui ai ſupprimé les ſaignées, & mis en place quelques purgations, & elle a toujours accouché depuis très-heureuſement, & avec la quantité de lochies ordinaires aux femmes qui viennent d'accoucher.

nablement employées ? Dans les maladies qui proviennent de ſaiſiſſement ou de chagrin, ſur-tout aux femmes qui ont leurs règles, ou leurs vuidanges, il eſt à préſumer que les humeurs refluant vers l'eſtomac, en altèrent les levains. Dans ces maladies donc, pour peu qu'il ſurvienne de fiévre, ou que ſeulement on ſente de l'embarras dans les premières voies, on ne doit point, je crois, faire de difficulté de donner l'émétique ; c'eſt le vrai moyen de détourner le progrès des ſuites que ces humeurs dépravées pourroient avoir. Il pourroit bien cependant ſe préſenter des cas, quoiqu'ils ſoient rares, où il ſeroit à propos de ſe déterminer du côté de l'ouverture de la veine. Il y a tant de viciſſitudes dans les indications !

Les ſaignées faites aux femmes qui ont un lait répandu, ne les expoſeroient-elles point auſſi à quelques riſques ? Ce ſont des boiſſons ſudorifiques qui, ſelon l'expérience que j'en ai faite tant de fois,

doivent avoir la prédilection fur bien d'autres remèdes.

L'on en viendra peut-être à m'objecter qu'il eft du moins important de faigner les femmes enceintes vers les quatre mois & demi de leur groffeffe. Si l'on infifte, les raifons que j'ai déja établies pour démontrer l'inutilité de cette méthode, quand rien autre chofe n'en indique la néceffité, me tiendront lieu de toute réponfe. Pour moi je ne fais, en pareille conjecture, que fubftituer les purgatifs aux faignées; & fi quelqu'un fe prévaut de ce que plufieurs femmes ont accouché affez heureufement, quoiqu'on n'ait point ménagé leur fang, j'obferverai de mon côté qu'elles ne doivent fouvent être redevables de ce fuccès qu'à leur bonne conftitution.

Il eft encore bien d'autres cas où, fuivant les remarques que j'ai faites, les faignées font le plus à redouter; en voici les principaux.

Les faignées font fouvent mortelles, & bien plus encore, quand on en groffit

trop le nombre, dans tous les excès quelconques, comme dans les excès des veilles, dans les travaux outrés, dans les trop grandes applications d'eſprit, dans les trop fortes impreſſions de chagrin, dans les ſueurs abondantes, dans l'ivreſſe occaſionnée par un uſage immodéré du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, mais notamment dans les indigeſtions, & d'après les exercices de Vénus pouſſés trop loin, ou des pollutions trop ſouvent réitérées ſur ſoi-même. Dans tous ces contretems, ſur-tout dans les derniers, une ſeule ouverture de veine peut devenir une operation funeſte; & à plus forte raiſon quand on la répete, la mort n'en doit-elle point être plus aſſurée & plus prompte? La chaleur naturelle étant, d'un côté, en bonne partie exhalée, & le baume radical affoibli, & comme étouffé de l'autre, ſous le poids de ces différens excès, comment l'individu pourroit-il ſupporter encore une perte qui doit porter ſa foibleſſe juſqu'à ſon dernier période?

Perſuadons - nous du danger des ſaignées, principalement dans le déréglement outré des plaiſirs de la luxure, ſur les ſavantes réflexions qu'a faites à ce ſujet le recommandable Hoffman. « L'on » comprend aiſément, dit-il, comment » il y a un rapport ſi étroit entre les » teſticules & le cerveau, attendu que » ces deux organes ſéparent du ſang la » limphe la plus ſubtile, qui eſt deſtinée » à procurer aux parties le mouvement » & la vigueur, & à contribuer aux » fonctions de l'eſprit : auſſi eſt-il im- » poſſible qu'une diſſipation trop abon- » dante de ces liqueurs ne détruiſe pas » les forces de l'un & de l'autre (1) ».

Les choſes étant ainſi bien conſidérées, quelle fatalité ne ſeroit-ce pas pour quiconque, étant épuiſé par l'abus de ſes paſſions luxurieuſes, ſe ſent encore en-

(1) *Hoffman*, *C*. 102. Ce paſſage eſt rapporté par M. Tiſſot, dans ſon onaniſme, ou maſturbation.

lever une portion de ſon ſang ? puiſque ſon ſang eſt le voiturier & le diſtributeur des eſprits, qui répandent la vigueur dans toutes les parties muſculeuſes, tendineuſes & nerveuſes ; que de plus il eſt la ſource du liquide ſéminal, & que la perſonne affoiblie par de ſemblables excès, a déja perdu une grande quantité de ces eſprits ; ne lui en enleve-t-on pas le reſte, en lui enlevant ce même ſang ? & qu'elle reſſource auroit encore, pour ſe refaire, ce peu d'eſprits qui auroient échappé à la ſaignée ? D'un autre côté, le ſujet étant dépourvu de cette douce flamme qui entretenoit ſa chaleur naturelle & perfectionnoit ſes levains digeſtifs, ſi on lui fait encore ſubir l'épreuve des ſaignées, ſes digeſtions ne feront-elles pas interrompues, & la coction des humeurs imparfaites ? Le chile enſuite n'ayant plus qu'un caractère de crudité, ne deviendra-t-il pas entièrement impropre à remplir toutes ſes deſtinations ?

Jugez, d'après toutes ces conſéquences,

s'il eſt étonnant que les ſaignées ſoient ſouvent mortiféres dans les circonſtances que je viens de rappeller. Et comme dans ces derniers excès, de même que dans ceux dont j'ai fait mention immédiatement auparavant, on peut être journellement expoſé à être ſaigné à contretems & aux riſques de ſa vie, on ne ſçauroit donc être trop ſur la réſerve en fait d'intempérance (1), & ſur les plaiſirs effrénés de Vénus. Ces déréglemens énervent tellement l'homme, qu'à la fin il ne lui reſte plus que les triſtes débris d'une vie languiſſante, & le ſouvenir qu'il en a, ne lui laiſſe que de cuiſans regrets pour partage, de ſorte qu'après avoir travaillé

---

(1) Il ne faut pas non plus s'abandonner à une abſtinence trop rigoureuſe, qui ne laiſſe pas que d'avoir ſes inconvéniens. Conſultez là-deſſus votre eſtomac, à qui la nature ne manque pas de faire ſentir ſes propres beſoins, c'eſt-à-dire, les inſtans de faire diète par le dégoût, & les inſtans de manger par la faim.

ainſi, par ſes excès, à ſa propre deſtruction, il aiguiſe & tourne contre lui les traits des infirmités ; & ſi par malheur, il ſe trouvoit en butte à une phlébotomie outrée, qui, bien loin de réintégrer ſes forces abattues, les débiliteroit encore davantage, il acheveroit au milieu du ſang & des ſouffrances l'ouvrage de ſa ruine que ſon immodération auroit commencé.

Il ſeroit encore bien riſquable de les pratiquer (ces ſaignées réitérées) non ſeulement dans les circonſtances que je viens de détailler, mais de plus dans la phtiſie, dans la vomique, dans les obſtructions du foye & du méſantère, dans les hidropiſies de toute eſpèce, dans la paraliſie, dans les attaques de gouttes (1), dans

(1) J'ai connu pluſſieurs perſonnes, dont les unes ont été attaquées de paraliſie, les autres de la goutte, & d'autres d'un aveuglement ſubit, à l'occaſion des ſaignées faites à contre-tems.

les maladies de langueur, dans les coliques, dans les diarrhées, enfin dans des occafions où elles nous font préfager des périls évidens à quiconque auroit affez de condefcendance pour s'y foumettre.

Je ne voudrois pas non plus que l'on fît fupporter plufieurs faignées aux perfonnes de l'un & de l'autre fexe, qui feroient d'un âge avancé, & encore moins fi elles étoient dans la décrépitude. Il convient d'avoir une confidération particulière pour leur débilité, & ne pas leur enlever avec le fang le peu d'efprits qui leur refte, & qui fert à foutenir encore le fouffle de leur vie.

Je ne défirerois pas moins qu'on usât des mêmes précautions envers les enfans, qu'on eût égard à la délicateffe de leur complexion, & qu'on ne tourmentât pas de fi bonne heure, par les faignées, une vie qu'à peine ils commencent à refpirer. « Il ne faut jamais faigner les en- » fans, dit un Auteur digne d'être cru ; » c'eft leur vie que leur fang. C'eft fou-

» vent le ſang qui détermine leur tem-
» pérament ; c'eſt auſſi celui que l'on
» doit le plus ſeconder dans les vûes de
» la nature (1) ».

Je ſouhaiterois bien auſſi que, dans le cours de l'exercice médecinal, l'on déſabusât certains Praticiens, qui, après s'être égarés de la route des vrais traitemens, mettent les malades dans le cas d'en appeller d'autres en ſecret, leſquels réparent leur faute. On laiſſe néanmoins les premiers continuer leurs viſites, quoiqu'on ne ſe conforme point à leurs ordonnances ; & ils ſont par-là dans la flatteuſe perſuaſion que ce ſont eux qui ont procuré la guériſon à ces malades. Qu'en arrive-t-il ? Ils obſervent leur même méthode, & preſcrivent les mêmes drogues ſur d'autres maladies à peu-près ſemblables : ce qui, comme on le voit, devient d'une importance infinie pour l'humanité.

---

(1) *Ballexſerd, éducation phiſique des enfans.*

Une telle complaiſance ne peut tourner qu'à un très-grand préjudice pour elle.

Ce qui ſemble le plus autoriſer ceux qui donnent confidemment dans la pratique de fréquemment ſaigner, c'eſt la ſpéculation du ſang qui a été répandu dans les palettes. Après cet examen, auquel on ne doit pas ſe refuſer, quand ce ne ſeroit que pour contenter le malade & les ſpectateurs, on fait ſon rapport ſuivant les diverſes altérations qui s'offrent à la vue, en diſant que le ſang eſt ſec ou coenneux ; d'autres fois qu'il eſt bilieux, âcre, mouſſeux ou échauffé, ou corrompu, ou qu'il eſt appauvri ; ou bien que la partie ſéreuſe y domine trop ; mais ſervons-nous ici des expreſſions bien ſenſées de l'Auteur du dialogue de la ſanté :

« Quel jugement peut-on faire d'un » ſang (ſorti des vaiſſeaux) expoſé à » l'air, qui perd en voyant le jour, de » ce qu'il avoit de plus eſſentiel, d'avec » celui qui eſt reſté dans les veines ? & » pour

» pour voir le ſang, tantôt d'une façon,
» tantôt de l'autre, en ſait-on mieux
» pour cela ce que la nature en vouloit
» faire (1)?

En effet, quel indice aſſuré pouvons-nous, dans le fond, nous promettre de la conſidération de ce ſang? comment, par ce ſeul ſecours, pourra-t-on diſcerner & définir la différence des maladies, leur différent caractère, & leurs véritables cauſes? Si cette inſpection étoit un fidel guide pour acquérir ces connoiſſances, elle devroit ſur-tout avoir lieu à l'égard des gens infectés du virus vénérien; mais elle ne ſert de rien pour diſtinguer les traits de cette fatale maladie. M. Aſtruc nous en aſſure dans ſon profond traité des maladies vénériennes. C'eſt un garant, c'eſt un juge qui mérite ſans doute de grands égards. Il ſoutient donc avec fondement « qu'on ne ſçauroit, à l'inſpection

(1) *Dialog.* 2, *pag.* 31.

» du ſang, diſtinguer l'exiſtence de la
» vérole, 1°. parce que l'on tire très-
» ſouvent à des vérolés déſeſpérés un
» ſang vermeil, de couleur uniforme,
» mollet, point preſſé, en un mot par-
» faitement pur en apparence. 2°. Parce
» que les vices qui y paroiſſent, ne ſont pas
» pires que ceux que l'on voit tous les
» jours dans le ſang d'autres malades, qui
» ne ſont ſoupçonnés d'aucun virus vé-
» nérien. 3°. Parce qu'on tire ſouvent,
» dans la vérole confirmée, un ſang plus
» vermeil & plus pur en apparence avant
» l'uſage des frictions mercurielles, tandis
» qu'il eſt plus infecté de virus; & qu'au
» contraire, s'il arrive la plus légère in-
» diſpoſition après les frictions bien &
» duement adminiſtrées, le ſang eſt dans
» la palette couvert d'une croute épaiſſe
» & bigarrée, quoique le virus ſoit en-
» tièrement détruit. Cela eſt également
» vrai par rapport aux autres venins,
» comme dans la rage, la petite-vérole,
» la peſte, le ſcorbut, &c.; car le ſang

» que l'on tire aux malades infectés » de ces venins, ne paroît pas plus » mauvais pour la couleur & la con- » fiftance, que celui que l'on tire dans » les maladies ordinaires; ce qui mon- » tre qu'il peut y avoir un grand vice » dans le fang, fans que fa confiftance » naturelle & fa couleur en paroiffent » altérées, comme on l'obferve dans le » vin, qui ne change point de couleur » & de confiftance, lorfqu'il s'aigrit, » ou qu'il eft entièrement gâté ».

Les obfervations du favant Bonnet, dans fon Labyrinthe de médecine (rapportées par le Docteur Guyard) « fuf- » firont feules pour nous convaincre com- » bien le jugement qui eft fondé fur la » couleur du fang eft trompeur & incer- » tain. Il remarque (dit-il) après Sep- » talius & Ballonius, que fouvent dans » les pallettes le fang paroît corrompu, » quoique les perfonnes dont on le tire » foient dans une parfaite fanté; & que » d'autres, dont la conftitution & les

» parties ſont gâtées & corrompues, don-
» nent un ſang qui ſemble très-pur. D'où
» il conclut qu'il ne faut pas réitérer
» la ſaignée, bien que le ſang paroiſſe
» impur & corrompu, parce qu'il y a
» des corps qui ſe nourriſſent mieux de
» cette ſorte de ſang, qu'ils ne feroient
» d'une autre dont l'apparence ſeroit plus
» belle & la couleur plus vive. Il blâme
» enfin les Chirurgiens qui comptent ſur
» cette prétendue corruption, & qui pren-
» nent de-là occaſion de réitérer les
» ſaignées ».

On ne doit donc plus être étonné, ſi ces apparences, qui ſemblent déſigner une grande altération, ou même la corruption, engagent des Chirurgiens, intimément perſuadés du grand avantage des ſaignées, à les multiplier alors avec tant d'aſſurance. On ne doit pas l'être non plus, ſi on a vu ſuccomber bien des gens attaqués de fluxion de poitrine, ou d'autres maladies aiguës, à l'occaſion d'une effuſion de ſang trop abondante;

ſi ceux qui ont réſiſté aux dangers de cette méthode, ont été ſujets à une convaleſcence qui reſſembloit plutôt à un dépériſſement qu'à une réhabilitation de ſanté; & ſi enfin pluſieurs de ces derniers ſont tombés dans la phtiſie, dans l'hydropiſie, ou dans d'autres maladies chroniques. Venons préſentement à quelques opérations chirurgicales.

Je ſouſcrirai toujours à la grande néceſſité dont elles ſont en maintes conjonctures, mais ne pourroit-on pas enfin rendre l'emploi qu'on en fait moins fréquent? Ne ſeroit-il point des médicamens choiſis qui ſuppléeroient quelquefois à leur défaut, & épargneroient bien des inciſions, des ſcarifications, & même des paracentèſes, dont on fatigue les hydropiques? Ne pourroit-on pas encore ſe relâcher du côté des amputations que l'on pratique ſur les jambes, ſur les cuiſſes, ſur les bras, qui pourroient tous dans bien des occaſions être rendus ſains & ſaufs, ſans être retranchés de l'individu? N'y

auroit-il point quelque inſtruction à tirer de l'exemple de certains habitans de l'Iſle de Ceylan, qui, par l'application qu'ils font sur les os rompus, de quelques herbes qui croiſſent dans les bois, les guériſſent ſi promptement, que ces mêmes os se rejoignent en une heure & demie ou deux heures de tems (1)?

Il eſt néanmoins des opérations chirurgicales, auxquelles il n'eſt pas poſſible de ſe ſouſtraire; & pour les entreprendre (ces opérations) il faut des inſtrumens qui leur ſoient relatifs, comme je l'ai expliqué ſur la fin du 7e. chap. de la premiere partie de ce traité. Mais je ne voudrois pas que l'on ſe livrât ſi aiſément & ſi indiſtinctement à la pratique des unes, ni que l'on chargeât trop le nombre des autres; & qu'enfin l'on s'approchât davantage de la ſimplicité naturelle, parce que moins il y auroit de ſortes d'opérations, moins il faudroit d'inſtrumens.

---

(1) Liſez le voyage de Ceylan, par Robert Knox, pag. 85 & 86.

Ne feroit-il pas encore aifé d'arrêter le progrès de la gangrène, & de féparer les chairs qui en font attaquées, d'avec celles qui ne le font pas, fans employer pour cela le moindre ferrement, & en ne fe fervant que de topiques, & même que de fimples imbibitions ? Pour moi, je n'ai jamais employé que ces deux derniers moyens, & toujours ils m'ont heureufement réuffi.

Il eft à remarquer que fouvent la gangrène & le fphacèle viennent de ce que les malades ont été trop affoiblis, ou par les faignées, ou par trop de rafraichiffans, ou par des diètes outrées, & même quelquefois par ces trois chofes enfemble ; ce qui a empêché les efprits de reluire dans les parties affectées. C'eft pourquoi comme cette mortification procède de l'affoibliffement & du manque de chaleur, plus on fortifie le fang, plus on ranime le fujet, moins elle eft à craindre. Auffi quand on panfe les plaies gangrénées, doit-on employer l'eau de chaux, le

ſublimé corroſif, le camphre, l'eſprit de vin, &c., qui contiennent en eux beaucoup de feu.

Quel grand nombre de plaies encore qui durent des années entières, & qui pourroient être guéries en peu de jours, ou du moins en peu de ſemaines! combien d'abcès vénériens, ou autres, fendus crucialement, auxquels il ne ſeroit pas beſoin de faire ſubir la moindre ouverture artificielle! ne ſeroit-il point plus à propos de les amener, en peu de tems, à une louable maturité, moyennant quoi ils ne manquent pas de s'ouvrir d'eux-mêmes? Les inciſions que l'on y fait ſont très-ſouvent préjudiciables, parce que rarement ils ſont mûrs quand on les ouvre. Dans le tems même que la nature eſt occupée à cette coction, on a vu des Chirurgiens interrompre ſon ouvrage par les ſaignées; ils ont fait plus, je les ai vu ſaigner maintes fois, lorſque l'abcès, tout-à-fait mûr, étoit ſur le point de percer. Mais qu'en eſt-il réſulté? Le pus

rentrant tout auſſi-tôt, par l'ouverture de la veine, dans la voye de la circulation, quels ravages n'a-t-il pas cauſés. La fiévre maligne, ou quelqu'autre maladie ſérieuſe a été le plus remarquable de ſes effets.

J'ai fait les mêmes obſervations à peu-près ſur les écrouelles, & je me ſuis à la fin entièrement convaincu par moi-même, que l'uſage des ferremens étoit également déplacé à leur égard. Je ſçais, à n'en point douter, qu'à la faveur des ſeuls remèdes anti-ſcorphuleux pris intérieurement, accompagnés d'onguent ou de baume préparé aux mêmes fins, on vient à bout d'extirper pour toujours cette odieuſe maladie. Combien en effet de jeunes perſonnes à Paris m'ont obligation de la cure radicale d'un mal auſſi déſagréable & auſſi rebutant que celui-ci, malgré que je l'aie trouvé, la plupart du tems, des plus invétérés !

Que d'excroiſſances en outre j'ai vu couper, ou bien brûler avec la pierre

infernale, lesquelles il étoit si facile de consumer ou de diminuer peu-à-peu, jusqu'à la racine, sans presqu'aucune douleur, en appliquant dessus quelque emplâtre ou onguent composé en conséquence, comme je l'ai éprouvé en maintes occasions !

Cette même pierre, que plusieurs emploient pour brûler les chancres vénériens, est sujette à faire refluer le virus, & j'ai observé qu'une bonne partie de ceux, sur qui on a exercé cette méthode, ont été atteints de la maladie vénérienne complette.

Enfin quel grand nombre de plaies, de cancers même, qui sont des plus opiniâtres, dont souvent on n'est jamais délivré, & que j'ai cependant guéris en peu de tems !

N'y auroit-il point moyen encore de découvrir quelque expédient pour éloigner plus qu'on ne fait les occasions d'introduire dans la partie génitale des femmes en couche, ces crochets, ces forceps,

ces perce-crânes, pour tirer l'enfant de leur corps, quand l'accouchement paroît laborieux ! n'arriveroit-il point que se méfiant trop tôt du travail de la nature, on ne prît ce parti avant que le tems qu'elle a prescrit ne fût expiré ? ces mêmes femmes ne mettroient-elles point, la plûpart du tems, leurs enfants au monde quelques jours & même quelques heures après, par les forces de cette secourable mère, si on ne devançoit pas les instans favorables, pour placer des opérations trop précipitées, & capables de contrarier ses dispositions ? Ne seroit-il pas possible de s'imaginer des médicamens, des potions spécifiques (1) pour

(1) Il y a des potions en effet, qui étant bien assorties, peuvent, comme j'en ai fait l'expérience, détacher & pousser dehors ce qui peut rester d'arrière faix après l'accouchement (& même faciliter la sortie de l'enfant mort) sans qu'il soit nécessaire que la sage-femme aille fatiguer de nouveau la malade par l'introduction de la main.

ranimer la mère & l'enfant, & pour aider celui ci à se remettre dans la position où il faut qu'il soit pour se dégager de sa prison? Au reste, quand la nature ne peut pas par elle-même, quoique secondée par des remèdes intérieurs, surmonter les obstacles qui s'opposent à son ouvrage, une main adroite & proportionnée au diamètre du passage, ne peut-elle pas, dans bien des cas, y suppléer, sans recourir aux instrumens artificiels? ils ne seroient pas si fréquens alors, les cas, où il faudroit les faire servir.

« C'est à la nature, autant qu'il est possible, qu'il faut commettre le soin de l'accouchement. L'on doit la seconder dans ses fonctions, mais rarement la prévenir, lorsque l'enfant présente la tête la première, parce qu'alors la nature seule peut suffire à l'accouchement; les autres méthodes sont ordinairement funestes à l'enfant (1) ».

---

(1) *Ballexserd, traité de l'éducat. phisiq. des enfans.*

En un mot, l'on peut ſelon moi, éviter aux deux ſexes bien des opérations diſgracieuſes, lorſqu'on débute par ſecourir la nature, & que l'on employe à propos les voyes par où ces ſecours doivent lui arriver.

On devroit donc ſe faire un point capital de faire tout ſon poſſible pour éloigner les opérations chirurgicales, toujours douloureuſes (1), ſouvent équivoques, quelquefois mêmes funeſtes, & qui de plus même laiſſent après elles tant de traces de difformité. Pour prévenir une bonne partie de ces opérations, entr'autres les ſcarifications que l'on fait aux parties gangrenées, je préſumerois que les cordiaux (en ne ſuppoſant pas

---

(1) « C'eſt une maxime conſtante chez les » philoſophes (& les Médecins), que la na- » ture agit toujours par les voyes les plus » ſimples & les moins coûteuſes. Pourquoi faire » éprouver aux malades des douleurs par la » ſolution de continuité, quand on peut s'en » diſpenſer » ? *Le Tellier, D. M.*

les premières voyes trop embarraſſées) ſeroient, dans pluſieurs circonſtances, aſſez bien indiqués pour améliorer les levains digeſtifs, ranimer le ſang, rendre aux liqueurs leur mouvement naturel, & éviter par-là la corruption, & conſéquemment la mortification & la flétriſſure des ſolides. C'eſt ce que, à ma grande ſatiſfaction, j'ai vu pratiquer par pluſieurs Médecins très-experts : oui, je les ai vu attaquer ſi directement le principe de l'humeur qui auroit pu faire le ſujet de quelque opération par la ſuite, qu'ils ont mis les malades à l'abri de toute appréhenſion de ce côté-là ! je les ai même apperçus toujours ſur leurs gardes, pour ne point paſſer le nombre des ſaignées qu'ils avoient à ordonner : s'attachant enfin ſpécialement aux remèdes les plus conformes à l'état des malades, ils leur ont bientôt fait franchir tous les dangers qui ſe préſentoient, & les ont conduit, en peu de teins, au port de la ſanté avec une prudence digne d'éloge.

Quelque capacité cependant que l'on ſuppoſe à un Médecin, ou à un Chirurgien, pour la direction des maladies, je ne penſe pas qu'il faille la faire dépendre abſolument de l'étude particulière qu'ils pourroient avoir faite de l'anatomie du corps humain. Notre eſprit eſt trop limité pour embraſſer toutes les ſciences à la fois ; le plus vaſte génie a ſes bornes preſcrites. Quiconque emploie tout ſon temps à l'anatomie, le perd pour la connoiſſance des cauſes des maladies & des remèdes qu'il faut mettre en uſage pour en faire la cure. Quand on s'applique attentivement ſur un objet, il faut, de toute néceſſité, que l'on néglige les autres. Il y a plus, c'eſt qu'une ſcience conſommée dans l'anatomie, ne nous eſt pas d'une utilité auſſi eſſentielle qu'on penſeroit, pour pénétrer & approfondir la ſource de la plupart des maladies internes ; ſi ce n'eſt pourtant qu'à l'ouverture des cadavres, on trouve quelquefois des vices de conformation, qui ont rendu les per-

ſonnes ſujettes à tel ou tel genre de maladie ; mais encore faut-il au préalable avoir connu & diſtingué les ſimptômes qui les indiquoient ces maladies, pendant que les ſujets étoient encore en vie. On n'apprend cette ſcience qu'à l'inſpection des corps morts ; & il y a sûrement une bien grande différence d'un corps mort d'avec un corps vivant (1). Le froid de la mort reſſerre les parties, fige les humeurs graſſes, affaiſſe les vaiſſeaux, &c. & donne à la conſiſtance des liqueurs une forme toute nouvelle (2). Il vaut bien mieux ſans doute anatomiſer les principes de la vie, de même que les agens de la ſanté & les cauſes des maladies ; & pour y parvenir, il s'agit de bien connoître la force de l'eſprit ſur la matière, & les diverſes modifications dont il la rend ſuſceptible :

---

(1) Homo non eſt id quod videtur in ipſo. *Plato*.

(2) Homo eſt quid aliud quàm ſuum corpus. *Plato in Alcibiad.*

en un mot, pour être bon Praticien, il faut appuyer ſes obſervations & ſa théorie ſur les notions que nous préſente la nature, & fouiller avant dans ſes ſecrets. S'éclairciroit-on dans toutes ces choſes ſur les organes d'un cadavre, qu'il faut détruire pour les chercher, & où il n'y a plus ni mouvement ni action? Il faut donc une phiſique plus profonde que celle que l'on acquiert par l'anatomie, pour s'instruire du caractère & de l'altération des humeurs contenues dans tous les vaiſſeaux, & s'aſſurer quel eſt le mobile qui les met en action, depuis la naiſſance de l'homme juſqu'à ſa mort. « Une petite fibre (comme nous l'indique » un docteur de mérite) (1), une glande, » des vaiſſeaux lactés vous apprendront-» ils les doſes des remèdes & leur appli-» cation? . . . . Sydenham ne ſçavoit pas » un mot d'anatomie; & Freind, qui ne » l'ignoroit pas, convient que ſon utilité

(1) *De la Mettrie, docteur en médecine.*

» n'a pas encore été démontrée ». Mais il vouloit dire apparemment qu'on n'a pas beſoin d'une anatomie ſi approfondie; car encore faut-il qu'un Médecin connoiſſe du moins l'eſſentiel de cette ſcience.

Un auteur moderne (1) étoit bien convaincu de ces vérités ; lorſqu'il s'eſt énoncé de cette ſorte : « La diſſection » ne ſuffit pas pour démontrer le mécha» niſme des organes ; la mort le change » conſidérablement, & on ne peut le » bien développer qu'en obſervant, pen» dant la vie de l'homme, ce que cauſe » ſur lui l'action réciproque de l'ame & » du corps.... Un cadavre diſſéqué ne » fournit jamais d'auſſi belles réflexions, » que l'examen d'un corps vivant. On » excelle dans la diſſection dans moins » d'un an ; mais il faut bien plus de » temps pour être un bon Phiſicien, un

---

(1) *Santeul, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, dans ſon traité des propriétés de la médecine.*

» bon Chimiste (un bon Médecin)....
» L'ouverture des cadavres ne fait point
» connoître les causes de la santé, & elle
» en impose sur celles de la maladie, en
» occasionnant la découverte des choses
» qui n'y ont eu aucune part... ».

» Le corps humain est une machine
» mouvante, dont la force motrice est
» continuellement ou agissante, ou agitée
» par l'ame & par les corps qui réparent,
» qui nourrissent, ou qui environnent
» l'homme. L'observation de ces diffé-
» rens mouvemens dévoile la méchani-
» que & la force des parties du corps.
» Le scalpel n'a point cette propriété.
» Outre que les plus petits organes
» échappent sous ses recherches, ou se
» détruisent sous son tranchant, il ne
» présente à nos yeux que la figure des
» autres parties & leur différence acci-
» dentelle; il ne nous montre en rien
» la manière dont elles agissent, ni les
» causes qui les font agir: en sorte que
» le plus habile dans la dissection n'a pas

» plus de connoiſſance du corps hu-
» main, qu'il en auroit du jeu des échecs,
» s'il ne connoiſſoit que le nombre....
» des pieces qui le compoſent (ſans en
» connoître la marche).

» La diſſection eſt, à proprement par-
» ler, une anatomie matérielle... Il y
» en a une autre que l'on appelle ana-
» tomie du Philoſophe : elle conſiſte
» dans l'obſervation exacte de toutes les
» fonctions de l'homme, de tous les chan-
» gemens & de tous les accidens qui lui
» arrivent. Elle ne s'acquiert pas avec
» des inſtrumens, & elle eſt tout-à-
» fait différente de l'anatomie que pra-
» tique le Chirurgien. Il eſt donc né-
» ceſſaire qu'ils (les Médecins) s'adon-
» nent à perfectionner la connoiſſance de
» la nature humaine, en développant
» l'uſage des organes, & en réfléchiſſant
» ſur l'hydraulique & la méchanique,
» pour découvrir le principe du mou-
» vement des ſolides & des fluides qui

» compoſent le corps humain (1) ».

Voici ce que rapporte à cette occaſion l'Auteur du dialogue de la ſanté : « Vous » avez diſſéqué un nombre de cadavres » & d'animaux vivans. Qu'avez-vous dé- » couvert dans ce travail ? La ſituation » & l'arrangement des parties les plus » apparentes. Qu'avez-vous appris en les » voyant ? Les ſimples lettres de l'al- » phabet d'une véritable anatomie ; mais » vous ne comprenez pas encore aſſez » dans le livre du corps humain ».

Ce n'eſt pas que je déſaprouve la ſcience de l'anatomie, tant s'en faut, je ſais qu'il eſt fort important à un Médecin, & encore plus à un Chirurgien, de connoître l'arrangement & la diſtribution des principales parties des ſujets ſur leſquels ils ont à exercer leur art. Ils doi-

(1) Impoſſibile eſt medicinam cognoſcere eum qui non norit quid ſit homo, & quomodo primùm factus & compactus ſit. *Hipp. lib. de veteri medicinâ.*

vent encore moins ignorer que les trois principes organiques de la vie ſont le cerveau, le cœur & le foye; que les trois principales cavités ſont la tête, la poitrine & le ventre inférieur ; que les principaux conduits dans leſquels coulent le ſang avec les autres liqueurs, ſont les artères, les veines & les nerfs; que les trois principales évacuations du corps humain ſont, celle des gros excrémens, celle de l'urine & celle de la tranſpiration; que les trois inſtrumens du mouvement ſont le cerveau, les nerfs & les muſcles; que le cerveau commande, les nerfs portent le commandement, & les muſcles obéiſſent; que les trois émonctoirs, applicables aux trois principes diſcutés dans cet ouvrage, ſont les narines pour la ſéroſité, l'urêtre pour les ſéls, & le rectum pour la ſubſtance huileuſe ou ſulphureuſe (1); mais je croirois qu'il conviendroit que ceux qui occupent tout

(1) Voyez l'anatomie de Gelec.

leur tems à l'étude de l'anatomie, pour en ſonder de plus en plus les connoiſſances, ſe fixaſſent à l'enſeigner avec fruit aux candidats, & n'euſſent que le louable projet de former parmi eux de bons élèves en cette partie, ſans vouloir, pour aggrandir la ſphère de leur réputation, ſe tourner du côté des traitemens. Ce n'eſt pas qu'un grand anatomiſte ne puiſſe devenir un grand praticien; mais plus il excellera dans la pratique médicale, plus il devra décliner du côté de la ſcience anatomique.

Prouvons actuellement l'abus où l'on pourroit tomber par rapport aux rafraichiſſans dans la plupart des maladies, & employons le quatrieme chapitre, qui ſuit, à une diſcuſſion auſſi intéreſſante.



CHAPITRE IV.

Du préjudice que les remedes trop rafraîchiſſans & donnés trop abondamment portent à la conſervation ou au rétabliſſement de la ſanté, & des avantages que ſouvent elle tire de ceux, que l'on appelle pour l'ordinaire échauffans.

NOUS avons aſſez diſcouru ſur le grand rafraichiſſant (la ſaignée), ſi recommandé par pluſieurs Praticiens dans preſque toutes les maladies ; mais qui n'eſt pas toujours auſſi recommandable vis-à-vis ceux entr'autres qui ont prévu les abus dans leſquels on pourroit donner à ſon ſujet, & qui avec cela ont découvert d'autres moyens, qui, généralement parlant, pourroient être plus aſſurés & plus commodes pour le ſoulagement de l'humanité, que ne feroit celui-là ; j'entends, ſi l'on en

en déplaçoit, ou ſi l'on en ménageoit trop peu l'uſage.

Il s'agit donc maintenant de traiter de ces rafraîchiſſans démeſurés que l'on feroit venir au ſoutien d'une pratique à laquelle ils ne céderoient guères en inconvéniens.

Un célèbre Médecin, qui a beaucoup rabattu du cas que l'on en doit faire, communique ſon opinion en ces termes, en parlant de la fiévre : « Je conſeille d'é-
» viter les tiſanes rafraîchiſſantes . . . . les
» orgeats, les émulſions, l'eau de pou-
» let, &c. Ces remèdes, que quelques
» Médecins ordonnent encore avec pom-
» pe, n'ont tout au plus d'autre vertu
» que celle de ſuſpendre pour un temps
» la fiévre, qui reprend enſuite avec
» plus de vigueur ; de ſorte que tous les
» remèdes qui calment les mouvemens
» que le ſang fait, en fermentant, pour
» jetter dehors un ennemi qui lui nuit,
» n'étant pas capables de le détruire,

» ne peuvent être que palliatifs (1) ».

Le terme de rafraîchiſſant eſt captieux. L'on s'imagine quelquefois qu'en prodiguant un tel remède, on procurera un grand ſecours aux malades que l'on croit trop échauffés. Dès que, par la pulſation du pouls, on croit s'appercevoir d'une plus grande vîteſſe que de coutume dans la marche de la circulation, on court aſſez fréquemment aux moyens de la ralentir par une profuſion de rafraîchiſſans, en s'impoſant une loi de reſpecter cet axiome ſi accrédité en médecine, *qu'il faut guérir le mal par ſon contraire* (2); mais lequel axiome n'eſt aucunement adopté par Sanctorius, qui prétend qu'il n'y a rien de plus contraire que des mouvemens oppoſés l'un à l'autre (3); ne devroit-il pas plutôt être changé en celui-

(1) *M. J. Gruger, Médecin à Bruxelles, Auteur du dictionn. médicinal.*

(2) Contraria contrariis curantur.

(3) Motibus oppoſitis nihil pernicioſius.

ci? *On guérit le mal par ſon ſemblable* (1). Une preuve que la choſe arrive ordinairement ainſi, & qu'un feu peut en éteindre un autre, c'eſt que, quand des ouvriers ſe trouvent les mains échauffées & brûlantes par un exercice violent, rien ne les ſoulage plus, & ne leur ôte plus promptement ce grand feu qu'ils y reſſentent, que de ſe les laver avec de l'eau de vie. Ceux encore qui ſe trouvent extrêmement altérés par la chaleur du tems & par la fatigue, ſe déſaltèrent ſur le champ en buvant un peu de cette même liqueur. N'éprouve-t-on pas encore tous

(1) *Similia ſimilibus ſanantur*, à moins qu'on ne veuille dire avec Graëf, Médecin Hollandois, que ce qu'on appelle *contraires*, ne ſoient préciſément les remèdes capables de détruire les cauſes des maladies. En ce ſens on peut avancer que le feu eſt contraire au feu; que les purgatifs & les fébrifuges, quoique chauds, ſont contraires à la fiévre, & rafraîchiſſent, en évacuant les matières qui l'entretiennent.

les jours que l'amertume de la bile, qui abonde trop dans l'eſtomac, eſt corrigée par les amers ? n'eſt-on point même préſervé des effets du poiſon par les reptiles vénimeux qui entrent dans la composition de la thériaque ? La guériſon d'une maladie par ſon ſemblable, ou par un remède qui lui ſoit analogue, ou ſimpatique, eſt conſtatée par Ducheſne, Sieur de la Violette, un des meilleurs Chimiſtes du ſiécle paſſé, ainſi que par le célèbre Crollius, qui prétendent dans leurs ouvrages chimiques, que l'huile des cheveux diſtillée empêche les autres de tomber ; que les vers mis en poudre tuent les autres vers qui ſont dans le corps ; que le venin du crapaud eſt guéri par une pierre qui ſe trouve dans ſa tête ; que la morſure du ſcorpion eſt guérie par le ſcorpion écraſé, & appliqué ſur la morſure, ou par ſon huile ; celle du ſerpent par ſa tête également écraſée, & miſe deſſus, ou par la poudre du ſerpent ; que le gravier que dépoſe l'urine

eſt excellent pour la gravelle ; que le ſang ſéché, broyé, & remis ſur la plaie, arrête celui qui coule, &c. On ne peut point encore trouver de meilleurs remèdes pour corriger les vices du ſang, que ceux que fournit le ſang même. C'eſt sûrement dans les vertus magnétiques du ſang, dans les ſels, les ſouphres, la quinteſſence que l'on en tire par la chimie, que ſe trouvent renfermés les plus beaux ſecrets de la médecine. Il faut toujours, autant que faire ſe peut, que les médicamens aient une convenance ou une ſimpathie avec notre nature, pour augmenter la chaleur ou le magnétiſme de l'eſprit qui fait notre vie. C'eſt ce que l'on doit appeller *guérir par ſes ſemblables*. Je pourrois encore citer bien d'autres exemples, mais crainte de devenir trop prolixe, je m'en tiens à ceux-ci.

Si l'on n'adminiſtroit donc que ce qui peut procurer un vrai rafraîchiſſement, dans le cas où il en faudroit un, à la

bonne heure, j'adhérerois volontiers à cet ufage : mais quels font ces rafraîchiffemens fi vantés par quelques-uns ? Ce font quelquefois, comme je l'ai dit, des refroidiffans, des glaçans (1), des deftructeurs d'un vifcère que l'on a tant d'intérêt de ménager, puifqu'il eft l'économe & l'adminiftrateur de tous les autres. On

(1) Tels que les quatre femences froides, les eaux de pourpier, de laitue, les différentes préparations de nénuphar, &c. Je ne prétends pas pour cela qu'il faille entiérement les profcrire ; c'eft l'abus qu'on en fait fouvent, qui donne matière à mes appréhenfions. Il n'eft point de remèdes qui ne puiffent devenir utiles. Il ne s'agit que d'épier les circonftances où il faut les employer, & de prendre bien garde que l'eftomac n'ait à pâtir de leur préfence, quand elle arrive à contretems, ou que les dofes ne foient, par leur excès, difproportionnées à la difpenfation qu'il doit en faire. Mais toujours en général les trop grands rafraîchiffemens ne font pas d'un caractère à devoir compâtir avec la chaleur centrale de cette cavité.

voit bien ſans doute que j'entends parler de l'eſtomac. Si on le met hors d'état de préparer, de diſſoudre, d'échauffer & de cuire les alimens, quel déſordre n'en doit-il pas arriver? Puiſque les alimens renferment en eux le ſuc nourricier qui perpétue nos jours, en réparant la diſſipation de ce même ſuc & celle des eſprits, qui s'échappent continuellement de tout l'individu, par la tranſpiration, ou par les autres évacuations, ſçauroit-on trop contribuer à la perfection de ſon ouvrage? Mais ſi l'on prenoit le contrepied, & que l'on affoiblît, ou que l'on altérât ſes levains digeſtifs, par des remèdes contraires à leurs propres facultés, comment pourroit-il faire fermenter (1) les alimens, les

(1) Quelques-uns ſe recrieront peut-être contre la fermentation : c'eſt elle pourtant qui, comme s'explique le docteur Dumoulin, « eſt » le commencement de toutes les productions » & la cauſe immmédiate de la vigueur de

décompoſer, & les tranſmuer en une ſubſtance homogène avec celle du ſang? Si l'on éteignoit ſon feu naturel, comment imprimeroit-il à ces alimens une coction requiſe? comment communiqueroit-il cette même coction ſi importante aux médicamens, ſi ce même feu qui met les levains digeſtifs en action n'étoit pas d'intelligence avec ceux-là, pour extraire les vertus de leurs principes, & les diſtribuer enſuite dans toutes les parties du corps par la voie du mouvement circulaire? Car, tout bien conſidéré, l'eſtomac n'eſt que le receptacle des alimens & des remèdes, & il n'a pas par lui-

---

» tous les êtres vivans. Les animaux, les plantes, » les métaux même, & les minéraux ne prennent » naiſſance & ne ſe forment que dans la con» fuſion des parties ſéminales qui ſe dévelop» pent, & agiſſent mutuellement les unes ſur » les autres par la fermentation. Ils ne ſubſiſtent » auſſi, & ne s'accroiſſent que par la continua» tion de ce même mouvement, qui convertit » en leur nourriture une ſubſtance homogène » à celle dont ils auroient pu être produits ».

même la faculté de les digérer, & d'en faire la coction & la diſtribution, ſans l'aide de cette première flamme allumée dans ſa capacité, auſſitôt ſa formation, & renfermée dans ſon humide radical. Il leur ſert ſeulement de matras, dans lequel ils fermentent avec leur menſtrue, ou leur diſſolvant. Ce ſont, à n'en pas douter, leurs parties ſpiritueuſes & volatiles, qui font jouer tous les reſſorts de la machine, & en entretiennent le mouvement.

Au ſurplus, ſi les alimens tant ſolides que liquides, ainſi que les divers médicamens que l'on met en uſage, n'acquièrent pas dans l'eſtomac une digeſtion louable, le chile qui en proviendra peut-il manquer d'être défectueux, crud, glaireux, viſqueux, &c. (1), & ce même

(1) Il eſt certain que quand le chile procède d'un bon eſtomac, & de l'aſſemblage des parties bien digérées, il a un bien plus grand rapport avec le caractère du ſang & des eſprits, & ne bleſſe point la ſymétrie de notre organiſme, comme celui qui dériveroit d'une autre ſource,

chile ne rendra-t-il pas le ſang & les autres ſucs participans de ſa mauvaiſe qualité ? Ne doit-on point s'attendre alors à voir fondre ſur la méchanique humaine une nuée, un déluge de maladies, telles que celles qui proviennent de l'épaiſiſſement, de l'embarras & des engorgemens, comme les enflures, les hydropiſies, les obſtructions, les skirres, les phtiſies, les fiévres lentes & opiniâtres, en un mot, les maladies chroniques & de langueur en tout genre, leſquelles, ſi on y prend garde, ne réſultent ordinairement que d'un défaut de coction (1)?

(1) Sæpè in ipſo ventriculo incipiunt tragædiæ, cibis illis corruptis..., aut obſtrictam partium cohærentiam facultati ſolventi non cedentibus, & non unquam obviſcoſitatem non concoctis... (undè) particulæ chili indomitæ, nec ſanguini miſcibiles, licèt in ejus ſinum receptæ, tumultuantur; & niſi temperativè eliminentur, graves morbos cient : aliàs ſpiritus... animales irretiunt, & crebrò ſanguinis, aut liquoris nervoſi craſin. . . . pervertunt. *Henric. Mundius, Méd. doct. Londinenſis, in ſuâ medico-phiſicâ. partic. de victu.*

Qui peut douter encore que la paralifie, par exemple, ne foit caufée par la froideur & la vifcofité d'une furabondance de glaires, qui relâchent les fibres nerveufes, & qui, par la difette des efprits, qui ne peuvent plus leur donner une certaine tenfion, leur ôtent ou leur diminuent leur élafticité? Rarement les malades attaqués de paralifie prennent-ils le deffus de leur infirmité, quand ils ont paffé par l'épreuve de plufieurs faignées; c'eft ce que j'ai attentivement obfervé, & je fais même, par une expérience fouvent confirmée, que l'on peut guérir radicalement cette maladie, pour peu que le fujet ait de vigueur, quand le traitement n'a point été troublé par trop d'ouvertures de veines; mais avec les mêmes remèdes & avec les mêmes précautions, je n'ai jamais pu tirer le même parti de ceux qui ont été ainfi faignés, que de ceux à qui on avoit épargné le fang.

Combien encore de coliques font en-

gendrées par la crudité de ces glaires, contenues dans les inteſtins, & auxquelles on ne peut mieux remédier que par des médicamens chauds, & capables d'amener la coction de ces mêmes matières, ou par quelques autres qui ſoient propres à en faciliter la ſortie ?

Les apoplexies ne découlent-elles point, la plupart du tems, d'une ſemblable ſource ? Ma méthode ne ſeroit pas de commencer par ſaigner beaucoup dans ces maladies-ci (1), je craindrois aſſurément de prendre les choſes à rebours. Les régles de l'art nous avertiſſent de dégager tout de ſuite les premières voyes par les vomitifs, auxquels on fait ſuccéder les purgatifs & autres remèdes appropriés, dont les uns ſoient aſſez puiſſans pour chaſſer les matières morbiféres, &

(1) Il pourroit cependant ſe trouver des circonſtances, où, dans l'apoplexie, ſur-tout celle que l'on nomme ſanguine, une ou deux ſaignées paroîtroient bien déſignées.

les autres pour corriger celles qui pourroient avoir échappé à l'action des purgatifs.

Mais ce défaut de coction dont il s'agit ici, ne pourroit-il pas être occasionné non-seulement par l'entassement des saignées, mais encore par des refroidissans, quels qu'ils soient, qui seroient ordonnés sans conseil, dans des cas où l'on ne devroit avoir en vûe que de restaurer l'estomac, rétablir les fermens, & quelquefois même augmenter sa propre chaleur, afin d'éviter les coctions imparfaites, le ralentissement du sang & les dépôts? & lorsqu'une fois les mauvais sucs surabondent dans le ventricule, ne sont-ils pas capables de convertir en leur mauvaise qualité les alimens même les plus aisés à digérer? & si on les augmentoit encore ces sucs mal conditionnés par des médicamens propres à augmenter les crudités, ne se multiplieroient-ils pas de plus en plus? Il vaut donc bien mieux alors ranimer la vertu des levains di-

geſtifs & l'élaſticité des fibres ſtomacales, pour diviſer & affiner les humeurs peccantes, & les amender au point qu'elles ſoient ſelon l'exigence de la nature. Plus les crudités s'accumulent, plus elles acquiérent de droits ſur le baume radical & ſur les forces naturelles. Si l'on mêle le froid avec le chaud, le crud avec le cuit, ne doit-il pas arriver de ce contraſte un mouvement violent, un combat, comme l'expérience le démontre? Mais quand tout eſt homogène, ou de même nature, il n'y a plus de trouble, tout eſt en paix. Mettez, dans de la graiſſe bouillante, des huiles, ou autres matières de même qualité, il n'y a point d'émotion ſenſible. Si au contraire vous y jettez du vinaigre, ou quelques herbages cruds, ou autres choſes qui ne ſoient point analogues à cette graiſſe, ne s'apperçoit-on pas auſſitôt d'une pétulance, d'un pétillement, d'une crépitation? Il arriveroit donc de tout ce qui vient d'être rapporté, que la na-

ture, déroutée de ſon cours ordinaire, affaiſſée ſous le poids de la glace & des crudités (1), ſe trouveroit, malgré ſes

---

(1) Ce ne ſeroit pas une entrepriſe approuvée par la bonne médecine, que de vouloir faire ſupporter à un eſtomac, qui ſeroit déja affoibli par lui-même, une abondance de bouteilles de tiſannes rafraîchiſſantes, d'émulſions, de petit-lait; ce ſeroit le mettre à une queſtion dont il ne pourroit sûrement pas ſoutenir l'épreuve. Un des riſques qu'il y auroit à craindre parmi les autres, ce ſeroit d'expoſer le malade à l'hydropiſie, vu que ce même malade ne rendant pas ſouvent par les urines & par les autres conduits excrétoires la quatrieme partie de ces boiſſons, & la nature manquant de force pour faire faire la filtration de ce qu'il en reſte dans le corps, leurs parties ſuperflues cauſent des tenſions extraordinaires dans toute l'étendue des vaiſſeaux, forcent par ce moyen les digues qu'elles rencontrent, & vont s'epancher ou dans la capacité du bas ventre, où elles forment l'aſcite, ou ſe détournent d'un autre côté pour occaſionner quelqu'autre eſpèce d'hydropiſie, comme celle de poitrine, l'anaſargue, l'hydrocéphale, l'hydrocèle, &c.

efforts, hors d'état de ſe relever, & ſeroit enfin contrainte d'abandonner les malades à la redondance des humeurs groſſières & accablantes, qui, après avoir, par une ſupériorité de force, fait retirer l'eſprit de vie de leur individu, les expoſeroient bientôt à une mort prochaine & inévitable.

J'ai entendu dire à quelques Chirurgiens qu'il falloit affoiblir les malades, ſoit par les ſaignées, ſoit par les rafraîchiſſans, ou par une grande diète, afin de pouvoir plus facilement les guérir. Mais ne feroit-ce point ſe détourner de la marche de la nature, que d'en agir ainſi ? Cette maxime étant ſuivie, ne mettroit-elle point plutôt une oppoſition invincible à tout ce qui pourroit abréger la cure de la maladie ? C'eſt comme ſi, pour encourager un vigneron à labourer un arpent de vigne dans ſa journée, on lui interdiſoit le pain & le vin, après lui avoir enlevé une partie de ſon ſang; & comme ſi encore, pour ſoulager un

doigt bleſſé, & arrêter le progrès de ſon mal, il falloit *rendre tout le bras paralitique.* N'eſt-ce pas plutôt la vigueur de la nature & la bonne conſtitution de l'eſtomac, qui ſont les premiers agens de la vertu des remèdes ?

A l'égard de la diète extrême dont il s'agiſſoit tout-à-l'heure, on ne ſauroit aſſez s'imaginer combien on feroit de tort aux malades, ſi on les aſſerviſſoit à la ſévérité de ce régime, lorſqu'une faim marquée ſe fait reſſentir en eux : car n'eſt-ce pas très-ſouvent la nature qui leur inſpire ces beſoins à remplir ? & quand on s'y refuſe avec trop de rigueur, les levains de l'eſtomac ne trouvant pas d'alimens à diſſoudre, ils agiſſent ſur les parois de l'eſtomac même, & y excitent une chaleur contre nature, qui, conſumant peu à peu le ſuc nourricier, détruit en même tems le baume radical de la vie ; & par une inanition forcée jettent enſuite les malades dans un entier épuiſement. Je ne crois pas qu'il ſoit né-

ceſſaire de faire revivre en France la méthode dont ſe ſervent les Sauvages du Bréſil pour le traitement des *Pians*, qui ſont une eſpèce de vérole. Ces Sauvages font obſerver à leurs malades une diète très-rude, juſqu'à ce qu'ils n'en puiſſent plus ; & diſent pour leurs raiſons qu'*ils tuent le mal par la faim* (1) ; mais en imitant cet uſage, on pourroit bien tuer le malade en voulant tuer ſon mal.

C'eſt une bien foible reſſource pour un malade, quand il faut que ſon corps prenne ſa ſubſiſtance ſur le fonds même de ſes ſucs deſtinés à entretenir ſa vie ; car il n'eſt guères poſſible qu'un bouillon des plus légers qu'on lui donneroit pour toute nourriture, fût en état de réparer la perte des eſprits que lui ont cauſée la violence & la longueur de ſon indiſpoſition, & encore bien moins s'il étoit ſubmergé de rafraîchiſ-

(1) Voyez le voyage de François Coréal aux Indes occidentales.

ſans. Mais ce n'eſt pourtant pas dans l'accès de la fiévre qu'il faudroit donner de la nourriture au malade, car elle lui deviendroit bien nuiſible, comme l'a décidé Hippocrate (1), parce que les eſprits du ſang étant occupés à combattre la cauſe de la maladie, on leur impoſeroit encore un nouvel office, dont ils ſeroient hors d'état de s'acquitter. ils ne pourroient pas faire deux ouvrages à la fois, qui feroient le combat d'un côté, & la coction des alimens de l'autre.

Le même Hippocrate dit dans un autre endroit, que plus on nourrit un corps mal ſain, cacochyme, & rempli de mauvaiſes humeurs (ſans les avoir auparavant évacuées), plus on lui fait de tort (2).

---

(1) In acceſſionibus cibo abſtinere oportet, nam cibum dare nocuum eſt. *Hipp. L.* 2, *Aphor.* 11.

(2) Non pura corpora quantò plus nutries, tantò magis lædes. *Hipp. L.* 2, *Aphor.* 10.

Il en eſt de notre vie, que des médicamens contraires ne feroient qu'abréger, comme d'une chandelle ou d'une lampe allumée, qui brûle tranquillement juſqu'à ce que la dernière partie de la matière inflammable ſoit uſée, ſi rien ne s'oppoſe à ſon entière conſommation. Mais ſi l'on vient à jetter ſur le lumignon enflammé quelqu'autre matière d'une nature différente, comme de l'eau, de la ſalive, il ſe fait auſſitôt par rapport à cette diſcordance, une eſpèce de combat entre les parties ſulphureuſes & les aqueuſes; la flamme pétille, & annonce par-là qu'elle eſt forcée de s'éteindre avant le tems. Il en eſt à peu-près de même des perſonnes qui meurent forcément & avant l'inſtant marqué par la nature. A proportion que le mal empire, & que les douleurs augmentent, ils font des geſtes extraordinaires, des grimaces, des contorſions, & ſe débattent triſtement contre un trépas, qu'ils ſentent bien leur arriver trop vîte.

Les rafraîchiſſans dont j'ai parlé ci-deſſus, en y ajoutant même, ſi l'on veut, le bouillon au veau, compoſé avec des plantes rafraîchiſſantes, ſans faire même exception du petit-lait (1), peuvent

(1) Si l'on en veut croire M. Tiſſot, « le » petit-lait occaſionne quelquefois une diarrhée » prompte, d'autres fois il paſſe par les voyes » urinaires, ou par la tranſpiration, ſans nour-» rir. Les autres parties, ſi elles reſtent dans » l'eſtomac, ne tardent pas à le moleſter, à » occaſionner des maladies, des gonflemens, » des nauſées, des coliques . . . elles y ac-» quiérent une âcreté ſingulière, & au bout » d'un certain tems, elles produiſent des ac-» cidens, que le délai n'a pas rendu moins » dangereux; & l'on peut établir comme une » loi . . . que ſi c'eſt l'aliment dont la digeſ-» tion eſt la plus aiſée, c'eſt auſſi celui dont » l'indigeſtion eſt la plus fâcheuſe (*Onanyſme* » ou *Maſturb.*) ».

En outre dans le petit-lait, dont on a enlevé les parties douces, aromates & balſamiques, en le ſéparant de la maſſe, ſes parties les plus fines & les plus ſubtiles ſe diſſipant par la fer-

devenir pernicieux dans les rougeoles, les pétites véroles, les fiévres miliaires, les fiévres pourpreuſes, dans les criſes des ſueurs, dans les lochies, le lait répandu, ou autres maladies ſemblables, & plus encore quand ils ſont accompagnés de pluſieurs ſaignées.

Hippocrate ne preſcrivoit pas le lait indifféremment à toutes ſortes de perſonnes, & en craignoit les inconvéniens en pluſieurs occaſions. Il l'interdiſoit à ceux qui avoient des douleurs de tête & de la fiévre, à ceux qui avoient des bor-

---

mentation qu'elles ſubiſſent dans l'eſtomac, & celles qui reſtent acquérant une qualité ou acide ou âcre, elles doivent infailliblement augmenter la maſſe des levains étrangers qui cauſent la maladie; car s'ils ſont acides, ils augmenteront l'épaiſiſſement du ſang; & s'ils ſont âcres, ils exciteront une eſpèce de mordication dans les vaiſſeaux par où ils paſſeront. Ainſi le petit-lait eſt un remède que l'on ne doit admettre, dans certains cas, que d'après des raiſons bien motivées.

boriſmes dans les inteſtins, à ceux qui étoient tourmentés par la ſoif, de même qu'à ceux dont les déjections étoient bilieuſes, dans les paroxiſmes des fiévres aiguës, & dans la diſſenterie, chargée de beaucoup de ſang (1).

Les dangers d'une méthode trop rafraîchiſſante, que j'ai expoſée dans pluſieurs endroits de ce livre, ſur-tout à l'égard des fiévres éruptives, conſiſteroient en ce que la matière morbifique, qui ne tendoit qu'à ſortir & à ſe manifeſter en dehors, ſeroit obligée, par tous ces rafraîchiſſemens & par des ſaignées trop réitérées, ou employées contre toute indication, de rétrograder & de rentrer dans le cours du ſang, où elle feroit un

---

(1) Lac dare caput dolentibus, malum : malum verò & febricitantibus, & quibus ilia ſuſpenſa murmurant & ſiticuloſis : malum autem & quibus in febribus acutis bilioſæ ſint dejectiones, & quibus ſanguinis multi dejectio facta eſt. *Hipp. L.* 5, *Aphor.* 64.

ravage bien plus grand encore qu'en premier lieu, ſans la même eſpérance de voir reparoître l'éruption avec le même caractère auquel elle ſe diſpoſoit.

Combien de fiévres malignes encore, dont l'humeur vénéneuſe ne pourroit pas être évacuée, ou conduite à une maturité requiſe, ſi par la pratique des ſaignées, faites hors de propos, ou par des rafraîchiſſemens donnés ſans meſure, on étouffoit la chaleur interne, ſeule compétente pour exécuter cet office avec un heureux ſuccès!

Il eſt encore bien d'autres maladies qui, quoique légères dans le commencement, ne laiſſeroient pas que d'empirer, & devenir très-ſérieuſes par une ſemblable entrepriſe. J'ai vu un jeune homme, entr'autres, à qui, après trois ou quatre ſaignées, on a donné de l'eau de nenuphar en lavement, & qui n'étoit attaqué que d'une légère courbature avec un peu de fiévre. A l'aſpect d'un pareil remède, je n'ai point héſité d'annoncer à ſes voi-

ſins,

ſins, qu'ils le verroient inceſſamment très-mal. Ma prédiction n'a pas tardé à s'accomplir, car dès le lendemain il s'eſt trouvé à la dernière extrémité, ſaiſi d'un froid glacial, & a en conſéquence reçu tous ſes ſacremens. Touché du ſort d'un père chargé de cinq enfans, j'ai pris ſur moi de lui faire faire uſage d'un reſtaurant, à l'inſçu du Chirurgien; & dans peu de jours je l'ai retiré d'une agonie, qui indubitablement devoit être ſuivie d'un prompt trépas. Quand un Médecin rend ſes ſoins conformes au genre de la maladie, c'eſt le plus sûr moyen de mettre le malade à même d'en réchapper.

Je ſçais que, malgré la meilleure pratique du monde, on eſt dans le cas de mourir jeune; mais je n'ignore pas non plus que les jeunes gens ſeront toujours moins expoſés à un pareil danger, lorſque le Médecin en exerçant les fonctions de ſon état, conſultera le mouvement de la nature.

Ceux qui y feront ſérieuſement atten-

tion, s'appercevront comme moi, combien d'eſtomacs courroient riſque d'être délabrés par l'uſage immodéré des rafraîchiſſans. Il n'eſt guères poſſible effectivement qu'ils puſſent long tems réſiſterà la froideur du phlegme & des crudités que ceux-ci contiennent en eux-mêmes, & qui n'ont d'autre propriété, quand ils ſont pris ſans précaution, què de noyer le feu conſervateur de la vie ? C'eſt principalement aux malades d'un âge avancé qu'ils pourroient devenir bien funeſtes. Puiſqu'ils ſont capables de ſuſciter des maladies aux gens qui ſe portent bien, quel tort ne doivent-ils pas faire à ceux qui ſont privés de la ſanté, & à qui, avec cela, les années ont enlevé une grande portion de la chaleur naturelle ? Hippocrate n'étoit pas dans le goût des trop forts rafraîchiſſans ? Voici comment il s'explique : « Ce qui eſt froid excite des » convulſions, des tenſions de nerfs, il » rend la peau livide, & cauſe les friſſons » de la fiévre. Il eſt contraire aux os,

» aux nerfs, au cerveau, à la moëlle » épinale; mais le chaud leur eſt favo- » rable, il ramollit la peau, calme les » douleurs, diminue les friſſons des fié- » vres, adoucit les convulſions & les » tenſions des nerfs, & ôte la peſanteur » de la tête (1) ».

Obſervons auſſi en paſſant, que pour ce qui eſt des viandes deſtinées à nous

---

(1) Frigidum verò convulſiones, diſtenſiones, livores, rigores febriles (procreat) : frigidum inimicum oſſibus . . . nervis, cerebro, ſpinali medullæ : calidum verò amicum . . . . Calidum cutem mollit... dolorem ſedat, rigores, convulſiones, & diſtenſiones mitigat, capitis gravitatem ſolvit. *Hipp. L.* 5, *Aphor.* 17, 18 & 22.

Hippocrate entend par froid (comme l'ont entendu, d'après lui, Tuſch & Philoth) toutes choſes trop rafraîchiſſantes, priſes ſans prudence & avec excès : elles produiſent tous ces accidens en empêchant le cours de la tranſpiration. Pour plus grande intelligence de ces aphoriſmes, liſez Gallien, au traité des cauſes des ſymptômes.

ſervir d'aliment, le veau, l'agneau, & même le poulet, ne ſont point une chair faite, n'ayant pas encore acquis aſſez de maturité. C'eſt pourquoi ils ne ſont pas auſſi aſſimilables à notre ſang, ni par conſéquent auſſi ſalutaires que le bœuf, le mouton & la vieille volaille. Je le demande, une pomme de reinette, cueillie en juillet ou en août, lorſqu'elle n'eſt point encore mûre, ſe dirigera-t-elle aiſément, & ſera-t-elle auſſi ſaine que celle qui ne ſera cueillie que dans le mois d'octobre?

Pour revenir aux rafraîchiſſans, quelqu'un va peut-être me dire : Ne faut-il pas rafraîchir dans la grande chaleur des fiévres, où tout le corps eſt comme en combuſtion? Eh bien, oui; j'en conviens, le rafraîchiſſement y eſt très-néceſſaire. Mais ne prenons point le change. Il ne faudroit pas refroidir & glacer, en croyant rafraîchir.

Quels ſont donc les rafraîchiſſans les plus admiſſibles, me répliquera-t-on?

Pour moi je penſerois que ce ſont ceux, quels qu'ils ſoient, qui, quand même ils paroîtroient échauffants en apparence, portent le calme & la tranquillité dans les humeurs, en broyant, corrigeant & mûriſſant, ou en chaſſant de la maſſe du ſang les levains qui y excitent une agitation déréglée. Rafraîchiſſons avec le feu naturel, & n'allons point échauffer avec des remèdes trop froids & contre nature, qui ne faiſant que réincruder encore plus les matières indigeſtes, cauſent un bouillonnement, un tumulte dans le ſang, par la contrariété qui ſe trouve entr'elles & celui-ci, mais que des médicamens oppoſés au froid, & plus amis de ce même ſang, auroient infailliblement ralentis.

Quelle néceſſité donc d'introduire dans un eſtomac (qui a déja perdu une bonne partie de ſes forces, à l'occaſion de quelque maladie précédente) la glace de l'hiver, où il ne faut que la

chaleur vivifiante de l'été (1)? Figurons nous bien que dans ces momens, où les accès de la fiévre agiſſent avec plus de véhémence, la nature emploie, pour ainſi dire, tout ſon feu pour ſurmonter la cauſe de la maladie, qui ſe fait ſentir dans l'étendue de tous les vaiſſeaux. Il faut donc au contraire lui en fournir un nouveau, & en rendre l'eſtomac le dépoſitaire & le diſtributeur, pour remplacer celui qu'elle eſt obligée de faire ſervir ailleurs; & pour lors il eſt bien aiſé de concevoir que, pour le communiquer (ce nouveau feu) à l'eſtomac, qui doit enſuite le tranſmettre à tous les organes, où il eſt néceſſaire, afin d'y exciter un nouveau mouvement dans les humeurs, & leur imprimer une maturité; une coc-

(1) On peut pourtant, & on doit même, ſuivant l'exigence des cas, faire entrer des rafraîchiſſans dans la pratique médicale; mais il faut que ce ſoit une grande prudence qui leur aſſigne leur place.

tion requiſe, en un mot, leur redonner la bonne qualité qu'elles ont perdue, il eſt aiſé de comprendre, dis-je, que les rafraîchiſſans ſont bien éloignés de ſeconder un auſſi pénible ouvrage; & que ce n'eſt que de la part des médicamens doués d'une propriété différente de la leur, que l'on doit attendre une auſſi favorable réuſſite.

Liſons Gallien, ce grand ſcrutateur de l'économie naturelle, & nous verrons qu'après avoir comparé les coctions des alimens dans l'eſtomac à un vin qui fermente, il en attribue la cauſe efficiente à la chaleur naturelle (1).

---

(1) Alterationem verò ipſam (coctionem) à calido potiſſimùm perfici, atque idcircò tum nutritionem, tum concoctionem, tum omnem ſucci generationem, jam verò & in excrementis ipſis qualitates à calido innato provenire. *Galen. de naturalib. facult. lib.* 1.

Lequel paſſage M. Roux, Docteur-Régent, a fait venir à propos dans ſa thèſe ſoutenue à Paris le 7 décembre 1761.

J'ai vu quelques Praticiens, des Chirurgiens entr'autres, crier au feu contre les cordiaux, contre les aromates (1), contre les Balſamiques, contre les remèdes ſpiritueux & létifiants, que nous fourniſſent les trois regnes, & le plus communément contre le vin & les eſprits qu'on en tire; ils alléguoient pour leurs raiſons (qui dans le fond ne ſont point

(1) Quoique j'en diſe, les cordiaux, les aromates, &c. ne doivent point avoir un droit exclufif ſur les autres remèdes, ni leur être préférés en tous points, comme un remède univerſel; ils ſont quelquefois capables de cauſer un mouvement bien tumultueux dans les humeurs, quand l'eſtomac eſt gorgé de levains d'une nature à ne pouvoir pas s'accommoder avec eux. Il faut être bien intelligent pour ne pas errer dans leur uſage; mais on ſe met plus aiſément à l'abri de leur fougue en les rendant le plus ſouvent un peu laxatifs; & il peut en naître de grands avantages, quand ils ſont gouvernés par une main adroite qui ſçait leur donner le ton & la détermination qui leur conviennent.

entiérement à rejetter), que toutes ces drogues échauffoient, & que le vin principalement étoit capable de causer une émotion dangereuse dans le sang. C'est pourquoi cette dernière boisson étoit assez souvent défendue par eux aux malades, pour peu qu'ils leur trouvassent de fiévre, ou seulement quelque playe, quelque tumeur, même les moindres boutons au visage, la moindre démangeaison sur la surface de la peau. Il seroit pourtant bon de réflechir, si le régime des personnes qui sont attaquées de quelques-unes de ces indispositions n'a pas précédemment consisté à user pendant long-tems d'une ample quantité de vin chaque jour, vu qu'il est presque toujours dangereux de faire subitement quitter une ancienne habitude; & plus dangereux encore, si on s'en avisoit dans le cas de maladie.

On doit beaucoup condescendre à l'habitude, dit Hippocrate, lorsqu'elle s'est perpétuée de longue main, ou ne la faire changer que par dégrès. Ce seroit en

effet une indiſcrétion des plus marquées, que de vouloir la réformer tout-à-coup, quand bien même les alimens tant ſolides que liquides, que l'on permettroit à un malade, accoutumé depuis long-tems à en uſer, paroîtroient contraires à beaucoup d'autres en pareil cas (1). C'eſt auſſi la ſentence de Valleſius (2). Il eſt auſſi quelquefois difficile de réfondre dans un ſujet une habitude qui, par ſon ancienneté, eſt devenue une ſeconde nature, comme ce le feroit de le faire revivre en bouleverſant les principes de ſa vie.

Ce ſeroit être trop décidé contre le vin que d'en interdire abſolument l'u-

---

(1) Conſuetudo eſt altera natura... & conſueta longuo tempore; & ſi deteriora ſint, inſuetis minùs moleſta eſſe ſolent. *Hipp. L.* 2, *Aphor.* 50.

(2) Magnam vim habet conſuetudo, quia inveteratam permutare, præcipuè repentè, grave ſemper eſt facultati. *Valleſius, method. medend. L.* 1, *C.* 10.

ſage dans preſque toutes les maladies; car on ne doit pas ignorer que l'on peut extraire de ce liquide ſpiritueux les plus grandes vertus en faveur de l'homme, quand on a le talent de les placer à propos; d'autant plus que c'eſt celui de tous les végétaux, qui, comme on l'a déja donné à connoître, poſſede la plus ample portion du feu univerſel : ſource féconde & létifiante où notre ſanté va puiſer le vrai principe de ſa reſtauration.

M. Malouin, qui en a ſi bien anatomiſé les bonnes qualités, s'explique clairement en ces termes : « Le vin eſt une » des plus parfaites productions de la » nature. Il eſt la boiſſon la plus gra- » cieuſe, & en général la plus naturelle » à l'homme, lorſqu'il en uſe modé- » rément... il excite plus particulièrement » la joie, le courage & l'amour... En » général, le vin donne du reſſort aux » fibres, il ſoutient les digeſtions, il » aide à la dépuration des humeurs. C'eſt » pourquoi ceux qui en boivent ſont

» plus gais, & ont les chairs plus fermes » que ceux qui ne boivent que de l'eau... » Le vin eſt très-propre à rétablir les » forces dans la convaleſcence; on en » fait ce qu'on appelle la ſoupe d'Hip- » pocrate.... cette ſoupe eſt plus ſalu- » taire dans certains cas & dans le com- » mencement de toutes les convaleſ- » cences, que ne l'eſt le biſcuit trempé » dans du vin (1) ».

Tout ce qui eſt végétable ſe renferme dans le vin, comme l'a expérimenté un Médecin Chimiſte de Louis XIV, dont on a parlé précédemment (2). C'eſt dans lui, ſelon ſes expreſſions, que ſe trouvent les principaux agens de la chimie; c'eſt pour cela que des Médecins l'ont nommé par excellence *le grand Vegétable*, parce qu'on y trouve une infinité

---

(1) *Chimie médicinale*, 3e. *partie*, *chap.* 13.

(2) *Nicolas de Locques*, *dans ſes élémens de philoſophie naturelle.*

de chofes, comme dans la meilleure effence de toutes les plantes; & nous avons découvert en effet qu'il participe des trois regnes, végétal, animal & minéral. On en tire un fel fixe & fondant, comme le fel fixe de l'or & de l'argent, un fel d'une fubftance acide & crémeufe, femblable aux fels minéraux; & par incinération des farmens ou des feps de la vigne, un fel comme aux autres plantes. On tire encore du marc des raifins un fel lixiviel, comme celui de l'urine dans l'animal; & des lies du vin & du vinaigre, un fel dont on fait la gravelée, propre à une infinité d'ufages dans la chimie & dans les arts méchaniques. Du tartre calciné (ajoute notre Auteur), & reverbéré 24 heures après l'extraction de fon huile, par la réfolution à la cave, on a réuffi à en extraire un fouphre par l'efprit de vin rectifié, qui eft d'une vertu fi admirable, qu'il n'y a point de fels, ni d'efprits corrofifs qu'il ne puiffe corriger, & réduire à une parfaite douçeur,

En un mot, l'eſprit de vin eſt une quinteſcence des plus merveilleuſes de la nature, où les principes & les élémens ſont ſi dépurés & ſi exactement mêlés enſemble, qu'il eſt comme impoſſible de les ſéparer, & même de les diſtinguer; vu que cet eſprit étant ardent, il acquiert la nature du feu & du ſouphre; étant liquide, celle de l'eau & du mercure; étant tout eſprit, celle de l'air & de la matière éthérée, & enfin étant coagulable, celle du ſel & de la terre.

Pour revenir aux propriétés du vin, il a une vertu ſingulière pour réparer, par ſon eſprit, l'eſprit de la vie, & fortifier toutes les parties intégrantes du regne animal (1).

---

(1) Ce qui ſert de preuve à ce qui vient d'être avancé, c'eſt que l'on a vu maintes perſonnes qui, ayant été comme ſuffoquées, & ſur le point d'expirer par la vapeur du charbon allumé, ſont revenues promptement à elles, lorſqu'on leur a fait reſpirer la vapeur ſpiritueuſe du vin, mis en fermentation.

Quant au minéral, non-feulement l'efprit de vin eft le diffolvant du fouphre, de l'or & des autres métaux, mais encore de leur fel, & il ne peut fouffrir en eux rien d'étranger.

Les gens de la Lybie, dont Hérodote fait mention, faifoient du vin un remède tout naturel. Ils n'admettoient point de Médecins chez eux, mais dans leurs maladies ils fe fervoient du vin le plus vigoureux & du fafran en grande quantité.

Nous apprenons encore par des relations fideles de ceux qui ont voyagé dans ces pays-là, qu'il y a des royaumes entiers où les faignées & les rafraîchiffans font entièrement inconnus, & où, tout bien confidéré, on parcourt une plus longue vie que dans les endroits où les unes & les autres font en recommandation : mais les principaux remèdes qu'on y met en ufage, font le vin ou autres liqueurs fpiritueufes.

Je ne balance point d'être de l'avis de Chambon, 1er Médecin de Jean Sobiesky,

Roi de Pologne, qui veut que l'on ordonne du vin en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, lorqu'il eſt queſtion de mûrir un abſcès, attendu qu'il n'y a point de liqueur plus amie de la nature & de plus relative à notre ſang que celle-là, ni plus propre à accélérer la coction des humeurs viciées, pourvu toutefois que l'on n'en abuſe point, & que de plus le vin ſoit d'un bon choix, d'une odeur ſuave, d'un goût balſamique, bien mûr, & attendu quelques années : doué de toutes ces bonnes qualités, il a la vertu de réparer les eſprits, de ranimer l'eſtomac, de réhabiliter les forces naturelles, & de procurer au cœur plus de facilité à exercer ſes mouvemens périodiques. Et comme l'a obſervé Arnaud de Villeneuve, « il » y a une grande ſimpathie de l'or au » vin, & du vin à l'eſprit vital : car le » vin, à l'inſtar de l'or, contient beau- » coup de ſouphre ». Le même rapport doit donc ſe trouver entre le vin & le ſang, puiſque c'eſt dans le ſang qu'eſt

l'entrepôt des eſprits, & que le vin, de même que le ſang, contient de la chaleur & de l'humidité, mêlées avec une ſubſtance graſſe & onctueuſe : c'eſt pourquoi Hippocrate donnoit du vin en toute aſſurance aux fébricitans, & regardoit l'eau crue comme très-préjudiciable dans les maladies aiguës, parce qu'en ſéjournant trop dans l'eſtomac, elle y acquiert de la corruption, & qu'elle eſt en elle-même d'une nature capable d'augmenter le vice de la bile & les incommodités du foye (1).

Il recommandoit dans les fiévres, entr'autres, le vin rouge, prétendant que c'étoit un bon cordial (2) : mais il exigeoit de lui que, bien loin de ſe reſſentir encore de ſon premier phlegme, il fût au contraire parvenu à ſon vrai point de

(1) Cunctando enim putreſcit... eſt enim bilioſa naturæ bilioſæ... & hepar auget. *Hipp. L.* 3 *de ratione vict. morb. acut.*

(2) Sin velis roborare (in febribus) auſtero vino aut nigro utendum. *Idem de affect.*

maturité (1). Il le prefcrivoit de plus, mêlé avec moitié d'eau dans cette efpece d'indifpofition, où les malades ont des inquiétudes, & ne peuvent fe tenir couchés fans allonger tous les membres, & quand ils avoient encore des tremblemens & des friffons (2).

Et pour nous convaincre encore mieux du grand cas qu'il faifoit du vin, c'eft qu'indépendamment de celui qu'il faifoit prendre intérieurement, il s'en fervoit en outre, & de tout pur pour l'extérieur, & l'appliquoit en topique avec du pain chaud fur l'eftomac, pour appaifer les douleurs & les angoiffes de ce vifcère (3).

Celfe paroiffoit auffi fort réfervé quant

---

(1) Vinum quod mullum effe defiit. *Idem de Epid.*

(2) Anxietudo, ofcillatio, horror, fi adfint, vinum æquale æquali potum folvit ægritudinem. *Idem, L. 7, Aphor. 56.*

(3) Oris ventriculi morfum merum in pane calido adhibitum fanat. *Hipp.*

à l'ufage de l'eau dans certaines maladies : « Qu'on ne boive pas même d'eau, di-» foit-il, ou fi l'on en boit, que ce foit » le moins que faire fe pourra (1) ».

Mais le vin au contraire, qui eft d'une bonne nature, & dont on ufe modérément, corrige le phlegme & fes crudités, donne le ton à toutes les fibres, répare la perte des efprits; il eft un excellent ftomachique & un fouverain cordial, furtout lorfqu'on y mêle un peu de fucre. Auffi Simplicius rapporte-t-il que, dans le tems que Marc-Aurelle faifoit la guerre contre les Parthes, la pefte s'étant mife parmi les foldats, ils guérirent tous avec le vin & l'huile (2).

Qui ne fait encore que l'on a vu, & que l'on voit encore tous les jours maintes perfonnes à qui on avoit expreffément défendu le vin, avoir été retirées

---

(1) Ne aquam quidem affumat ; fin minùs, certè quàm minimum ejus. *Celf.*

(2) In prædicamento qualitatis.

de l'agonie par l'uſage d'un peu de cette boiſſon qu'on leur a donné en cachette, & qui ſembloient n'attendre que ce reſtaurant pour être ramenées à la vie ? combien de ces exemples n'ont-ils point paſſé devant mes yeux !

Mais ſi le vin poſſede les mêmes qualités du ſang, il eſt également que lui ſujet aux mêmes vices & aux mêmes crudités, capables d'altérer ſa bonne température ; & la comparaiſon que l'on fait de l'un & de l'autre eſt, ſelon Dumoulin, la plus juſte que l'on puiſſe apporter pour faire comprendre que le ſang & le vin peuvent être impliqués des mêmes altérations. « L'expérience, dit ce doc-» teur (1), qui eſt la plus forte de toutes » les preuves, en matière de médecine, » montre aſſez que les raiſins, comme » toute autre eſpece de fruit, contien-» nent plus de principes paſſifs, lorſ-

(1) *Dumoulin, dans ſon traité du Rhumatiſme.*

» qu'ils viennent en des terres humides & » froides, que lorſqu'ils croiſſent en des » lieux chauds & fort expoſés au ſoleil. C'eſt » pourquoi les particules fermentatives des » ſucs tirés des fruits du premier terroir » ont plus de peine à ſe développer & à » produire dans leurs parties l'onctuoſité » & la mobilité, qui font la maturité de » toutes les liqueurs. On doit porter le » même jugement à l'égard du chile dont » le ſang eſt extrait, & qui demeure » d'autant plus crud, qu'il eſt fait de » matières plus indigeſtes, & moins pro- » pres à être ſubtiliſées. Le vin, qui a » tant de rapport avec le ſang, que » Théophraſte & pluſieurs autres après » lui, ont nommé le vin, *le ſang de la* » *terre*, pourra donc nous fournir, par » ſes divers changemens, des exemples » pour expliquer les principales altéra- » tions de ſang ».

M. l'abbé Jacquin (1) n'a pas manqué

(1) *Livre de la ſanté.*

de faire part à ſes lecteurs de l'eſtime qu'il en faiſoit pour la ſanté. Voici ce qu'il en a dit : « Le vin pris modéré-
» ment répare les eſprits, fortifie l'eſto-
» mac, purifie le ſang, augmente la cir-
» culation, anime toutes les fonctions
» du corps, & même celles de l'eſprit. Il
» eſt ami de la joie & de l'aimable li-
» berté : c'eſt auſſi le lait des vieillards...
» le vieux eſt préférable au nouveau ; le
» ſel tartareux qu'il dépoſe chaque année
» lui ôte ſon acide ».

Valleſius aſſure auſſi (1) qu'il eſt favorable aux coctions, qu'il paſſe facilement, qu'il agit fort bien par les urines, par les ſueurs, & par l'inſenſible tranſpiration, qu'il refait promptement les forces, qu'il diſſipe les ennuis, & porte l'allégreſſe dans le cœur.

---

(1) Vinum... concoctiones juvat, facilè prænterit, urinas & ſudores promovet & inſenſibiles evaporationes, reficit etiam breviſſimè vires, ſolatur exhilaratque cor. *Valleſ. method. medend. L. 1, C. 11.*

Le grand Anatomiſte Zypée eſt du même avis (1) ; en un mot, *le vin refait le ſang, comme le lait refait les os*, à ce que dit Ruel ; & le ſavant Duret, après avoir reconnu toutes ſes bonnes qualités, a cru devoir nous inſinuer « que le vin eſt » le plus grand préſent que le ciel ait » fait à la terre (2) ».

L'immortel Praticien Tauvri, qui s'étoit également aſſuré des merveilleux effets du vin, ne faiſoit point de difficulté de l'ordonner dans les fiévres, même les plus malignes, comme je l'ai rapporté autre part. On n'a qu'à lire ſa médecine pratique, & l'on ſera ſatisfait d'y enten-

---

(1) Vinum rubrum roborat ſtomachum, aliasque partes, & laudabilem facit ſanguinem. *Zyp.*

(2) On peut encore, ſi l'on veut, s'occuper à voir l'éloge que M. Pluche a fait du vin & de la vigne, dans ſon ſpectacle de la nature. Le Médecin Aſclépiades a auſſi fait autrefois un livre particulier concernant les propriétés admirables du vin.

dre de sa bouche véridique les succès heureux qui sont émanés de cette méthode réfléchie.

Salomon n'ignoroit pas non plus les précieux avantages que l'on pouvoit acquérir de cette liqueur, lorsqu'il a dit que le vin, pris sans excès, étoit la santé de l'ame & du corps (1).

Je ne puis pas encore passer sous silence les belles louanges que le vénérable Arethée donne aux bonnes qualités du vin. « Il nourrit, dit-il, il restaure » promptement, il passe jusqu'aux ex» trémités du corps, y entretient le ton » & l'harmonie des parties, ranime & » réveille les esprits, tempère par sa cha» leur les intempéries froides, arrête les » sueurs de foiblesse, rassemble & unit » la chaleur naturelle, & empêche qu'elle » ne s'évapore par la périphérie (ou » du centre à la circonférence); sa douce

(1) Sanitas est animæ & corpori sobrius vini potus. *Eccles.*

» odeur

» odeur délecte, en un mot, il soutient » les forces, & prolonge la vie (1).

Pourquoi produit-il des effets si avantageux ? c'est qu'il aide la circulation des fluides pour broyer & subtiliser les humeurs trop épaisses, faire la séparation du pur d'avec l'impur, & augmenter le nombre & l'énergie des esprits propres à défiger le sang. Nous ne subsisterions pas, si nous donnions quelquefois à la nature un nouveau ferment, qui l'aide à se dégager des matières grossieres qui lui nuisent.

Que j'ai éprouvé de fois par moi-même les propriétés salutaires qu'il renfermoit en soi ! de quel prompt secours ne m'a-t-il pas été dans la conduite de maintes ma-

---

(1) Θλέψε μεὺ ὠκέως κατ ουσ̓ὶεν, και πλύτῃ μὲχρὶ περάτων μολεῖν, τὸνῳ και προθεὶναι τονον. και πνεῦμα νεναρκωμενον εγειραι, ψὶξιν ἀλενειαι, ςτὺψαι πλάδον φερομένων ἒξω και ῥεὸντων κρατῆσαι ἡδύς μὲν ὀσφραὶνεσθαι ἐς ἡδονηὺ. *Aretaus de curatione acut. L. 1, C. 1*

ladies, où quelqu'autre auroit pu le défendre rigoureuſement ! quelle augmentation de vertu & de force n'ont point reçu certains cordiaux que j'ai quelquefois fait mêler avec ce liquide vivifiant, pour les faire pénétrer plus puiſſamment, & avec plus de célérité dans tous les viſcères, & leur imprimer une énergie triomphante de tant de ſortes d'incommodités dont les forces deſtructives viennent chaque jour fondre ſur l'humanité ! Au lieu que des boiſſons chargées d'une confuſion de drogues trop rafraîchiſſantes, bien loin de rejouir le cœur, de reveiller les eſprits, de fortifier les liqueurs & de leur ſervir d'armes défenſives, ne répandent ſur eux tous que la langueur, la foibleſſe & l'aſſoupiſſement.

Mais je me ſuis entendu dire pluſieurs fois : « Quand il y a une grande chaleur » dans le ſang, ne faut-il pas la rallentir? » Ne l'augmenteroit-on point au contraire » par l'uſage du vin, qui porte avec lui » le feu & la flamme ? Ne ſeroit-ce point

» agir contre les loix de la médecine, » notamment à l'égard des fiévres » ? D'accord. J'avoue que le vin possede en essence une certaine chaleur ; j'avoue de même qu'en l'ordonnant, ou en le tolérant aux fiévreux, on enfreint les règles que suivent plusieurs Praticiens ; mais on ne prévarique pas toujours pour cela contre les loix de la véritable médecine (1), non plus que contre celles de la nature, qui seule doit être écoutée, avant que de tenter aucune entreprise médicinale. C'est pour cette raison que les jeunes Médecins, qui desirent être les imitateurs de la nature, ne sauroient trop observer l'enchaînement des causes & des effets, pour appuyer leurs principes sur

(1) Il est pourtant des indispositions où l'usage du vin doit être interdit, & mon intention n'est sûrement pas de le permettre indifféremment dans toutes les maladies ; ce seroit une grande imprudence de ma part ; chaque règle doit avoir son exception.

les rapports qu'il y a entre les unes & les autres, & s'assurer par ces précautions de la conduite qu'ils auront à tenir dans la variété de tant d'espèces de maladies qui pourront tomber sous leur direction.

Mais enfin, quelle est donc cette chaleur qui épouvante quelquefois si fort, & que l'on a tant de crainte d'augmenter? Si l'on n'avoit point l'esprit préoccupé, on verroit que c'est cette même nature qui la cause. Elle ne provient, cette chaleur, que des efforts que la nature fait pour devenir victorieuse du mal, en luttant, pour m'exprimer ainsi, contre les humeurs qui lui sont à charge. Veut-on la conduire à l'honneur du triomphe? Que l'on avantage ses forces, en lui donnant du secours; & que ce secours ne soit rien autre chose qu'un supplément de feu qui puisse s'accorder avec le sien; savoir, un feu actif, mais doux, bénin & onctueux (1), duquel on peut tirer

(1) Le baume, le souphre & le feu doivent

de si grandes ressources pour la défense de la santé.

Croyons-en Fernel, Auteur assurément d'une bonne note, quand il nous fait remarquer qu'*il est toujours plus sûr d'échauffer que de rafraîchir*. C'est par de semblables remèdes que l'on pourra, à ce que je pense, concourir plus directement aux intentions de la nature, dans la profession de guérir les autres, bien plutôt que par tant de refroidissans, qui trop souvent ne servent qu'à sapper par le fondement l'édifice de notre vie.

Mais encore, quelles sont ces matières qui donnent occasion au malade d'éprouver cette chaleur extraordinaire, ou pour mieux dire, irrégulière & contre l'ordre de la nature? Ne sont-ce pas ordinairement des glaires cruës, indigestes & froides, qui rencontrant une bile en agitation, & ne pouvant pas simpathiser

---

être regardés comme synonimes, c'est-à-dire, que je leur donne la même signification.

avec elle, excitent un conflit, un tumulte, une effervefcence ? « La nature » (comme nous l'annonce Guy Patin, » d'après Sanctorius) ne peut pas foutenir » deux mouvemens contraires. Ses mou» vemens font réglés auffi bien que fes » forces (1) ».

Que s'enfuit-il de-là ? On s'en prend fouvent à la trop grande chaleur, on blafphême même quelquefois contre la nature ; & pourquoi ne pas aller tout de fuite au but ? Expulfons les glaires, ou mûriffons-les, & le fang demeurera frais, calme & tranquille, il circulera avec liberté. Mais quand, pour obvier à fon trouble, on donnera en trop forte quantité des boiffons cruës & rafraîchiffantes, on augmentera infailliblement les glaires & leur ravage. C'eft comme des bourgeons de vigne qui, dans la belle faifon du printems, ne cherchent qu'à fe dilater & à s'épanouir. Lorfqu'ils fe trou-

(1) *Guy Patin*, *lettre* 123.

vent saisis par une humidité froide & congelée, & qu'ils sont frappés ensuite par la chaleur du soleil, qui fait agir l'élasticité de l'air comprimé, ils perdent aussitôt leur disposition naturelle, leurs fibres s'écartent, se brisent, se fanent, se grillent & se dessechent : au contraire, lorsque dans des tems d'orage ces mêmes bourgeons, ou les rameaux des autres plantes sont arrosés & abbreuvés par une pluie chaude, & remplie de parties sulphureuses, ils acquiérent une fraichèur, une énergie, une vigueur qui ne coopère pas peu à leur végétation & à leur fécondité. On pourroit donc inférer de ceci, que ce qui semble quelquefois devoir rafraîchir, échauffe en répercutant l'humeur qui cause cette chaleur étrangère, & qui ne cherche qu'à se faire jour par les pores de la peau ; & que ce qui paroît devoir échauffer, rafraîchit en procurant la résolution de cette même humeur, & en lui facilitant son expulsion par les émonctoirs

les plus naturels ; & qu'enfin, par comparaison, les remèdes que l'on regarde comme rafraîchiſſans, ou échauffans, ont ſouvent un tout autre caractère que celui qu'on pourroit leur attribuer. Mais quoi qu'il en ſoit, comme dans les trois regnes, la nature univerſelle a une propenſion déterminée à la maturité ; il eſt conſtant qu'une chaleur tempérée & uniforme à la ſienne aura toujours plus d'aptitude que la froideur à remplir l'objet de ſes admirables deſſeins.

Examinons à préſent l'eſſence & les effets de cette chaleur que l'on cherche quelquefois avec tant d'empreſſement à éteindre, & terminons le dernier chapitre de cet ouvrage par en donner l'explication la plus recevable qu'il ſera poſſible.



CHAPITRE V. & dernier,

Où l'on explique si l'accélération du pouls annonce dans la fiévre une plus grande vîtesse dans la circulation du sang ; s'il y a pour lors plus de chaleur intrinsèque que dans un état de santé ; s'il convient en conséquence de faire avaler aux malades une grande quantité de rafraîchissans.

DANS les écrits de plusieurs gens de l'art, ainsi que dans les conversations particulières qu'ils ont entr'eux, concernant les divers genres de maladies qu'ils ont à conduire, ils font assez souvent mention de la trop grande chaleur qui réside dans le sang, principalement dans le paroxisme des fiévres. Je ne doute assurément pas de l'existence de cette trop grande chaleur (dans le sens toutefois qu'on la conçoit communément),

non plus que de tous les désordres qu'elle est capable de susciter dans les humeurs ; mais que l'on me fasse la grace de me définir clairement ce qu'elle est en soi-même cette chaleur impétueuse, contre laquelle je vois quelques Praticiens se gendarmer. En attendant que l'on me satisfasse là-dessus, que l'on trouve bon du moins que je tâche de m'éclaircir par moi-même, & de faire part à mes lecteurs des réflexions qu'une matière aussi importante est à même de me suggérer.

Cette chaleur dont il s'agit ici, & qui fait tant de bruit dans la bouche du vulgaire, est principalement celle qui semble se manifester dans les accès de la fiévre. On s'imagineroit peut-être que dans cette maladie tout est dans l'embrasement, & que le sang circule avec bien plus de vîtesse que dans un état de santé. La raison que l'on en pourroit donner, c'est que pour lors les malades fébricitans ont la bouche pâteuse & aride, qu'ils ont une soif extrême, que leur

corps eſt brûlant ; & que ce qui prouve la plus grande vîteſſe de la circulation du ſang, c'eſt que les pulſations des artères ſont bien plus accélérées que de coutume.

Voilà des preuves qui paroiſſent bien palpables au premier aſpect, & en ne les conſidérant que par la ſuperficie ; mais ne précipitons point notre aſſentiment en leur faveur. Pénétrons plus avant : découvrons, s'il ſe peut, les cauſes de cette accélération du pouls & de cette ſoif exceſſive : ſondons la nature de cette chaleur apparente, & eſſayons de fournir d'autres preuves, qui ne cédent point à celle-là en conviction. Voici comme j'entreprends d'établir les miennes.

Dans un état de ſanté, le ſang contenu dans les vaiſſeaux étant bien plus ſubtil que dans le tems de maladie, il ſe prête bien plus aiſément au mouvement du cœur & des artères qui le preſſent, & le font couler avec beaucoup plus de vîteſſe dans les vaiſſeaux véneux, que dans

les accès de la fiévre. Ce qui fait que, dans le premier cas, les pulſations ont de plus longs intervalles, c'eſt que l'artère emploie plus de tems à ſe dilater ſucceſſivement, que lorſque le ſang eſt chargé & épais : mais, dans le ſecond cas, le ſang trouvant plus de difficulté à paſſer dans les veines, par rapport aux parties groſſières dont il eſt rempli, *il réſiſte tellement à la contraction des artères*, que celles-ci ne peuvent plus ſe reſſerrer qu'à demi, & quelquefois encore moins. Les artères ayant donc plus de travail qu'elles n'en peuvent ſupporter, & moins de diſtance à parcourir pour *comprimer un ſang épais*, que quand il eſt compoſé de parties plus déliées, il s'enſuivra néceſſairement que le pouls ſera pour lors plus accéléré, malgré que la circulation ſe faſſe avec plus de lenteur ; mais quand le ſang eſt ſubtil, qu'il eſt chaud, & que ſa marche ſe fait avec plus de vélocité, le battement du pouls doit être moins prompt, attendu que le

cœur & les artères qui en dérivent, ne ſont point gênés dans leur mouvement de diaſtole & de ſiſtole, parce que le ſang ayant un cours plus libre & plus rapide, il cède plus facilement à la contraction des artères; au lieu que dans le cas de fiévre, le cœur ſe trouvant plus ſerré, & plus empêché dans ſes fonctions que dans la ſanté, il eſt contraint, pour ſe dilater de nouveau, de faire des mouvemens plus multipliés, que l'on doit regarder même comme convulſifs; & trois ou quatre contractions d'artères ne chaſſeront pas autant de ſang, que n'en fera une ſeule, quand il n'y a pas de maladie, ni par conſéquent la même réſiſtance à vaincre.

Tirons-en un exemple des ruiſſeaux, des rivières, ou des fleuves. Leurs eaux avanceront sûrement moins dans leurs cours, à proportion qu'elles ſeront plus chargées de ſables, de limon, ou d'autres différens corps qui retarderont leur flux, quoiqu'elles paroiſſent alors couler

plus vîte ; & ce qui augmente quelquefois leur débordement, c'eſt que lorſque devenant plus bourbeuſes & plus embarraſſées par des corps étrangers, elles dépoſent plus de ces matières qu'elles n'en entraînent, & que ces mêmes matières mettent de plus en plus un obſtacle à la liberté de leur tranſport dans les courans plus éloignés.

On n'a encore qu'à boucher en partie les arches d'un pont avec des graviers, des pierres, des branches, des troncs d'arbres, &c. l'eau traverſera ces arches avec plus d'agitation, avec plus de tumulte, & même avec une plus grande rapidité apparente ; mais il en paſſera une moindre quantité dans le même eſpace de tems, que ſi les arches n'étoient point embarraſſées.

Raiſonnons à peu près ainſi ſur notre ſang. Quand il eſt impreigné d'humeurs groſſières & incompatibles avec ſes principes naturels, ſa circulation doit ſans doute perdre de ſa vîteſſe, reſpectivement

à leur maſſe & à leur volume, & aux obſtacles qu'elles préſentent à la liberté de ſon cours. L'on ne doit pas encore être ſurpris ſi, pour cette raiſon, il ſe gonfle par-fois dans les vaiſſeaux, & paroît être en trop grande abondance, comme dans la plétore, quoique, dans le fait, il ne ſe ſoit pas accru d'une ſeule goutte.

Après avoir expliqué avec préciſion que, dans la fiévre, le ſang circule plus lentement que dans un état de ſanté, je crois que je puis ajouter en conſéquence que, pendant que la fiévre regne, il y a, à le bien prendre, moins de chaleur intrinsèque dans le ſang, que pendant l'abſence de la fiévre. Si le mouvement eſt le principal moteur du feu, moins celui-là agira, plus celui-ci doit s'affoiblir. Or, dans la fiévre, le mouvement circulaire du ſang étant rallenti, comme je l'ai prouvé, donc il doit y avoir moins de chaleur dans le ſang, & plus

par conſéquent il doit s'épaiſſir, & plus lentement il doit circuler.

Lorſque l'on ſaigne un malade, le ſang qui ſort fluide de l'ouverture de la veine ne ſe coagule-t-il pas dans la palette, à proportion qu'il ſe refroidit ? & ne le voit-on pas nager dans la ſérofité qui lui ſervoit de véhicule ? Il en eſt ainſi de ce même ſang qui eſt fluide dans les vaiſſeaux, & qui y circule librement, tant qu'il eſt dégagé des parties groſſières, & qu'il poſſède aſſez de chaleur pour entretenir ſon mouvement de circulation ; mais quand une fois il vient à être condenſé par l'introduction de ces parties craſſes & antipatiques avec lui, dans ſa propre ſubſtance (ce qui arrive toujours par une diminution de la chaleur naturelle), il vient à s'épaiſſir par degrés, & devient de plus en plus viſqueux & colant ; & ſi ceux qui ſont tourmentés de la fiévre ont la ſalive épaiſſe, la bouche ſéche, & ſe trouvent altérés, il ne

ſaut pas attribuer ces effets à la grande chaleur qu'ils reſſentent préciſément dans ce moment-là, mais plutôt à ce que la ſalive perdant de ſa fluidité par l'épaiſſiſſement du ſang & des autres ſucs, & ſes ſecrétions ne pouvant plus ſe faire avec la même liberté dans les glandes ſalivaires, faute d'aſſez de mouvement & de chaleur dans le ſang, elle ne peut plus ſe porter vers ces mêmes glandes pour aller abbreuver l'intérieur de la bouche. On ſent le pouls plus dur pendant la fiévre, que dans un autre tems, parce que le ſang qui remplit les artères eſt d'une conſiſtance plus ſolide qu'il ne devroit l'être. Si l'on ſent la tête lourde & peſante, la raiſon en eſt que cette maſſe de ſang trop épaiſſie forme peu d'eſprits, & que les vaiſſeaux de la tête ſont trop gonflés par l'abord continuel de la liqueur qui y eſt pouſſée perpétuellement par les gros vaiſſeaux, mais qui eſt trop viſqueuſe pour pouvoir couler librement dans de plus petits, tels

que ceux du cerveau : de ſorte donc que plus il y a de lenteur dans le mouvement des liqueurs, plus le froid s'empare de l'individu, & la nature, à force de perdre de ſa chaleur en la communiquant à des molécules étrangères, devient à la longue une nature mourante.

Lorſque dans les premiers paroxiſmes de la plupart des fiévres on reſſent un froid exceſſif, qui fait trembler tout le corps, on ne ſe perſuadera pas, j'imagine, que c'eſt la trop grande chaleur du ſang qui donne lieu à ces fiévres, vu que le froid & le chaud ſont diamétralement oppoſés. Ce froid n'eſt-il pas occaſionné par la froideur du phlegme, qui ne tend qu'à éteindre peu à peu la chaleur naturelle du ſang? & ſi le chaud ſuccède enſuite au froid, ne ſont-ce pas les efforts que cette chaleur naturelle fait, pour prendre le deſſus des humeurs qui la contrarient, & qui, par le choc & le frottement des parties les unes contre les autres, produiſent un pareil changement?

La nature étant alors occupée à surmonter les obstacles, ou obstructions, qui se trouvent dans les extrémités des petits vaisseaux, elle doit se faire plus sentir à l'extérieur du corps qu'au dedans, parce que sa chaleur est obligée d'abandonner l'intérieur pour se transporter vers les parties qui ont le plus de besoin de son secours.

Quand, par exemple, quelqu'un est saisi de quelque peur subite, les battemens du cœur & ceux des artères deviennent bien plus fréquens. Dira-t-on pour cela que dans cette personne il y a une plus grande chaleur, & que son sang circule avec plus de rapidité qu'avant les impressions de l'effroi? Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un assez peu clairvoyant pour donner dans une erreur aussi marquée.

Pour faire voir encore que l'on ne doit pas juger de la plus grande précipitation du sang dans son cours, par la plus grande fréquence des pulsations

des artères, je prie d'obſerver que ce n'eſt pas le ſang qui, par ſon entrée dans le cœur, donne à celui-ci ſon mouvement; mais que c'eſt au contraire le cœur qui, en ſe dilatant, reçoit le ſang, le pompe & le renvoye, en ſe reſſerrant, dans les canaux des artères, non préciſément par l'effet de l'agitation du ſang (1), mais par le mouvement naturel de la contraction du cœur, ſoit que le ſang ſoit *ſubtil & chaud*, ſoit qu'il ſe trouve *épais & froid.* On peut examiner la preuve de ce que j'avance ſur la vîteſſe avec laquelle *bat le cœur d'un animal, lorſqu'après lui avoir ouvert la poitrine, on expoſe* ce cœur *ſur une table à la vue des aſſiſtans.* On s'apperçoit alors qu'il a des battemens très-vifs & très-

(1) Notez toujours que l'agitation du ſang n'eſt perpétuée que par ſes propres eſprits, & que ces mêmes eſprits ont la première part à la vibration des nerfs & des artères, & conſéquemment au mouvement des muſcles.

fréquens, quoique non ſeulement *le ſang n'y circule pas trop vîte, mais que même il ne s'y trouve plus ni ſang, ni circulation.* C'eſt pourquoi ſi le cœur *peut battre* avec promptitude, *ſans qu'il y entre* dedans une goutte de ſang, *il pourra bien faire la même choſe, lorſque le ſang eſt groſſier, & que par conſéquent ſon mouvement eſt lent*, puiſqu'il eſt évident que le battement du cœur & des artères ne dépend pas de l'entrée du ſang dans leur cavité; mais que le ſang profite de leur mouvement de dilatation pour s'y introduire, & de celui de contraction pour être pouſſé plus loin.

Il doit réſulter du raiſonnement que je viens de faire ſur les pulſations du pouls & la différente marche du ſang dans un état de ſanté, ou dans celui de maladie, que plus le ſang eſt groſſier, plus le pouls doit battre avec célérité, & qu'à proportion que le ſang s'épaiſſit, ſa circulation devient plus lente, malgré la plus grande fréquence du pouls; & que

plus la circulation ſe ralentit, plus la chaleur naturelle diminuë. Lorſque le ſang eſt groſſier, & qu'il coule avec lenteur, il faut (comme je l'ai déja fait remarquer) que le cœur emploie pluſieurs pulſations, au lieu d'une, pour pouvoir traduire le ſang dans l'artère pulmonaire, & à ſon retour du poumon, dans le gros tronc de l'aorte, parce qu'une ſeule contraction, dans l'un ou dans l'autre cas, ne feroit point ſuffiſante pour chaſſer tout le ſang qui, dans chaque diaſtole, ſeroit entré dans ſes ventricules. Voilà, je penſe, ce qui multiplie ſes pulſations, comme il arrive principalement dans les accès de fiévre, ſans que pour cela la circulation du ſang ſoit plus rapide, puiſqu'au contraire cette prompte réitération de battemens indique la plus grande lenteur, plutôt que la plus grande vîteſſe de ſon cours circulaire.

La chaleur que l'on reſſent, la ſéchereſſe de la bouche, la ſoif & l'accélération du pouls, tous ces ſymptômes réunis

ne ſont pas même toujours des indices certains de la préſence de la fiévre; car nous voyons tous les jours des perſonnes qui ont tout à la fois le corps brûlant, la bouche aride, une ſoif ſtimulante, & le pouls très-ému, ſans qu'ils ayent la moindre atteinte de fiévre : ce qui arrive à ceux qui ſont fatigués par une forte & longue marche, ſur-tout dans les chaleurs de l'été (1), ou par quelqu'autre exercice violent, parce que les parties les plus ſubtiles du ſang & des autres humeurs, s'étant exhalées par les pores, les liqueurs reſtantes ſont privées de leur fluidité ordinaire, & que les ſecrétions qui devoient la leur procurer, ne ſont plus en état d'exécuter leurs fonctions avec le même ordre & la même exactitude. Il faut donc aller chercher les cauſes des fiévres dans d'autres principes

(1) Il n'y a pas à douter non plus que nous avons moins de feu central dans les grandes chaleurs de cette ſaiſon, que dans une ſaiſon plus tempérée.

que ceux que des Praticiens nous ont donnés contre la règle de nos décisions à ce sujet.

Je pourrois bien donner quelque étendue à cette matière, mais ce n'est point ici le lieu d'en parler ; d'ailleurs cela m'écarteroit trop de ce qui me reste encore à dire pour clore cette seconde partie. J'ajouterai seulement ici que cette chaleur brûlante qui incommode si fort les malades dans les paroxismes de la fiévre, & dont les indications semblent exiger que l'on emploie tous les moyens nécessaires pour la calmer ; que cette chaleur, dis-je, que j'appelle une chaleur étrangère & factice, n'est point le feu naturel que la violence de la fiévre allume & augmente, puisqu'il est plus grand avant qu'après les attaques de la maladie : cette espèce de chaleur n'est produite que par les chocs ou frottemens qui se font entre les parties constitutives du sang & les parties hétérogènes qui se sont insinuées dans sa substance ; ou pour parler plus

plus intelligiblement, ce n'eſt que le feu de la nature qui s'agite contre le phlegme & les autres humeurs nuiſibles, afin de les expulſer par les voyes les plus prochaines & les plus commodes; ſavoir, par la tranſpiration ou par les ſueurs, ou de les mûrir ſi bien, qu'ils puiſſent s'aſſimiler avec la nature du ſang. Plus ce feu ſe communiquera au phlegme & aux autres humeurs contraires, moins la nature en conſervera; plus elle en perdra, plus l'individu s'en trouvera fruſtré; & ſi le phlegme devenant enfin plus fort, domine ſur les eſprits du ſang, il les abſorbe, & ralentit peu à peu leur magnétiſme; le feu de la nature s'éteint, les liqueurs ſe coagulent, ſe figent, les vaiſſeaux s'affaiſſent, & le froid de la mort ne rencontrant plus de feu qui puiſſe le combattre & le vaincre, il devient le maître, & ôte à l'ame la faculté de pouvoir le conſerver plus long-tems dans un ſujet dont il s'eſt entiérement emparé.

On peut donc conjecturer de-là, que dans l'accès de la fiévre il y a moins de feu naturel, que dans une santé complette. Cela est d'autant plus vraisemblable, que plus ce feu trouve de résistance de la part des matières hétérogènes, plus il souffre de déperdition du côté de sa force essentielle. Plus un corps mis en action se heurte fréquemment contre d'autre corps qui lui résistent, plus il perd de son mouvement. Mais si ce même feu ne rencontre aucun corps d'une nature différente de la sienne, auquel sa chaleur puisse se communiquer, sans que ce soit à ses propres dépens, son mouvement naturel ne sera point troublé, & il continuera de produire tranquillement & sans aucune émotion sensible les effets salutaires, d'où dépend la conservation de la santé. La flamme qui s'éleve d'un esprit de vin, allumé & rectifié plusieurs fois, selon l'art, ne brûle point les mains (quoiqu'il contienne en soi un feu très-actif),

par rapport à la ſubtilité & à l'homogénéité des parties dont il eſt compoſé. Mais ſi vous mettez le feu à quelqu'autre liqueur inflammable dont les parties ſeront plus groſſières & moins homogènes entr'elles, la flamme alors vous fera une impreſſion douloureuſe, ſi vous y tenez quelque tems la main, plus ou moins, ſelon le degré de groſſiéreté des matières que les eſprits ignés mettront en mouvement.

Si dans ce même eſprit de vin mis dans une écuelle, placée ſur un fourneau, & pouſſé juſqu'à un certain degré de chaleur, vous verſez, par exemple, des émulſions faites avec les quatre ſemences froides, de la décoction de nénuphar, ou quelqu'autre liqueur remplie de phlegme, il ſe fera auſſitôt une fermentation ſenſible, un bruit de crépitation. On ne conviendra pas, je penſe, que le feu de ces eſprits ſulphureux en ſera pour cela augmenté; mais on ſe convaincra au contraire qu'il diminuera à

mesure qu'il se communiquera à ces corps qui sont différens de lui en essence, & qu'il s'éteindra même tout-à-fait, à proportion que l'on augmentera la quantité de ces matières refroidissantes.

La meilleure raison que l'on puisse donner de cette expérience, c'est *qu'un feu composé de parties très-subtiles, & extrémement agitées, ne cause ni chaleur ni brûlure*, parce qu'il ne trouve point dans son mouvement des matières opposées à son magnétisme. *Il en est de même de notre sang.* Quand nous jouissons d'une bonne santé, sa circulation se fait bien plus librement, attendu que les sucs qu'il charie sont très-affinés, & pour lors il a bien plus de chaleur, que dans le cas de maladie, quoique nous ne nous en appercevions point. Sommes-nous attaqués de la fiévre, nous sentons ordinairement, dans la suite de l'accès, une chaleur importune, parce que le sang se heurte à tous momens contre les humeurs crasses & épaisses, qui le gê-

nent, & retardent la célérité de ſon flux & reflux.

Suivant les raiſons que j'ai ci-devant déduites, la fiévre ne dépend donc pas de cette ſenſation de chaleur qu'éprouvent les fébricitans, puiſqu'on peut la reſſentir, malgré l'abſence de la fiévre; mais c'eſt cette chaleur étrangère qui dépend plutôt du paroxiſme de la fiévre. Elle en eſt donc l'effet, & non la cauſe. C'eſt ce qu'a judicieuſement remarqué Van-Helmont, qui a ſi bien approfondi les cauſes de cette maladie; & qui, d'après les ſérieuſes obſervations qu'il a faites à ce ſujet, a démontré que *la chaleur n'étoit pas la cauſe de la fiévre, & qu'elle n'en étoit que l'accident.*

Si donc, comme j'ai entrepris de l'expoſer, le froid, la ſéchereſſe de la bouche, la ſoif, la peſanteur de tête, la chaleur même que l'on ſent dans les accès de la fiévre, ne ſont occaſionnés que par un ralentiſſement dans la circulation du ſang & des autres humeurs qui

se font condensées, il s'ensuivra de toute nécessité, que les trop grands & trop copieux rafraîchissans seront plus contraires que profitables dans cette maladie, de quelque genre qu'elle puisse être, puisqu'ils doivent infailliblement affoiblir la chaleur naturelle, épaissir encore davantage le sang, & par conséquent s'opposer de plus en plus à la liberté & à la vîtesse de son cours ordinaire.

De quelle importance n'est-il donc pas de garantir les malades, entr'autres les fébricitans, des effets pernicieux qui peuvent résulter de leur abus ou de leur excès ? ne seroit-il point plus à propos, & même essentiel, de leur substituer des remèdes qui soient plus analogues avec le feu naturel, & qui, au lieu de le suffoquer, le raniment, le réparent & l'augmentent ?

Nous pourrions rappeller, dans cette occasion, les dangers des rafraîchissans qu'un Médecin, étayé d'une assez bonne pratique, nous retrace devant les yeux

dans ſon traité des fiévres, imprimé à Utrecht. Voici ce qu'il en penſe.

« Ces potions rafraîchiſſantes que l'on » donne ordinairement aux malades, ſont » ſouvent des potions mortelles, & ces » remèdes ont été pernicieux à une infi- » nité de gens qui ſeroient reſtés en vie, » & auroient été guéris de leurs fiévres, » ſi leur ſang, qui commençoit à ſe cail- » ler, ne ſe fût pas entièrement congelé » par le moyen des breuvages rafraî- » chiſſans... Que l'on conçoive un peu... » pourquoi un homme... qui a fait un » exercice violent, venant enſuite à boire » de l'eau fraiche, de la bierre, ou du » petit-lait, peut mourir en peu de » tems : n'eſt-ce pas qu'étant échauffé, » ſon ſang, qui ſe cailloit déja (par la » diſſipation des fluides les plus ſubtils), » ſe caille encore davantage, lorſque la » froideur du breuvage l'épaiſſit & le » congèle? Eſt-ce qu'une liqueur froide » peut faire autre choſe que d'épaiſſir le » ſang, ou bien de le refroidir & le mor-

» fondre ? Si donc une liqueur rafraî-
» chiſſante eſt ſi nuiſible & ſi perni-
» cieuſe, & qu'au contraire dans telles
» occaſions il n'y ait rien de meilleur
» qu'un verre d'eau-de-vie, ou de quel-
» qu'autre liqueur chaude, d'où vient
» que dans la fiévre, où l'on remarque
» la même chaleur, la même ſoif, la
» même ſueur, & tous les autres acci-
» dens qui arrivent à un homme fatigué
» de quelque exercice violent ; on n'a
» pas penſé que dans une chaleur ſem-
» blable, les breuvages rafraîchiſſans pou-
» voient être auſſi dangereux ? Ainſi nous
» avons vu périr quantité de perſonnes,
» après avoir été ſaignées, & après avoir
» pris des juleps & des potions rafraî-
» chiſſantes. Or, ce qui fait que l'on ſe
» trompe, c'eſt qu'on voit quelquefois
» des gens qui, après avoir été ſaignés,
» & avoir pris des potions froides, ne
» laiſſent pas de ſe ſauver ; mais cela vient
» ſans doute de ce que... (les ſaignées)
» & la froideur des juleps n'ont pas ſur-

» monté la force du ſang ; mais le plus » grand nombre de ceux qui meurent » après avoir été traités ſelon les formes... » ne devroit-il pas rendre quelques doc- » teurs plus circonſpects, & les engager » à rechercher ſi la mort, qui a englouti » tant de malades, ne pourroit pas être » cauſée en partie par la méthode dont » ils ſe ſont ſervi ? Qu'eſt-ce que toutes » ces choſes nous apprennent, ſi ce n'eſt » que pendant l'été, après qu'une grande » ſueur ou une tranſpiration violente ont » rendu le ſang groſſier ; on rend en- » core ſon mouvement plus lent, & on » l'épaiſſit encore davantage, en uſant des » choſes que nous venons de nommer ?... » Comment eſt-ce donc que tant de ſai- » gnées & de rafraîchiſſans pourront être » ſalutaires aux fiévreux (1), puiſque

---

(1) Notre Auteur a, ſelon moi, en bonne partie raiſon ; mais ne lui en déplaiſe, la na- ture, quelque jalouſe qu'elle ſoit de ſes droits, & quelque confiance qu'elle puiſſe avoir en

» tout cela ne fait que retarder la circu-
» lation, qui n'étoit déja que trop lente,
» & épaissir le sang qui étoit déja trop
» grossier ? Qu'en doit-on appréhender,
» si ce n'est que le sang ne se caille &
» ne se congèle tout-à-fait, en quoi
» consiste proprement la mort ? ... On
» peut bien éteindre un feu qui brûle
» dans un foyer, en versant de l'eau
» dessus, ou en le couvrant, mais la
» chambre n'en devient-elle pas plus
» froide ?

---

ses forces, peut, dans des instans périlleux, appeller à son aide l'ouverture de la veine, & même quelques autres opérations chirurgicales, ainsi que quelques rafraîchissants tempérés. Il faut savoir faire une distinction des différens genres de fiévres, & des divers simptômes qui les accompagnent. S'il est des cas généraux qui s'opposent aux saignées & aux rafraîchissemens, il en est quelquefois de particuliers qui les autorisent ; c'est leur abus & leur déplacement, & non pas leur légitime usage, qu'il faut éviter.

» Or, pour faire voir l'abus de la mé-
» thode trop rafraîchiſſante, & montrer
» manifeſtement combien elle eſt perni-
» cieuſe, il faut ſeulement être aſſuré
» de deux choſes. La première eſt que
» les choſes chaudes, & qui ont la vertu
» d'échauffer, éteignent ſans aucun dan-
» ger & beaucoup mieux le feu ou la
» chaleur d'une fiévre, que les potions
» rafraîchiſſantes, quelque violente que
» cette fiévre puiſſe être. La ſeconde eſt
» que dans les fiévres, même les plus
» ardentes, jamais il n'y a trop, mais
» toujours trop peu de chaleur; & qu'ainſi
» il faut plutôt employer les remèdes
» chauds que les rafraîchiſſans; ſi bien
» qu'en échauffant le malade, on chaſſe
» cette humeur dont il ſe plaignoit ſi
» fort; & ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'il
» ſe rafraîchit par le moyen de la cha-
» leur. La raiſon eſt que la chaleur qu'un
» patient ſent dans la fiévre, n'eſt point
» autre que celle qui ſe trouve dans ſon
» ſang, & qui même y étoit avant qu'il

» tombât malade. Il ne l'apperçoit pour-
» tant pas à cause qu'elle ne l'incom-
» modoit point pour lors, ayant de tous
» côtés des passages libres par où le sang
» chassoit (cette chaleur nuisible) par la
» force de son mouvement; de sorte
» qu'elle se dissipoit fort vîte par la trans-
» piration, sans qu'il la ressentît dans
» aucun membre. Dans la fiévre, c'est
» toute autre chose, car le sang ayant
» beaucoup moins de mouvement (1),
» il n'est pas étonnant qu'on sente de la
» chaleur dans chaque partie ».

C'est donc dans des conjonctures à peu près pareilles, que le Médecin, bien loin de faire violence à la nature, en accumulant trop de rafraîchissans sur trop de saignées, doit au contraire diriger tous ses soins à lui donner du secours, à répa-

(1) Il circule avec plus de difficulté, parce qu'il est d'une consistence plus épaisse qu'à l'ordinaire, & son frottement contre les parties nuisibles qui le gênent, occasionne une chaleur plus sensible; ainsi tout ce qui embarrasse son cours le conduit à l'épaississement.

rer, de son mieux, la perte qu'elle fait de sa chaleur, quand elle est contrainte de l'employer contre les matières morbifiques qu'elle a à combattre, & à la faire enfin triompher de leur résistence, afin de redonner par ce moyen au sang sa véritable fluidité (1), & aux esprits l'énergie qui leur convient, pour entretenir ce liquide dans son état primitif.

Entre tant d'accidens qui peuvent conspirer à la destruction de notre vie & au désavantage de la société, il ne s'en trouve point, à mon avis, de plus cruels ni de plus formidables que les maladies contagieuses, d'autant plus qu'elles se forment en secret dans les parties nobles, & nous attaquent à l'impourvu, sans que nous sçachions souvent avec quelles armes, ni contre quels ennemis nous de-

---

(1) « Le vrai moyen de liquéfier le sang, » lorsqu'il est coagulé, c'est de le délivrer de » ce qui le coagule; & la circulation, unique » méchanisme de la nâture, fera le reste ». *Relat. du mond. de Merc.*

vons nous défendre. Je dirai cependant à cet égard, ſuivant le ſentiment que la raiſon & l'expérience ſont dans le cas de m'inſpirer, que dans ces maladies la chaleur naturelle ſe trouve ſurmontée, ou comme ſuffoquée par les humeurs hétérogènes & malignes, ou en bonne partie diſſipée. D'où il arrive que ces humeurs, au lieu de pouvoir être digérées & diſſoutes, elles n'en deviennent que plus groſſières & plus cauſtiques : de ſorte que s'entaſſant & ſe confondant enſemble, elles deviennent par leur quantité & leur qualité dépravée, victorieuſes de la chaleur naturelle, ſeule capable de les corriger, & ſe terminent enfin à la corruption, qui eſt ſi propre à diſſiper la ſubſtance vitale, & à faire écrouler l'édifice de notre compoſé (1).

(1) Quand la chaleur domine ſur les matières contagieuſes, c'eſt toute autre choſe ; & la pharmacie nous apprend que le feu, en cuiſant les poiſons, non-ſeulement leur ôte leur malignité, mais encore leur communique une qualité bienfaiſante.

Pour parer les coups que ces maladies pourroient porter à l'homme, il n'y a point de meilleures armes à leur oppoſer que les cordiaux, les alexipharques, dont la douce chaleur eſt ſi propre à reſtaurer les forces abattues (1). Le vin ne tient pas le moindre rang parmi eux : il n'eſt donc pas auſſi dangereux que pluſieurs perſonnes ont voulu nous l'inſinuer, puiſque tout au contraire ſes parties ſpiritueuſes, balſamiques & onctueuſes ſont très-relatives à celles du ſang, & que de plus elles ſont très-propres à diviſer & à mûrir les matières cruës, indigeſtes & phlegmatiques, ou à corriger celles qui ſont âcres, acerbes & mordicantes, toutes leſquelles dérangent ſes fonctions, & retardent ſa marche, ainſi qu'à rétablir & à conſerver la bonne qualité qui

(1) Je ſuppoſe toujours qu'il faut mettre en uſage en tems & lieu les vomitifs & les purgatifs, ſi toutefois le cas le requiert.

doit le caractériser pour constituer une santé accomplie.

Que les nouveaux Praticiens, à qui le traitement des maladies n'est pas encore bien familier, me permettent donc de les exhorter à examiner les choses de plus près, & de revenir de l'appréhension qu'ils pourroient avoir quant à l'usage du vin, lorsqu'on sçait le tempérer à propos, & de le tolérer quelquefois avec plus de confiance dans les fiévres & dans les autres sortes d'incommodités: car (comme l'a dit un des Auteurs (1) rapportés dans la premiere partie de cet ouvrage), « le vin n'échauffe que parce » qu'il augmente les forces; & il n'aug- » mente les forces qu'en augmentant la » chaleur; & ce n'est qu'en augmentant » la chaleur, que la nature guérit les » maux. La nature de la fiévre ne con- » siste pas dans une chaleur excessive, » puisque les fiévres les plus mortelles

(1) *De Marconnai.*

» ont le moins de chaleur, comme les » fiévres des vieillards & les fiévres » peſtilentielles : au contraire les fié» vres des jeunes gens, qui ſont chau» des, ſont moins dangereuſes : & ſi l'on » examine les pronoſtics d'Hippocrate & » l'expérience, on verra que c'eſt le » froid qui eſt dangereux dans les fiévres, » & non pas la chaleur. Ainſi on ne » doit pas craindre l'uſage modéré du » vin dans les fiévres, ni dans les autres » maladies (1) ».

J'en appelle au témoignage des Praticiens compétens pour en juger. Le raiſonnement de ces deux derniers Médecins, dont je viens de rapporter l'opinion ſur l'abus des ſaignées & des rafraîchiſſans, & ſur

(1) Je ne prétends pourtant pas qu'il faille faire du vin le principal remède dans la pratique médicale des fiévres, comme j'en ai déja touché quelque choſe : mais je veux ſeulement donner à entendre par-là, que l'on ne doit pas toujours le ſupprimer auſſi ſcrupuleuſement que pluſieurs Praticiens ont eu coutume de le faire dans le cours de ces maladies.

l'usage du vin dans le paroxisme des fiévres, mériteroit, ce me semble, que l'on y eût quelques égards. Quoique dans leurs écrits ils aient un peu outré la matière, & qu'ils ne se soient point avisé de faire de restriction, leur jugement n'en est pas moins solide ni moins décisif: mais souvent une certaine habitude prévaut, & renverse le bon ordre des traitemens, lorsqu'ayant trop de condescendance pour elle, on met l'erreur à la place de la certitude, & le mérite perd toujours de son prix dans l'esprit de ceux qui ferment les yeux pour ne pas l'appercevoir.

Je ne force personne à adopter lés régles de médecine, dispersées dans les observations que j'ose présenter à quiconque les croira dignes d'être lues, & qui ont été la base du succès de mes curations. Si l'on s'y conformoit, il s'agiroit toujours, dans les maladies surtout où la fiévre exerce son empire, de débuter le plus souvent (à moins que quelque contr'indication ne s'y opposât)

par évacuer les humeurs hétérogènes qui portent le trouble dans celles qui ſont analogues avec le ſang, en employant pour cet effet le ſecours des vomitifs, des purgatifs, des ſudorifiques, des diurétiques, &c. juſqu'à ce qu'on ait réuſſi à découvrir les moyens efficaces de les mûrir par des remèdes ſupérieurs, qui en faſſent évaporer les ſuperfluités par la ſeule voie de la tranſpiration, & qui en ſimplifiant de beaucoup la méthode curative ordinaire, nous diſpenſeront d'émétiſer, de purger, & d'agir même par les ſueurs & par les urines.

Pluſieurs Chimiſtes ſe vantent de les avoir trouvés ces remèdes par excellence; mais cette découverte eſt trop admirable & trop difficultueuſe pour ne pas exiger d'eux une preuve plus concluante, & confirmée par une expérience bien démontrée.

Cependant la choſe ne me paroîtroit pas de toute impoſſibilité. Si le poiſon eſt capable de changer & de bouleverſer

en peu d'inſtans l'économie du corps de l'animal le mieux conſtitué, de même ne pourroit-il point ſe trouver des médicamens ſi artiſtement préparés, que, dans le même eſpace de tems, ils la remiſſent en ſon premier état, lorſqu'elle eſt dérangée. Mais toutefois les conditions que l'on requiert dans une médecine, pour qu'elle paſſe pour univerſelle, ſont, qu'elle ſoit pénétrante pour pouvoir s'inſinuer juſqu'à la ſource du mal, qu'elle ſoit en même tems fixe pour ſurmonter & déraciner la fixité de la maladie; qu'elle ſoit reſſerrée & comme concentrée en ſon action, pour faire dans un moment ce qu'une autre ne pourroit faire que par de grandes longueurs; en un mot, qu'elle ſoit homogène à toutes les indiſpoſitions & tempéramment quelconques. Il faut donc bien examiner auparavant, ſi ceux qui ſe glorifient de la poſſéder, méritent qu'on les croie ſur le ſeul étalage de leurs déclamations ampoulées. Un vrai ſçavant ne ſe répand guères en vaines paroles.

CONCLUSION

DE L'OUVRAGE.

CONCLUONS de tout ce qui a été rapporté dans le contenu de cet Ouvrage, que pour devenir un Médecin accompli, il eſt indiſpenſable de connoître les principes des loix & les intentions de la nature, afin de s'y conformer exactement; qu'il eſt également eſſentiel de pénétrer dans la curieuſe architecture de l'univers, pour comprendre ce que c'eſt que l'origine, l'accroiſſement, les parties intégrantes & le mobile de l'homme vivant, qui eſt comme une glace qui nous refléchit les rayons des merveilles du grand monde, & que conſéquemment il convient d'étudier le grand monde ſur le petit & le petit ſur le grand, par la connexion particulière qu'il y a entre tous

les deux, pour ſentir plus intimément la belle harmonie qui entretient la durée de l'un, & ſoutient le fil des jours de l'autre; que c'eſt par le ſecours de ces connoiſſances que l'on en vient, comme par gradation, à développer avec plus de certitude quels ſont les principes du ſang, ſa nature, ſes uſages, les cauſes de ſon dérangement, & les divers inconvéniens qui peuvent arriver à l'homme pour ſa ſanté, à l'occaſion de ce déſordre, ainſi que l'anatomie des médicamens propres à les réparer; qu'il eſt de la dernière importance, pour les avantages de l'humanité & de la population, d'épargner le ſang plus ſoigneuſement que quelques-uns ne l'ont fait, puiſqu'il eſt le plus précieux tréſor de notre exiſtence, & qu'il eſt, en quelque façon, à l'homme ce que la lumière eſt au monde; & que, ſuivant même les ſentimens de tant de Médecins dignes de foi, que j'ai appellés à mon aide, la ſaignée, que l'on ne ſçauroit pas ménager, bien loin d'avancer

la guériſon, ne feroit que la retarder; que ſouvent même, au lieu de ramener à la vie, elle feroit l'avant-courière du trépas; que ſi, dans certains cas elle ſembloit ſoulager pour l'inſtant, elle devient (pour peu qu'elle ſoit faite à contre-tems) preſque toujours préjudiciable par la ſuite, de l'aveu de Bineteau, dans ſon livre de la ſaignée réformée (1); d'où il infere qu'il faut s'en garantir (2), & qu'elle ne ſemble nous flatter que pour nous ôter plus ſûrement la vie (3).

Concluons auſſi que c'eſt la chaleur naturelle, qui diſſipe ou corrige les matières excrémenteuſes, engendrées par

(1) Venæ ſectio eſt bonum præſens, ſed damnum facturum. *Bineteau.*

(2) Il vouloit, ou il devoit dire ſans doute, de celle qui eſt faite par *qui pro quo*; car le ſaignée bien indiquée diſpoſe plutôt le malade au recouvrement de ſa ſanté, qu'elle ne lui fait encourir les périls de la mort.

(3) Venæ ſectio remedium, quod blandiendo nobis & ſenſus & vitam eripit. *Idem ibidem.*

des alimens trop froids, ou trop cruds, ou d'une autre mauvaiſe qualité, ou par l'abus des ſix choſes naturelles ; mais le plus ſouvvent par les ſaignées & par les rafraîchiſſemens déſordonnés ; que pour cet effet on doit donner toute ſon attention à conſerver cette chaleur bienfaiſante, puiſque, comme je l'ai indiqué, plus elle eſt ralentie, plus le phlegme domine ; plus le phlegme domine, plus le froid règne dans l'individu ; & plus celui-ci prend d'accroiſſement, plus le trépas eſt prochain (1).

Concluons enfin que, dans les fiévres eſſentielles & dans les ſimptomatiques, de même que dans bien d'autres maladies, il eſt plus de cas qu'on ne penſe, où il convient d'être grand ménager du ſang ;

(1) Quando enim homo moritur, ſive illud ex calido, ſive frigido morbo fiat, defectus caloris naturalis in causâ eſt. Undè rectè Hippocrates dixit : *Mors eſt defectus caloris. Solinus Saltztal.*

qu'il

qu'il n'eſt pas moins prudent d'éloigner les remèdes qui réfroidiſſent trop, pour leur ſubſtituer à propos ceux qui rechauffent & vivifient la nature, & que pour entreprendre avec ſuccès la cure des maladies, il faut quelquefois ſuivre une autre route que celle qu'on avoit choiſie en premier lieu.

Ne révoquons pas non plus en doute qu'il eſt du Médecin ſage & bon Praticien, de s'attacher à ſoutenir & à fortifier les fonctions de la digeſtion, de la bonne ou mauvaiſe diſpoſition duquel dépendent ou la ſanté, ou les maladies; & de prendre bien garde qu'un eſtomac, farci de glaires indigeſtes & viſqueuſes, eſt hors d'état de faire une louable préparation des alimens, parce que les levains digeſtifs ſe trouvent alors abſorbés, & comme anéantis par de ſemblables humeurs; que ce ne ſera jamais avec des breuvages remplis de crudités, de flegmes & de froideur, qui ne font qu'accroître le volume de l'humeur glaireuſe par l'af-

foibliſſement qu'ils apportent dans ce viſcère, ſur-tout quand on les donne avec une profuſion déméſurée, que l'on réuſſira à la faire ſortir, où à la mûrir; mais que l'on s'y prendra bien mieux, en employant des vomitifs, des purgatifs, des cordiaux (du nombre deſquels eſt le vin, &c.), ſoit pour expulſer ces glaires, ſoit pour corriger leur viciation. Combien effectivement ne doit-on pas être attentif à reſtaurer, à rétablir & à perfectionner de plus en plus les opérations du ventricule, en améliorant ſes levains, puiſque lorſqu'il fait de bonnes coctions, c'eſt le meilleur Médecin que nous puiſſions trouver pour nous mettre à l'abri de bien des incommodités! On ne doit cependant pas entendre par le mot de *coctions* la ſimple ſéparation des parties, à l'inſtar de celles de l'or, que l'on met dans l'eau régale, mais une véritable & entière digeſtion, c'eſt-à-dire, que les fermens de l'eſtomac aient la vertu d'extraire la quinteſſence des ali-

mens, de les transmuer, & de les identifier avec le sang & le suc nourricier, pour réparer la perte qu'il se fait de l'un & de l'autre à chaque instant; persuadons-nous, en un mot, qu'il n'y a qu'une maturité accomplie qui puisse concourir à l'entretien & à la durée de notre méchanisme.

Voilà, lecteurs, mes principes, voilà mes sentimens, voilà mes conclusions. Mais quand bien même j'aurois rencontré juste, en tous points, ce dont je ne prétends pas me glorifier, cela n'empêchera pas, à ce que je présume, que quelques Chirurgiens accoutumés à saigner & à rafraîchir extraordinairement, sur l'idée qu'ils se sont formée des bons effets de la lancette & des rafrraîchissans fréquemment & copieusement employés, ne s'inscrivent en faux contre moi.

Il faudroit pourtant être bien prévenu, pour décider d'un art sur la foi des préjugés, & condamner les autres sur cette

feule étiquette (1). En tout cas, je me confolerai de leurs reproches trop hafardés, avec l'éloquent M. Racine, en difant avec lui : « Je ne puis, malgré » mes bonnes intentions, ne pas déplaire » à ceux dont je n'ai pas fuivi les fen- » timens (2) ». Je pourrai encore m'exprimer ainfi, en empruntant la penfée d'une Dame philofophe : « J'ai vu, j'ai expérimenté ce que je mets en avant ; j'ai réfléchi, j'ai écri mes reflexions. Je permets qu'on attaque mes talens, mais non pas la probité de mon cœur, ni la droiture de ma façon de penfer ».

Je les ai même entendu, plus d'une ois, ridiculifer ceux qui vouloient leur affurer que l'on avoit vu fouvent guérir des maladies aiguës, & même la pleuréfie, fans tirer de fang ; & ils ne s'en obftinoient que plus à foutenir que leur

---

(1) Injufti funt... judices, qui de fibi ignotis pronunciant rebus. *Julius Firmius*, L. 1, C. 2.

(2) *Poëme fur la grace, dans la préface.*

méthode, de souvent répéter, dans ces maladies-là, les saignées, & même quelquefois jusqu'à extinction, devoit être universellement reçue, & au mépris de toute autre : mais que d'humains pourroient être moissonnés par la continuation de cette pratique trop sanguinaire ?

Mais si, au travers de tout, en dressant le plan de mes observations, j'avois travaillé sous la direction de la nature, & par son inspiration, & que, par une suite nécessaire, ce plan méritât d'être suivi, du moins en partie, quel agréable dédommagement pour moi des peines qu'il m'aura fait essuyer ! & en même-tems que de sang ménagé ! que de douleurs & d'argent d'épargnés pour les malades ! que de maladies abrégées ! quel bien pour la société ! & enfin quel avantage pour la propagation de l'espèce humaine !

Je dois toutefois prévenir que cet ouvrage, que mon empressement pour l'intérêt de l'humanité m'a déterminé à

mettre au jour, n'eſt qu'une eſquiſſe, ou une foible ébauche d'un travail que quelqu'autre écrivain plus éclairé, plus fécond que moi, & moins occupé dans ſes courſes que je ne l'ai été, auroit pu orner & étendre bien davantage; & il auroit reçu entre ſes mains une parure, un accroiſſement, une valeur, que la ſtérilité de mon fonds n'eſt pas capable de lui donner.

Cependant pour peu qu'il ſoit accueilli du public, je me ferai par la ſuite un plaiſir, & même un devoir de communiquer en faveur des malades les remèdes ſpécifiques à toutes les eſpèces d'indiſpoſitions que j'ai eue à conduire, & qui ne ſont pas en petit nombre, comme je l'ai déja expoſé (1). Je ne ferai néanmoins

(1) Mon nom n'a cependant pas fait beaucoup de bruit parmi les Médecins de cette reſpectable Faculté, parce que je n'ai point employé la brigue, ni cherché aucunement à empiéter ſur leurs traitemens, ni n'ai même jamais demandé

mention que de ceux dont je me ſuis aſſuré par les épreuves conſtantes & ſolides que j'en ai faites moi-même dans les diverſes circonſtances qui ſe ſont préſentées; j'en détaillerai la vraie compoſition, & les juſtes doſes, avec toutes les précautions qui doivent en accompagner l'uſage, dont la direction doit être ſoumiſe au conſeil des Médecins prudens & expérimentés.

Que ſi l'on a quelques objections à me faire ſur les principes, les régles & la méthode que j'ai établis, pour appuyer ma pratique médicale, je ſuis prêt à y répondre, non pas avec aigreur, ni avec aucun ſubterfuge, mais avec toute l'aſ-

---

qu'on me prônât dans le public; & que de plus, dans la crainte d'offuſquer dans la moindre choſe ces Meſſieurs, dont je reſpecterai toujours les talens & le mérite; j'ai ordinairement viſité les malades à bas bruit & ſans éclat.

ſabilité & toute la candeur que l'on peut deſirer d'un homme à ſentiment.

Et ſi les Juges des tribunaux dont je reſſortis par mon état, & aux lumières deſquels je me réfere, refuſoient de me donner gain de cauſe, quelque bon droit que je me croirois avoir, je ſuis prêt à me ſoumettre à leur jugement; je me contenterai de faire ſeulement mes repréſentations à l'humanité, pour qu'elle me tienne au moins quelque compte du zèle que j'ai eu à ſoutenir ſes intérêts; & je la ſupplierai en ſecret de vouloir bien, à ſon tour, ſe charger elle-même du ſoin de ma défenſe. Je puis me flatter du moins avec un Médecin de nos jours (1), « de » n'avoir ſoutenu aucun ſentiment par » préjugé, de n'avancer aucun fait ſans » autorité, & de n'avoir ſuivi d'autres » guides que la nature, la raiſon & l'ex» périence ».

---

(1) *M. Monro, docteur en médecine, dans ſon eſſai ſur l'hydropiſie.*

Heureux toutefois, si les raisons & les preuves que j'ai avancées, pouvoient être frappées à la marque de la conviction, & être assez fortes & assez puissantes peur engager ceux qui sont nouvellement initiés dans la médecine, & qui n'ont pas fait encore une longue course dans les domaines de cette science, à se prêter, de leur mieux, aux besoins de la nature envers les malades, auprès desquels leur profession les demande, a reformer de bonne foi les défectuosités qui auroient pu se glisser dans leurs premières maximes, & à se dégager enfin de la servitude où les entraves de la prévention pourroient les retenir; que s'ils étoient conduits par un guide aussi trompeur je ne penserois pas qu'ils pûssent consciencieusement remplir les devoirs de leur ministère, à moins qu'ils ne revinssent sur leurs pas, pour reprendre le chemin don ils se seroient écartés, & s'avancer de plus en plus vers le but où devoient tendrel eurs fonctions journalières, & où la

vraie médecine les attend : car, comme nous le fait obferver un Académicien plein de fagacité (1). « Il faut remonter » au principe des erreurs mêmes, parce » qu'il eft utile de voir comment l'on » peut s'égarer ». En effet, quand on réduit fes connoiffances aux principes, auxquels elles doivent avoir rapport, c'eft ce qui fait proprement la fcience ; & c'eft précifément celle qui doit caractérifer le médecin.

Que s'ils s'appercevoient donc que dans le traitement des maladies, ils fe fuffent égarés en quelques points fans le vouloir, qu'ils redreffent leur marche, & qu'ils conviennent même avec naïveté de leurs égaremens. Cette franchife leur eft d'une obligation plus ftricte qu'à toute autre perfonne d'une profeffion différente. Elle influe directement fur leurs contemporains & fur la poftérité : car il fe-

---

(1) *M. Thomas, dans l'éloge de M. le Dauphin, pag.* 23.

roit à craindre, comme dit Celſe, que les autres ne fuſſent ſéduits par les mêmes erreurs qui nous ont trompé nous-mêmes les premiers (1). Dieu, la religion, l'intérêt de leurs concitoyens & les ſentimens d'humanité leur font de toutes ces précautions une loi, à laquelle il ne leur eſt pas permis de ſe ſouſtraire, puiſqu'il ne s'agit pas d'une ſpéculation ſtérile, ou ſimplement curieuſe, mais plutôt d'un point capital, eſſentiel & des plus intéreſſans, ou pour la conſervation, ou la dépopulation de l'humaine eſpèce.

Dans des conjonctures d'une auſſi grande importance, qu'ils n'épargnent donc rien pour ramener leurs études, leurs obſervations, leurs découvertes & leurs pratiques à des principes certains:

---

(1) Convenit . . . ſimplex proprii erroris confeſſio, præcipuè in eo miniſterio, quod, utilitatis causâ, poſteris traditur, ne qui decipiantur eâdem ratione, quâ quis antè deceptus eſt. *Corn. Celſ. L.* 8, *C.* 4.

qu'ils fondent, & affermiffent enfuite fur ceux-ci leurs courfes, leurs travaux, leurs veilles, & toutes les fatigues inféparables de leur état; & pour parvenir à la parfaite connoiffance de ces principes, qu'ils combattent vigoureufement la partialité & l'entêtement; qu'ils furmontent pour toujours ces ennemis formidables du fuccès de la médecine. Que le phantôme de l'erreur fe diffipant pour eux à l'afpect des rayons de la nature, foit forcé de céder à cette dernière la palme du triomphe, & de lui remettre les droits qu'elle a d'éclairer & de diriger feule la marche des véritables Médecins; & qu'en général la vérité enfin devienne à l'illufion comme un rampart impénétrable, qui lui défende à jamais l'entrée dans la fphère de l'efprit, qui doit animer & vivifier la république médicinale.

Fin du fecond Volume.

TABLE

DES matières contenues en ce second volume.

Lettre du ſieur Roy Desjoncades, Médecin, de la rue des Charbonniers au jardin des Tilleuls, fauxbourg Saint Marcel, à M. Malouin, Cenſeur royal.

Monsieur,

Je viens d'apprendre par mon couſin le Court de Marville, qui a eu l'honneur de vous remettre mon manuſcrit ſur les loix de la nature, &c., que c'étoit vous Monſieur, que M. de Sartine avoit choiſi pour en être le cenſeur. Je vous avouerai franchement que ce Magiſtrat a bien entré dans mes vues, & a même comblé mes déſirs à cet égard. Je m'applaudis véritablement de ſon choix. Cet ouvrage pouvoit-il en effet tomber dans de meilleures mains? Ce qui doit me raſſurer ſur le ſort de mon livre, c'eſt que je ſçai depuis long-tems, que vous êtes un juge éclairé, intègre, impartial, & au-deſſus du préjugé. Ces louables diſpoſitions de votre part me ſont ſûrement d'un bon augure. Il m'auroit été bien facile d'employer auprès de vous des perſonnes de remarque pour vous parler en ma faveur. Mais non. Çauroit été une offenſe que je vous aurois faite. J'aurois craint de bleſſer la juſteſſe de votre diſcernement, qui doit m'être d'un plus grand poids que toute recommandation; & je me ſerois cru répréhenſible d'avoir cherché à faire pancher une balance, dont vous ſçavez ſi bien ménager l'équilibre. Vous voudrez donc bien, Monſieur, (j'oſe m'en flatter) lire d'un bout à l'autre le manuſcrit dont il s'agit, en combiner, en rapprocher & en comparer les rapports; & accorder quelqu'attention aux travaux d'un Médecin, galant homme,

issu d'une très-ancienne & honnête famille, qui depuis l'âge de 24 ans qu'il a pris le doctorat, jusqu'à présent, a beaucoup exercé son art, & a mis tout en usage pour pouvoir se rendre utile à l'humanité; & qui enfin dans les conjonctures actuelles, vous demande pour principale grace celle de l'honorer de votre bienveillance, & d'être bien persuadé des sentiments de reconnoissance, de considération & de respect, avec lesquels il a l'honneur d'être pour la vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
ROY DESJONCADES, D. M.

A Paris, ce 19 octobre 1771.

COPIE exacte de la réponse de M. Malouin, audit sieur Roy Desjoncades.

A Monsieur Roy Desjoncades, Docteur en Médecine, rue des Charbonniers, fauxbourg Saint Marceau, au jardin des Tilleuls, à Paris.

Je serois fâché que vous vous donnassiez, Monsieur, la peine de venir à faux chez moi, surtout ayant à venir de loin & à monter si haut à mon appartement. Mais vous serez sûr de m'y trouver tous les mercredis matin, depuis dix heures jusqu'à midi.

La lecture de votre ouvrage me dispose, autant que vous le souhaittez, Monsieur, à vous obliger. J'y reconnois un Médecin philosophe, & je pense comme Hypocrate, qui a dit : Ιατρος φιλοσοφος ισοθεὸς (1).

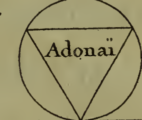
Vous comprenez par-là combien je vous suis dévoué, Monsieur, *Signé* MALOUIN.

---

(1) Un Médecin philosophe a de la ressemblance avec la Divinité.

Fig. 13.

Salo-
-mon.



VOBIS

Sapientiæ A-
-matoribus, Sci-
-entiarumque
Phisicarum Cul-
-toribus Et Fulci-
-mentis, Opus Hoc
Meum, Tanquam
Stabile Studii Mei
Monumentum, Ex
pono, Offero, Et
Consecro.
Vivatis.

Pphiœ
Naturalis
Horison.

TIBI.

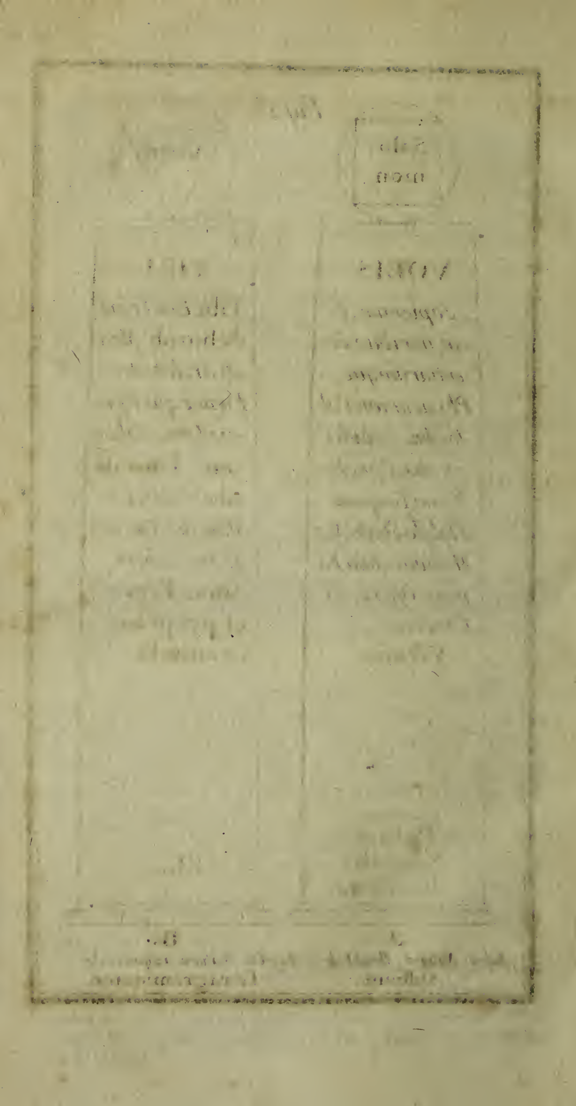
Tibi *Uni Trino*
Jehovah! *Mun-*
-di Architecto,
Firmæ que Ope-
-ris Istius Colum
-næ, Laus Ho
nor Gloria; *Et*
Mihi, pro Tuo er-
-ga me Favore,
Amor, Fervor,
et perpetua
Gratitudo.

Eloï.

J. B.

Jubar Naturæ. Beatitudo in Legibus Naturæ requirenda.

Stibium. Tetragrammaton



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre : *Les Loix de la Nature, applicables aux loix phyſiques de la medecine & au bien général de l'humanité.* Je trouve que l'Auteur s'eſt conformé au titre avantageux de cet Ouvrage ; c'eſt pourquoi je l'approuve pour être imprimé. A Paris, ce 26 octobre 1771. MALOUIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des ſceaux, un manuſcrit intitulé : *Les Loix de la Nature, applicables aux loix phyſiques de la médecine & au bien général de l'humanité.* Quoique la doctrine qui y eſt contenue ſur le traitement des maladies, ne ſoit pas en tout conforme à celle qui eſt la plus généralement reçue, je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, le 20 décembre 1784. PAULET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur ROY DES JONCADES, docteur en médecine, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage de sa composition, intitulé : *Les Loix de la Nature, applicables aux loix physiques de la médecine & au bien général de l'humanité*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre, & debiter par tout notre Royaume ; Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilege, pour lui & ses hoirs à perpetuité, pourvu qu'il ne le retrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistrée en la Chambre syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilege que de la cession ; & alors par le seul fait de la cession enregistrée, la durée du présent Pri-

vilege ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années ; le tout conformément aux articles 4 & 5 de l'arrêt du Conſeil du 30 août 1777, portant réglement ſur la durée des priviléges en librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'arrêt du Conſeil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons. A LA CHARGE que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs en beau papier, & beaux caracteres, conformément aux réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été

donnée, ès mains de notre très-cher & féal chevalier, garde des Sceaux de France, le ſieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Préſentes; DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnéespar l'un de nos Amés & Féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtieme jour du mois d'août, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-huit, & de notre Regne le quinzieme.

PAR LE ROI, EN SON CONSEIL.

Signé LEBEGUE.

Régiſtré ſur le regiſtre XXIV de la chambre royale & ſyndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 154, fol. 24, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent privilege, & à la charge de remettre à ladite chambre les neuf exemplaires preſcrits par l'arrêt du Conſeil du 16 avril 1785. A Paris le 29 août 1788. KNAPEN, *Syndic.*

Prix des deux vol. rel. 6 liv.

De l'imprimerie de la veuve DELAGUETTE,
rue de la Vieille-Draperie.



